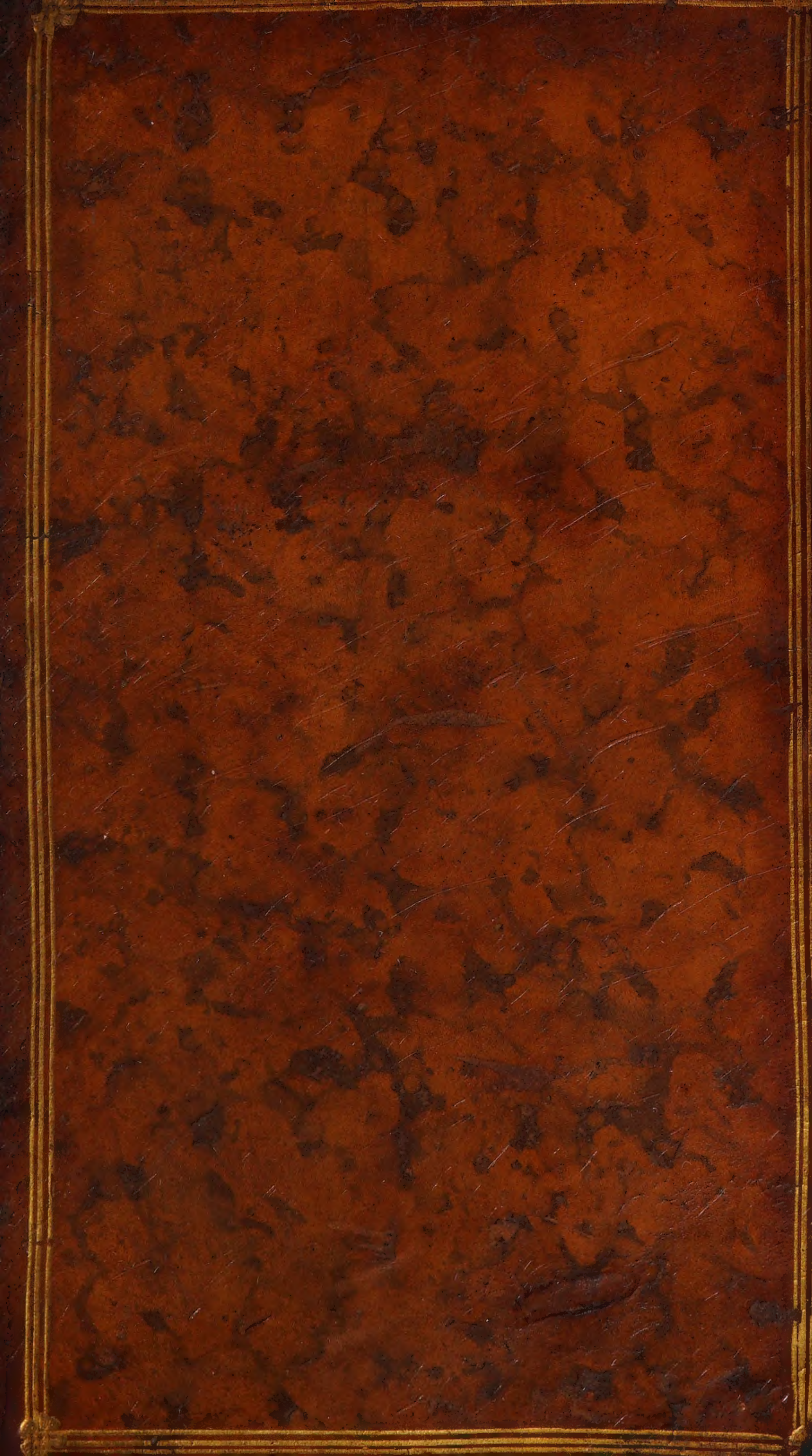
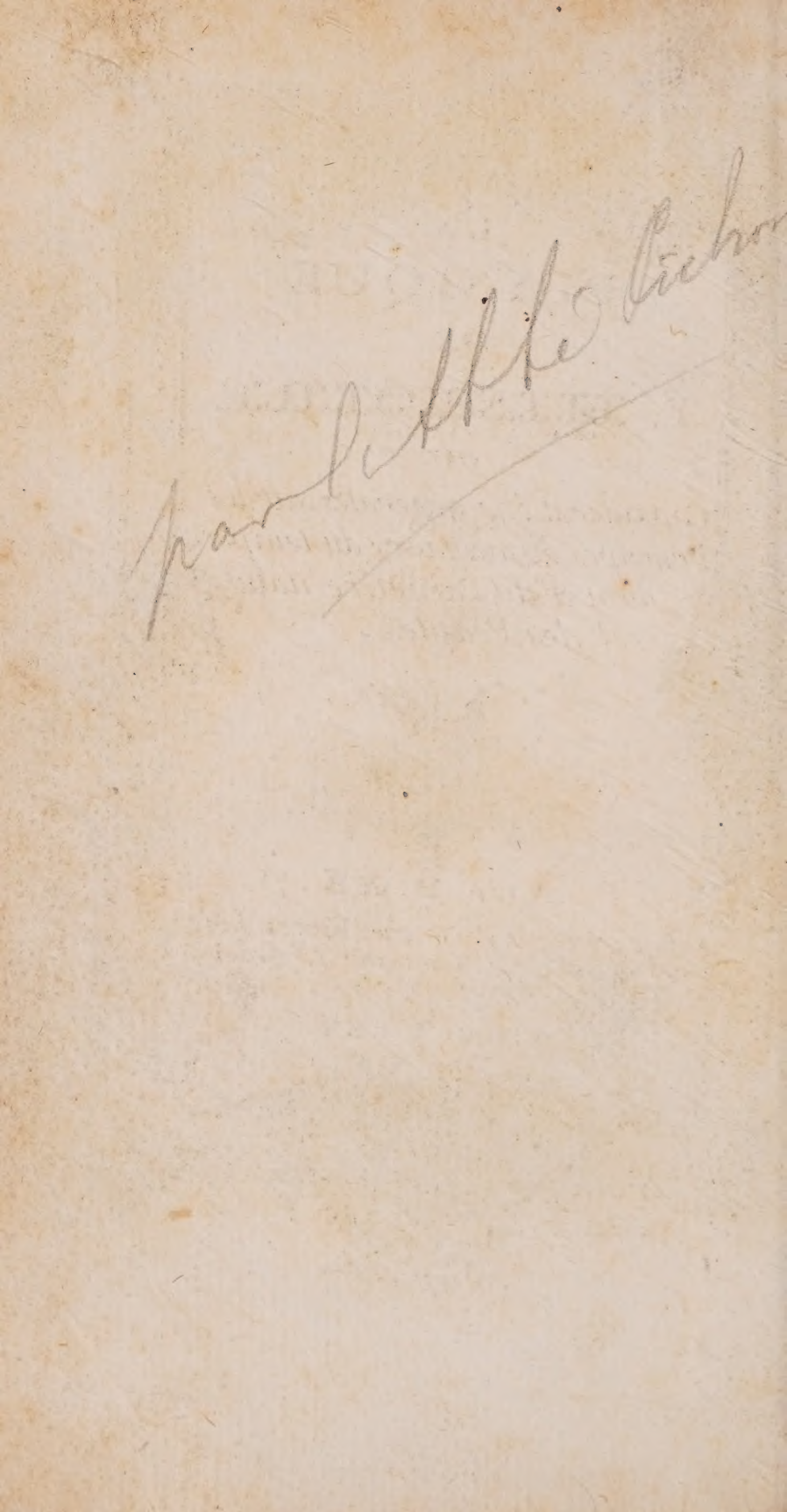


PICHON, Thomas Jean


par l'Abbé


LA
PHYSIQUE
DE
L'HISTOIRE
OU
Considérations générales sur les Principes élémentaires du temperament et du Caractère naturel des Peuples.
À LA HAYE
et se trouve à Paris chez VENTE Libraire au bas de la Montagne S.te Genevieve près les RR. PP. Carmes.
M.D.CC. LXV.
Moreau inv. et fecit

# *AVERTISSEMENT.*

UN Chapitre de l'excellente Méthode pour étudier l'Hiſtoire, par *Jean Bodin* (*), m'a

(*) BODIN, natif d'Angers, fut un des plus habiles hommes de France au ſeizieme Siécle. Parmi le grand nombre d'Ecrits qu'il a publiés, ſa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire* & ſa *République*, lui ont mérité, de toutes parts, les éloges les plus flateurs. Le premier de ces Ouvrages, le chef-d'œuvre le plus accompli dans ſon genre, eſt de nature à intimider quiconque entreprendroit trop légérement d'écrire ſur l'Hiſtoire. Le ſecond, qui eſt compoſé pour l'inſtruction des vrais Politiques, eſt capable de confondre la préſomption téméraire de cette multitude de faux Sages qui s'arrogent le droit de donner des Leçons ſur cet Art ſi néceſſaire, ſi difficile & trop dangereux. *Bodin* eut des Rivaux. Son ſavoir éminent les fit

fait naître l'idée de cet Ouvrage; & m'en a fourni les matériaux les plus confidérables.

---

éclore. Bodin eut beaucoup d'ennemis. Les Paradoxes de toutes les couleurs qu'il ofa avancer & foutenir, les lui fufciterent. Jaloux du titre glorieux de Philofophe, on ne le lui a point accordé. L'abus qu'il a fait des Loix, du Scepticifme a répandu les nuages les plus épais fur la droiture de fes propres fentimens. *Bayle*, dans fon Dictionnaire, a recueilli avec foin ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de cet homme qui s'eft acquis plus de célébrité, que d'eftime.

*Bodin* n'eft pas le feul Écrivain diftingué qu'ait produit la ville d'Angers. L'amour & le goût des bonnes Lettres, qui fe perpétuent dans fon Académie, nous fait attendre aujourd'hui, avec une jufte impatience, l'Hiftoire des louables travaux des Membres qui la compofent. L'intérêt que je prends à la gloire du Maine, ma Patrie, ajoute encore fur ce point à la vivacité de mes defirs.

Ce n'eſt point un Livre de démonſtrations que je prétends donner au Public. Cet avantage eſt réſervé aux Sophiſtes & aux Dialecticiens modernes. Rappeller l'homme à une connoiſſance plus exacte de ſes facultés naturelles, pour lui faciliter le moyen de juger plus ſainement de l'énergie de ſa propre intelligence; apprécier la Phyſique de ſes ſentimens; calculer les degrés de leur influence ſur ſes affections morales; comparer la vertu des cauſes originelles qui agiſſent diverſement ſous les différentes Zônes avec la force des Puiſſances acquiſes qui réſiſtent; remonter par cette théorie de la combinaiſon inégale des Elémens dans les lieux oppoſés à la preuve générale des récits hiſtoriques; l'élever enſuite par un doux eſſor juſqu'au principe éternel qui a tout créé, tout ordonné pour la gloire de ſes œuvres, &

pour la ſienne propre; lui apprendre enfin à ne point confondre les Loix que le doigt de *Dieu* a écrites avec celles que des mains mortelles ont tracées: c'eſt à quoi j'ambitionne d'étendre mes foibles recherches. Si j'ai atteint la vraiſemblance, je n'ai pas lieu de me plaindre. Si j'ai conſtaté une ſeule vérité incertaine, je m'eſtimerai heureux. Exempt de prétentions & peut-être de préjugés, je hazarde de dire aux autres ce que je me ſuis dit à moi-même. Au reſte, *nec mihi, ſi aliter ſentias, moleſtum.*

*. . . . . . . . Le grand Jupiter même,*
*Soit qu'il donne aux Mortels la pluie ou le beau tems;*
*Ne peut les rendre tous contens.*

# TABLE
## DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



# LA PHYSIQUE DE L'HISTOIRE,

*Ou Considérations générales sur les Principes élémentaires du tempérammment & du caractère naturel des Peuples.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Climats dans le rapport qu'ils ont avec l'Histoire.*



I ceux qui ont écrit les Annales des Peuples eussent été plus fideles à rechercher le vrai, la critique savante s'occuperoit moins du soin d'apprécier la valeur relative de leurs témoignages.

Mais puiſqu'il eſt reconnu que l'ignorance & la mauvaiſe foi ont introduit, dans la plûpart de leurs compoſitions, tant de variétés, tant de contradictions même, n'eſt-il pas raiſonnable de recourir au ſeul expédient qui ſemble nous reſter encore pour parvenir à cette belle vérité qui nous a été trop longtems cachée? Une connoiſſance générale de la nature des principaux climats qu'ont habité les Nations les plus fameuſes, eſt un moyen également sûr & facile de diſcerner au moins les erreurs fondamentales de l'Hiſtoire.

Plus d'un Ecrivain a entrevu l'utilité de ce deſſein. On ſait que *Diodore*, *Volaterran*, *Cœlius*, *Sabellicus* & *Boëmus*, en ont, en quelque ſorte, tenté l'exécution. Si ces Auteurs n'ont pas rempli tout leur objet, c'eſt pour n'avoir pas aſſez étendu leur plan, & pour s'être bornés, dans le cours de leurs examens, à l'étude du Code religieux, des Loix civiles & des Inſtituts particuliers.

Comme le ſort de ces établiſſemens eſt d'ordinaire aſſujetti à la viciſſitude irréguliere de mille révolutions, puiſqu'ils dépendent ſur-tout de la volonté & des mœurs privées des Souverains, on conçoit qu'il y a de la témérité à ſtatuer de grands principes ſur des rapports de convenance qui ſont auſſi muables & auſſi peu uniformes.

Il n'en eſt pas de même des climats : leur qualité naturelle n'eſt point ſoumiſe à la variation des tems. Quoique les habitudes générales de l'homme puiſſent changer quelquefois, il eſt certain que l'inſtabilité, ce vice deſtructeur, n'étend ſon empire, ni ſur le ciel qui le domine, ni ſur le ſol qui le ſoutient. C'eſt avec peine que l'on corrige les influences de ces cauſes premieres. C'eſt, au contraire, avec une facilité ſinguliere qu'on obéit aux impreſſions qu'elles nous font reſſentir.

Si les anciens Philoſophes ont peu écrit ſur cette matiere, il eſt raiſonnable

d'en accuſer le déſordre affreux qui régnoit dans leur géographie, & le défaut de communication entre les étrangers. Combien ne connoiſſons-nous point de vaſtes pays, dont ils ignoroient juſqu'à l'exiſtence? Combien de Peuples, que nous regardons maintenant comme nos freres, qu'ils croyoient à peine devoir mettre au rang des hommes?

Il nous paroît eſſentiel, afin de prévenir toute fauſſe interprétation, d'établir un principe inconteſtable, en déſavouant une erreur criminelle. Quoique les propriétés du ſol, la poſition du pays, la qualité du climat, la diverſité de nourriture, impriment de certains penchans & des inclinations particulieres aux différens Peuples, on doit convenir que les cauſes ſurnaturelles, les loix de la religion & les réglemens humains, prêtent aſſez ſouvent des forces plus que ſuffiſantes pour les ſurmonter, ou pour les perfectionner,

Ainsi, c'est contre la vérité que *Gallien* & *Polybe* prétendent que la disposition des ames suit nécessairement la différente température de l'air qui environne les corps. Pourquoi se sert-on, avec avantage, de Loix contraires pour gouverner les diverses Nations, demande *Platon?* C'est, dit-il, parce que tel pays forme les hommes meilleurs, & tel autre les rend plus imparfaits. Ceux-ci boivent de l'eau douce, ceux-là en boivent d'amere. Les uns prennent une nourriture légere, les autres ne consomment des alimens que d'une forte digestion. Les premiers auront une humeur agréable & facile ; les derniers, par la raison contraire, seront enclins à la colere, & toujours prêts à commettre des actes de férocité.

Le Philosophe *Anacharsis*, l'honneur des anciens Scythes, parmi lesquels il prit naissance, est plus retenu dans ses conséquences. S'il soutient que la température de l'atmosphère influe

considérablement sur la maniere d'exister de nos ames; il est très-éloigné de penser qu'elle leur impose le joug d'une dure nécessité. La raison, éclairée par le flambeau de l'expérience, ne peut manquer de confirmer le sentiment de cet illustre Sage.

Comme la plûpart des vérités ne deviennent sensibles & lumineuses qu'autant qu'elles sont présentées dans leur ordre progressif, il est nécessaire de commencer par établir des principes généraux qui conduisent à des corrolaires plus ou moins éloignés pour descendre ensuite à l'examen des cas particuliers. Ainsi, après quelques réflexions préliminaires, nous entreprendrons d'expliquer d'abord quelle est la nature des Peuples qui habitent les terres polaires. De-là nous tournerons nos regards vers les Nations Orientales & Occidentales. Nous ne négligerons point encore de parcourir les lieux particuliers, & nous indiquerons en quoi

confiſte cette étrange diverſité qui ſe trouve originairement entre les hommes de la montagne & les hommes de la plaine, entre les hommes qui vivent dans une plage venteuſe, & les hommes qui reſpirent un air calme & ſerein.

Que la nature ait diverſement partagé les Peuples du Midi & ceux du Nord, c'eſt une vérité reconnue dans tous les tems, & par tous les Hiſtoriens. Si d'une part les Septentrionaux ont communément une complexion plus vigoureuſe & plus robuſte que n'eſt celle des hommes qui habitent les climats brûlans de la Zône torride, il eſt manifeſte, d'un autre côté, que les corps plus foibles & plus petits des Méridionaux, contiennent ordinairement des ames qui décelent plus de pénétration, plus de grandeur, plus d'activité.

Mais, quel Obſervateur oſera preſcrire, pour rendre une raiſon sûre de ces différences, où commencent & où

finissent précisement les influences de ces climats contraires? Comment prétendre discerner avec justesse la progression presqu'infinie des nuances qui viennent se confondre entr'elles, respectivement à leur moindre ou à leur plus grande proximité des Régions Orientales & Occidentales? Ici, *Hipocrates* assure qu'au Septentrion, proprement dit, les hommes doivent être maigres, d'une petite taille & d'un caractere farouche. Là, nous lisons dans la Physique d'*Aristote*, que les Peuples sont nécessairement barbares, qui naissent sous un ciel où les chaleurs sont trop excessives. Quel moyen de concilier des sentimens qui sont si opposés suivant les apparences? Le froid & le chaud ont-ils quelquefois la même vertu? Les glaces du Pôle arctique feroient-elles sur les tempérammens les mêmes impressions que la sécheresse brûlante des terres australes? Ce sont ces contrariétés, qu'il n'appartient qu'au

Scrutateur de la Nature de faire disparoître, qui ont répandu la plus grande confusion dans l'Histoire, & suscité les difficultés les plus embarrassantes dans les esprits assez courageux pour s'appliquer à l'étude rare & sublime de l'espece humaine. Il est à propos, avant de tenter quelque succès, de diviser la Sphere en ligne parallele, & de partager chaque Hémisphere en quatre parties égales.



## CHAPITRE II.

*Diviſion de la Sphere, rélativement à notre ſujet.*

SANS avoir égard aux conteſtations qui ſe ſont élevées entre les Aſtronomes & les Géographes, nous placerons le point du Midi dans le cercle de l'Equateur, le point du Septentrion au ſommet du Pôle, ceux de l'Orient & du Couchant, l'un dans les iſles Moluques, & l'autre dans celle du Cap Verd.

Certain Erudit, plus attaché aux opinions anciennes, que judicieux Scrutateur des motifs qui le captivent, pourra peut-être objecter, contre cette diviſion, que ni *Ptolomée*, ni *Strabon*, ne l'ont reçue dans leurs Ecrits. L'un, l'autre, il eſt vrai, ont placé les Indes à l'Orient, le pays des Celtes au Couchant, les Scythes au Nord, & les

Ethiopiens au Midi. Trop de raiſons démontrent l'erreur de ces célebres Géographes. Combien d'excellens Obſervateurs modernes, qui refuſent même de reconnoître qu'il y ait une différence réelle entre le climat Oriental & celui de l'Occident? Ce doute eſt-il fondé?

Il ſuffit, pour l'éclairciſſement de la queſtion préſente, de placer, dans l'Amérique, le point central, ſoit de l'Orient, ſoit du Couchant. On ſait que des eſpaces immenſes ſéparent cette vaſte région des contrées de l'Inde & de l'Afrique. A l'égard du Nord & du Midi, c'eſt le cercle de l'Equateur qui les diviſe. Ainſi les quarante-cinq degrés qui s'étendent en-deçà & au-delà du Pôle arctique, appartiennent au Septentrion, & le reſte, par conſéquent, doit être eſtimé climat méridional.

Les premiers Ecrivains, ſi l'on en excepte *Poſſidonius* & *Avicennes*, ont cru unanimement que les tropiques

d'une part, & les cercles polaires de l'autre; étoient les limites que la nature bienfaiſante avoit preſcrites aux hommes pour leur habitation. L'idée qu'ils ſe formoient de la température des régions extrêmes, ne leur permettoit pas de préſumer qu'aucun animal pût y reſpirer avec quelque liberté. Quelle apparence, diſoient-ils, que la conſtitution ſi fragile de l'homme puiſſe réſiſter aux impreſſions funeſtes des glaces éternelles qui couvrent les terres voiſines du Pôle arctique, & aux chaleurs dévorantes des terres Auſtrales? Il étoit néceſſaire que la navigation fît les plus étonnans progrès pour que la Phyſique fût purgée de ces erreurs ſi vraiſemblables.

Ce préjugé n'étoit pas la ſeule difficulté qui embarraſsât alors l'Obſervateur Philoſophe. La différence de la couleur de la peau des hommes lui préſentoit un nouveau problême, qu'il avoit peine à réſoudre. Comme il

voyoit des hommes de toutes les couleurs, à commencer depuis la couleur blanche jusqu'à la couleur noire, il se persuadoit avoir une connoissance complette de toutes les races humaines qui peuploient le globe.



## CHAPITRE III.

*Quelle est la cause de la diversité de la couleur de la peau des hommes.*

TOUS les hommes étoient-ils blancs dans le premier âge du monde? La couleur noire feroit-elle une suite de la malédiction que prononça *Noë* contre *Cham*, son fils & sa postérité? C'est l'opinion de quelques pieux Savans. Je ne pense pas que ce sentiment puisse asservir la créance de beaucoup de Lecteurs. Car, qu'importe à l'homme, considéré dans son état originel, d'être noir ou blanc? Est-il moins parfait, parce que sa peau est de telle ou de telle autre couleur? En est-il moins libre, moins spirituel, moins sensible, moins vertueux? Le bonheur n'est point attaché à de semblables manieres d'être. Le préjugé seul peut y mettre quelque prix.

Prétendre, avec *Herodote*, que la différente conformation des principes génératifs est la cause fondamentale de cette diversité des couleurs, c'est adopter un sentiment incompatible avec les faits les plus connus de l'Histoire. S'il en étoit ainsi, ne verroit-on pas encore aujourd'hui des hommes noirs dans les régions Septentrionales, & des originaires de ces dernieres contrées, conserver toute leur blancheur dans les climats de l'Éthiopie? Ces Peuples ne se sont-ils pas mêlés les uns avec les autres par des émigrations & le passage très-fréquent de leurs colonies?

Les conjectures singulieres qu'a hazardées, sur ce sujet, un Philosophe moderne, sont plutôt le fruit d'une belle imagination qui a cherché à s'égayer, que le résultat de réflexions profondes qui, peut-être, auroient moins touché. Voici ses paroles: » Si » les hommes ont été d'abord formés » d'œuf en œuf, il y auroit eu, dans la

» premiere mere, des œufs de différentes couleurs, qui contenoient des ſuites innombrables d'œufs de la même eſpece, mais qui ne devoient éclore que dans leur ordre de développement, après un certain nombre de générations, & dans les tems que la Providence auroit marqué, pour l'origine des Peuples qui y étoient contenus. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'un jour la ſuite des œufs blancs venant à manquer, toutes les Nations Européennes changeaſſent de couleur; comme il ne ſeroit point impoſſible auſſi que la ſource des œufs noirs étant épuiſée, l'Éthiopie n'eût plus que des habitans blancs.... C'eſt ainſi que des races nouvelles d'hommes peuvent paroître ſur la terre, & que les anciennes peuvent s'éteindre «. *Venus Phyſique*. II. Part. Ch. 2.

Quand le ſyſtême de M. *de Maupertuis* ſeroit appuyé ſur de forts raiſonnemens & ſur des preuves de faits par-

ticuliers, il ſeroit au moins obligé d'admettre non-ſeulement des œufs de deux eſpeces, mais d'un nombre preſqu'infini. Quelle raiſon donnerez-vous, pourroit-on demander à ſes Partiſans, que tel Peuple n'eſt, ni noir, ni blanc, mais de couleur brune? Pourquoi celui-ci eſt-il olivâtre? Pourquoi celui-là eſt-il rougeâtre? Qui produit toutes ces nuances qui diſtinguent en général les habitans de chaque région? Faudra-t-il ſuppoſer autant d'eſpeces différentes d'œufs qu'il y a de couleurs diverſifiées dans le monde? Que deviendroit, dans cette hypothèſe, cette belle ſimplicité qui caractériſe ſi admirablement toutes les opérations de la Nature? N'eſt-il pas plus plauſible que la ſeule cauſe de ces innombrables différences ſe dérive de l'influence particuliere de chaque climat? D'ailleurs, il naît tous les jours aux extrémités du Nord, dans ces affreuſes contrées où l'on trouve des teints de lis & de roſes,

des hommes qui ont la peau très-brune. Les œufs n'éclosent donc pas toujours dans leur ordre de développement ? Si quelquefois il survient des désordres dans la suite de ce certain nombre de générations, pourquoi n'arrive-t-il point à une famille de blancs de produire des noirs? L'essence de l'œuf s'altere donc lorsqu'une femme conçoit d'un homme d'une teinte différente à la sienne, puisque l'enfant qu'elle met au monde est communément d'une couleur mitoyenne, qui participe à celle de ses deux Auteurs ?

Loin de s'embarrasser dans les difficultés de cette opinion, n'est-il pas plus raisonnable de reconnoître, dans ces effets singuliers, l'impression puissante du ciel, ou la vertu des productions du sol ? Peut-on se dissimuler que l'habitude du corps humain ne soit sujette aux mêmes variations qu'éprouvent les plantes & tous les végétaux ? Les transplantez-vous d'un climat dans

un autre, vous remarquerez bientôt que leurs premieres qualités ſouffrent quelque altération. Si ce changement ſe manifeſte plus vîte dans les plantes, que dans les hommes, la comparaiſon faite de l'un avec l'autre n'en eſt pas moins fondée, ni moins vraiſemblable.



## CHAPITRE IV.

*Dénomination des différens Climats.*

PUISQUE les climats ont, par eux-mêmes, une vertu qui eſt ſi efficace, combien n'importe-t-il pas, pour en avoir des notions moins vagues, de les déterminer chacun ſuivant leur propre étendue ? Ce ſera par l'application que l'on pourra faire, de ces notions puiſées dans la Phyſique des lieux, qu'il ſera facile de diſcerner, avec quelque juſteſſe, la fidélité de l'Hiſtoire, parce qu'on aura alors un moyen d'apprécier, à pluſieurs égards, les actions qu'elle célébre ou qu'elle réprouve, Quoique la vertu ſoit eſſentiellement un bien moral, on ne ſauroit conteſter que l'exercice de telle vertu ne puiſſe être plus digne d'éloges en certains lieux & dans certaines circonſtances.

Si il eſt vrai que la difficulté de la pratique ne change rien à la nature de l'action, il n'en eſt pas moins démontré que cet acceſſoire peut & doit en augmenter plus ou moins le mérite.

Je reviens à la diviſion de la ſphere, & je partage, en trois parties égales, l'eſpace de quatre-vingt-dix degrés qui regne entre le Pôle & l'Equateur. J'appellerai les trente premiers *Climat froid*. Ceux qui touchent l'Equateur, je les nommerai *Climat chaud*. Quant aux trente degrés qui ſont ſitués au milieu de ces deux extrémités, ils comprendront le *Climat tempéré*. Heureux ciel, où l'homme eſt plus à portée qu'ailleurs de jouir en paix des choſes utiles & agréables à la vie! Tant il eſt vrai que juſques dans le choix qu'on auroit la liberté de faire d'un ſéjour, une poſition moyenne eſt à préférer aux poſitions extrêmes, par un grand nombre d'avantages.

Quoiqu'il ſemble que, des trois climats que l'on vient de ſpécifier, le

tempéré ſoit le plus ſalutaire; il ne faut pas cependant imaginer que toutes ſes parties forment également des habitations délicieuſes. On y rencontre, çà & là, des montagnes eſcarpées, des cantons marécageux & des terres arides qui ne portent le plus ſouvent, pour fruit, que la douleur dans l'ame de ceux qui s'occupent à les cultiver. Il eſt donc très-utile d'obſerver qu'aucun pays n'a préciſément les mêmes qualités dans toute ſon étendue. Le Voyageur ne rencontre-t-il pas, ſous les tropiques mêmes, de certaines contrées dont l'admirable fertilité ne contribue pas peu à faire oublier l'intempérie de ce climat, qui eſt inſupportable à tout mortel qui ne l'a pas vu en naiſſant.

Un autre moyen de répandre de nouvelles lumieres ſur ces obſervations, conſiſte à ſous-diviſer en deux parties égales, ſoit les trente degrés qui appartiennent au climat froid, ſoit ceux que comprennent le climat chaud & le ciel tempéré. De cette maniere,

quoique les quinze degrés, ſitués en-deçà de l'Equateur, faſſent partie du climat chaud, il eſt aiſé de concevoir que leur température eſt moins brûlante que n'eſt celle des quinze degrés qui touchent les tropiques. Par la même raiſon, l'atmoſphère des premiers degrés du ciel tempéré eſt plus douce que n'eſt celle des degrés ſuivans. Ainſi le froid doit ſe faire ſentir plus vivement depuis le quarante-cinquieme degré juſqu'au ſoixantieme. A l'égard des degrés les plus voiſins du Pôle arctique, il eſt à propos de remarquer que, comme le froid eſt extrême, & preſque continuel dans cette région, on ne ſauroit guères aſſigner que quinze degrés où il ſoit certain qu'il ſe trouve des habitans. Au-delà de ce terme, ſont-ce des hommes? Sont-ce de ſimples animaux qui y fixent leur ſéjour? On l'ignore : la rigueur exceſſive de ce ciel n'a point encore permis aux plus curieux de nous l'apprendre.

C'eſt la Nature elle-même qui ſem-

ble avoir préſidé à cette diviſion. Le trentieme degré, à partir de l'Equateur, ne coupe-t-il pas en ligne oblique le grand Atlas, qui, des bords de l'Afrique, s'étend juſqu'aux confins de l'Egypte? N'eſt-ce pas la hauteur prodigieuſe de cette longue chaîne de montagnes qui affoiblit conſidérablement l'ardeur impétueuſe des premiers rayons du ſoleil, & procure, à certains cantons de l'Afrique, une heureuſe fécondité par les eaux qui en découlent en abondance? Cette même ligne tranſverſale ne partage-t-elle pas encore la cime des montagnes de l'Arabie, le golfe de Perſe & la mer des Indes? Le ſoixantieme degré, à partir pareillement de l'Equateur, ne traverſe-t-il pas les limites de l'ancien pays des Goths, la Livonie, la Moſcovie, les Orcades & le ſommet du mont Imaüs? Ces préliminaires, étant une fois bien conçus, peuvent répandre un grand jour ſur les obſervations ſuivantes.

CHAPITRE

# CHAPITRE V.

*Des différences qui se font remarquer dans l'habitude des hommes originaires de divers Climats.*

RIEN n'est plus contraire que la température des Pôles & des Tropiques. Ici, le froid est trop rigoureux ; là, les chaleurs sont excessives. Sous l'Equateur on respire un air assez semblable à celui dont jouissent les Peuples qui habitent sous le trentieme degré. Si l'on ajoute foi aux relations des Voyageurs, les hommes, dans l'un & l'autre Climat, ont la peau blanchâtre ; tandis que sous les Tropiques ils sont, en général, parfaitement noirs. A mesure qu'ils s'approchent du Nord, leur teint s'éclaircit, & leur peau est moins basannée. Vers le soixantieme degré, la peau devient rou-

geâtre. Au quarante-cinquieme, on trouve des corps très blancs. Avance-t-on vers le trentieme degré, on eſt ſurpris de les voir jaunir ſenſiblement. Plus loin, la bile noire, qui ſe mêle avec la bile jaune, les rend d'une couleur tirant ſur le verd. S'il eſt vrai que la dégradation naturelle des couleurs ſoit preſqu'inſenſible, quel nombre infini de nuances! Quelle variété merveilleuſe!

Que l'on ceſſe de cenſurer la Phyſique d'*Hippocrate* lorſqu'il aſſure que les Septentrionaux ne doivent point avoir la peau blanche. Il raiſonnoit, ſur ce ſujet, d'après ſes connoiſſances profondes de la nature; & il eſt vraiſemblable qu'il parloit des hommes qui habitent les extrémités du Nord. Puiſque les peuplades qui végétent languiſſamment au-delà des confins de la Gothie ſont de couleur brune, & aſſez ordinairement d'une maigreur qui les rend difformes, n'a-t-on pas un juſte

motif de conjecturer que la couleur de ceux qui fixeroient leur triste séjour dans les terres polaires, tireroient beaucoup sur le noir? N'est-il pas certain que les Goëthelandois & les Suédois n'ont point le teint aussi frais que les originaires d'Allemagne? Leur taille n'est-elle pas moins avantageuse?

Les Nations Septentrionales, par exemple, ont ordinairement les cheveux roux. Autrefois, avant le mêlange confus des Peuples, on distinguoit, par cette couleur, ceux qui avoient pris naissance, soit dans l'ancienne Germanie, soit dans la Grande-Bretagne. La France ne renferme-t-elle pas encore quelques Provinces où les cheveux blonds sont très-communs? De ce nombre est la Normandie & le haut Maine.

C'est donc avec raison qu'*Aristote* prétend que la couleur noire domine dans les yeux des Méridionaux, tandis que les Peuples du Nord les ont com-

munément verdâtre. Ceux des habitans de la moyenne région ſont, ou bleus, ou d'une couleur jaune-dorée. On les appelle vulgairement *yeux de chévres*.

Si dans les Climats tempérés, la conſtitution humaine eſt variée à l'infini ſuivant qu'elle participe plus ou moins aux influences particulieres de l'un & de l'autre extrême, il ne faut pas croire qu'il en ſoit de la ſorte ſous un ciel, ou trop froid, ou trop chaud. Les différences y ſont bien plus palpables, & conſéquemment les traits caractériſtiques plus fortement exprimés. Au premier coup d'œil d'un homme du Nord & d'un originaire du Midi, ne ſeroit-on pas preſque tenté de prononcer que ces deux êtres ne ſont pas de la même eſpece, tant l'habitude de leur corps paroît peu analogue.

On demande, à ce ſujet, ſi cette diverſité de modifications extérieures indique quelque contrariété de relations dans le ſens Moral? *Ariſtote* ſe

déclare pour ce ſentiment dans ſon Livre *des Queſtions*.

Les yeux qui ſont teints d'une couleur tirant ſur le verd, dit-il, annoncent dans l'animal une chaleur très-véhémente. Les yeux noirs, au contraire, tels que les ont les Méridionaux, prouvent leur peu de chaleur intérieure. Les naturels de la moyenne région, qui les ont d'ordinaire d'une couleur rouſſe ou d'un jaune-doré, doivent avoir la vue la plus perçante & la plus durable, ſi l'on reçoit le témoignage de *Pline*, qui prétend que les chévres ne ſont jamais affligées du mal des yeux.

La couleur verdâtre, pourſuit *Ariſtote*, préſage un cœur dur & farouche. *Pline* & *Plutarque* ont remarqué que *Sylla*, *Caton* & *Auguſte* avoient les yeux de cette couleur. Auſſi quand ce dernier Ecrivain veut peindre avec énergie l'énorme férocité des Cimbres, il finit par obſerver que la couleur de

leurs yeux étoit verdâtre. Si les yeux bleus ſont moins clairvoyans, ils ſont honneur à la tête qu'ils embelliſſent. Ils annoncent, ſous un ciel tempéré, un eſprit agréable, & une ame ſenſible & tendre. A l'égard des yeux d'une couleur rouſſe ou d'un jaune doré, ils décelent, dans le ſujet, beaucoup d'activité & quelquefois une profonde intelligence.

Les Peuples du Nord, dit *Vitruve*, ſont de grande taille. Ils ont communément la peau très-blanche, les cheveux plats & de couleur rouſſe. Leurs yeux ſont d'un bleu foncé ou tirant ſur le verd. Ils ont le tempérament ſanguin, & les inclinations farouches. Les hommes qui reſpirent l'air chaud des contrées méridionales, ſont plus petits de taille. Leur peau eſt brune, & quelquefois noire. Il ont les membres foibles, & l'ame peu courageuſe. Comme ils ont peu de ſang, on diroit que leur exiſtence ne ſe ſoutient que par la vertu

efficace des rayons du ſoleil qui les échauffe.

Ce n'eſt donc plus une vérité douteuſe qu'il y ait trois couleurs principales qui dominent dans les yeux des Peuples placés dans les divers climats; ſavoir, le noir au Midi, le verdâtre au Nord & le jaune doré dans la moyenne région. Point de Naturaliſte qui ne reconnoiſſe la certitude de cette obſervation. Peu de Politiques qui n'aient entrevu les principes de ces nuances diverſifiées dans les caracteres généraux.



## CHAPITRE VI.

*Du contraſte qui regne entre les Originaires de différens Climats, conſidéré par rapport aux premieres paſſions.*

LA bile de différente ſorte qui colore ſi diverſement la peau & les yeux des Peuples dans les régions oppoſées, n'eſt pas le principe phyſique qui influe le plus ſouverainement ſur les diſſemblances & les contrariétés qui ſubſiſtent entr'eux. La différente conformation du ſang qui coule dans leurs veines, & la maniere plus ou moins vive avec laquelle il y circule, ſont des cauſes plus eſſentielles, & dont les effets ſont plus ſenſibles.

D'où vient que les Septentrionaux ſont audacieux juſqu'à la témérité, tandis que les habitans du Midi ſont prudens juſqu'à la puſillanimité? Si

l'on reconnoît que la nature propre de la bile contribue au développement de ces premieres diſpoſitions, il faut convenir que la qualité particuliere du ſang les détermine & leur donne leur principal eſſor. Interrogez les Anatomiſtes ſur la chilification du ſang des Septentrionaux. Il eſt rempli, vous diront-ils, de petits filamens aſſez ſemblables à ceux que l'on obſerve dans celui des taureaux & des ſangliers. Voilà pourquoi il a beaucoup de conſiſtance & une vigueur durable. Delà naît cette humeur indocile & farouche qui leur eſt ſi naturelle. Delà cette impétuoſité d'action, &c. Le ſang des Méridionaux, par la raiſon contraire, eſt fort délié & très-léger. Après un examen de comparaiſon, on le trouvera aſſez analogue à celui des liévres & des cerſs. On diroit même qu'il tend vers une prompte diſſolution, ſi l'on n'avoit égard qu'à la ténuité & à la volatilité de ſes parties. Delà ces

hommes, étant moins capables de soutenir la vue du danger, parce que leurs sens sont trop subitement émus, se laissent aller à des mouvemens de timidité qu'une fiévre d'enthousiasme dans ses accès peut seule leur faire surmonter. Delà cette humeur tranquile & cet amour de l'oisiveté.

La qualité différente du sang des Méridionaux & des Septentrionaux, n'est pas la seule cause des contradictions originaires que l'on remarque entre les tempéramens & les caracteres de ces Peuples. Le plus ou le moins d'effervescence de leur sang, contribue encore à les rendre beaucoup plus sensibles. Que les hommes du Nord aient le sang plus chaud que n'est celui des habitans du Midi, c'est une vérité physique que l'expérience démontre. Mais quel est le principe de cette étrange diversité dans les modifications de ce précieux fluide ? Comment concevoir que dans un climat brûlant il soit moins

échauffé qu'il ne l'eſt ſous la Zône glaciale ? Ce paradoxe eſt facile à éclaircir.

A meſure que la chaleur eſt plus concentrée, il eſt prouvé qu'elle doit être plus véhémente. Dans les Méridionaux qui ont tous les pores de leurs corps ouverts par la raréfaction de l'air extérieur, le ſang doit être au même degré de chaleur que l'atmoſphere avec laquelle il communique par un contact très intime. Donc leur chaleur intérieure eſt toujours relative à celle de l'air environnant. Au contraire, l'air froid du Nord, en reſſerrant les pores des corps, intercepte néceſſairement toute communication du ſang avec l'atmoſphere. Dès-lors la chaleur ſe concentre, ſoit parce que les eſprits vitaux, loin de s'évaporer, ſe raſſemblent ; ſoit parce que le point de réunion, auquel aboutiſſent toutes les vibrations des genres veineux, artériels & nerveux, ſe trouvant com-

primé, acquiert une plus grande élasticité. C'eſt ainſi que le mouvement intérieur venant à redoubler, la chaleur interne, qui en eſt le réſultat, augmente proportionnellement.

Les Peuples de la moyenne région ne ſont-ils pas eux-mêmes aſſujettis plus ou moins à ces loix des différentes températures? N'eſt-on pas plus ferme & plus vigoureux en hyver qu'en été? Un air chaud ne précipite-t-il pas les hommes dans une molle langueur. En hyver n'eſt-on pas dans la ſaiſon de l'appétit? Alors la digeſtion des alimens eſt plus prompte & la coction plus parfaite, ſur-tout lorſque le vent du Nord commence à ſouffler. Le vent du Midi ſe fait-il ſentir, l'avare peut raſſembler ſes prétendus amis au tour de ſa table, parce qu'alors l'indigeſtion eſt à craindre. Ce ſeroit donc un avis ſalutaire à donner aux Allemands, qui voyagent en Italie, d'uſer de beaucoup de ſobriété. Conſeiller à un Eſ-

pagnol, qui paſſe en France, de mener une vie auſſi frugale qu'il faiſoit en Caſtille, ce ſeroit vouloir l'anéantir. Il eſt donc utile de ſavoir que la quantité de nourriture qu'il convient de prendre, doit être, en quelque ſorte, meſurée d'après l'examen du thermometre du pays que l'on habite.

Quelles conſéquences, eſſentielles à l'intelligence de l'Hiſtoire, eſt-il raiſonnable de tirer de ces obſervations? Puiſque les Peuples du Nord ſont mieux partagés du côté du tempérament que ne le ſont les Méridionaux, il étoit, ſuivant l'ordre naturel, qu'ils fuſſent victorieux dans les combats qu'ils devoient livrer aux Nations du Midi, lorſque la guerre n'étoit point encore un art réfléchi, où il eſt démontré maintenant que le génie de celui qui commande, & la bonne diſcipline de ceux qui obéiſſent, peuvent l'emporter ſur le nombre, le courage & les forces ſupérieures des troupes,

## CHAPITRE VII.

*Raiſon Phyſique de l'accroiſſement que les Empires ont pris plus ordinairement du côté du Midi, que du côté du Nord.*

NE cherchons point ailleurs que dans la vigueur impétueuſe des Peuples du Nord la cauſe de leurs ſuccès rapides dans les incurſions violentes qu'ils ont faites ſucceſſivement dans les contrées méridionales. Quelque fameuſes que ſoient, dans nos Annales, ces révolutions extraordinaires, ne ſeroit-on pas tenté de les croire exagérées, ſi l'on ne ſe rappelloit que dans les tems barbares la férocité doit triompher de la ſageſſe, la force de la prudence & la tyrannie de la juſtice. C'eſt donc à cette inégalité, ou, ſi l'on veut, à cette diverſité de

puiſſance originelle dans les hommes de différens Climats que l'on a lieu d'attribuer ce conflict, preſque général, des goûts & des paſſions qui, après avoir formé & élevé les Empires au plus haut degré de ſplendeur, les a enſuite abaiſſés & renverſés dans l'abîme du néant ?

L'influence des Climats eſt-elle donc une cauſe auſſi néceſſaire dans ſes effets qu'aveugle dans ſon principe ? Oui, ſi les loix religieuſes ou civiles ne viennent pas la tempérer ou la perfectionner. Voilà pourquoi les hommes ſauvages ſont ſi bizares dans leurs appétits, & ſi fougueux dans leurs paſſions. Les réglemens publics, par la même raiſon, ſont-ils favorables à l'eſſor des penchans naturels, il arrivera bientôt à la Nation de ſe couvrir de gloire, ſi ces mêmes penchans ſont légitimes. Regne-t-il, au contraire, une oppoſition trop marquée entre l'eſprit factice d'un Peuple & ſes inclinations

primitives, le désordre est inévitable ; & la confusion ne tarde pas de parvenir à son comble.

A partir d'après ces observations d'une évidence physique, il doit paroître, suivant le cours ordinaire des choses, que les Empires aient presque toujours reculé leurs bornes du côté des terres Méridionales. Que l'on parcoure l'Histoire universelle, & l'on verra peu d'exemples de Peuples qui soient venus du Midi faire des conquêtes au Septentrion. Ne sont-ce pas les Assyriens qui subjuguerent la Chaldée, les Medes qui forgerent des chaînes pour l'Assyrie, les Grecs qui s'emparerent de la Perse, les Parthes qui se rendirent maîtres de la Grece, les Romains qui donnerent la loi à Carthage, les Goths qui bouleverserent la puissance Romaine, les Turcs qui dompterent les Arabes, les Tartares qui humilierent la Turquie ? L'ambitieuse Rome forma-t-elle quelquefois le projet sé-

rieux d'étendre ſa domination au-delà du Danube? Il eſt vrai que Trajan, vainqueur des Daces, eût la vanité de faire conſtruire un pont magnifique pour traverſer plus sûrement ce fleuve qui ſéparoit le territoire de cette Nation courageuſe du Domaine de ſes propres Etats. Adrien, plus circonſpect dans ſa politique, ordonna bientôt la démolition de ce ſuperbe ouvrage. Il comprit qu'il auroit autant & même plus de difficulté à contenir ces Peuples ſous les loix de ſon obéiſſance, que n'en avoit éprouvé ſon prédéceſſeur pour les y réduire.

Il ſeroit ſuperflu, pour indiquer la vertu efficace des Climats, d'analyſer l'hiſtoire des ravages affreux que firent, dans les parties Méridionales de l'Europe & de l'Aſie, les Scythes, les Tartares, les Huns, les Goths, les Vandales, &c. Quelle activité ſurprenante dans la conduite de ces Peuples? Que ces expéditions faiſoient bien con-

noître leur barbarie presque héroïque! Que *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Isaïe* & les autres Prophetes étoient fortement pénétrés de cette vérité terrible, lorsque, pour abaisser l'orgueil des Nations rebelles au vrai Dieu qu'ils préchoient, ils les menaçoient que des troupes d'Infanterie & de Cavalerie descendroient de l'Aquilon. Elles porteront avec la guerre, disoient-ils, la ruine entiere des Etats.

Des avantages aussi supérieurs en apparence, accordés par la Nature aux Septentrionaux, qu'elle prend plaisir de former d'une constitution robuste & d'un caractere impétueux, ne contribuent point à rehausser l'éclat de certains faits dont les Historiens leur font tous les honneurs, & qu'ils s'empressent de célébrer avec tout le feu de l'enthousiasme. Si c'est une maxime incontestable que les louanges doivent toujours être mesurées sur le nombre & la nature des obstacles qui ont été

ſurmontés, quelle ſorte de lauriers doivent ſe flatter de recueillir ceux qui commanderoient ſeulement aux autres, par la raiſon de la loi ſi ſouvent injuſte du plus fort? Que le Géant, duquel parlent les Livres ſaints, eût écraſé le fils d'*Iſaï*, ſa victoire eût-elle été glorieuſe? Mais que *David* ait eu le courage & l'adreſſe de renverſer *Goliath*, c'eſt une action héroïque digne des plus grands éloges. Telle eſt la regle dont il convient de faire uſage pour apprécier les faits hiſtoriques. Alors, combien de révolutions, dont le récit nous étonne, rentreroient dans l'ordre des choſes communes! Combien d'événemens, qui ne nous touchent que ſuperficiellement, captiveroient notre admiration!



## CHAPITRE VIII.

*Obſervations particulieres ſur le tempérament & le caractere des Peuples du Nord & des Habitans du Midi.*

L'Etendue de pays, où la vigueur des nerfs & l'impétuoſité du ſang rendent les hommes juſtement formidables, eſt compriſe entre le quarante-cinquieme degré & le ſoixantieme vers le Septentrion. Plus loin, en avançant vers le Pôle arctique, le froid trop rigoureux de ce climat, doit produire, ſur les corps, à peu près les mêmes effets qu'éprouvent d'une chaleur extrême les Méridionaux qui reſpirent l'air des Tropiques. Le trop grand froid & la trop grande chaleur, dit l'Oracle des Médecins, ont une vertu ſemblable. Les plantes, dans un Hyver où le froid eſt exceſſif, ne ſont-elles pas affectées

comme elles le ſeroient dans un Été brûlant? Un froid trop vif pénetre les entrailles des corps, en deſſéche les humeurs & finit par arrêter le cours de toute végétation. Auſſi pluſieurs Savans naturaliſtes, effrayés à la vue des ravages cauſés par certains Hyvers, n'ont point balancé d'affirmer que les ſuites d'une chaleur exceſſive étoient ordinairement moins funeſtes que les effets d'un froid trop rigoureux. » Les ha-» bitans de l'extrémité ſeptentrionale » de l'Europe, dit M. de Maupertuis, » ſont les plus petits de tous ceux qui » nous ſont connus «. *Venus Phyſique. II. Part.*

Puiſque la différence des degrés dans la poſition des Peuples en apporte une auſſi ſenſible parmi les habitans de la même région, combien n'eſt-il pas eſſentiel, lorſqu'on parle des Septentrionaux, par exemple, de ſpécifier quelle eſt préciſément leur ſituation relative au Pôle. Les uns, (& c'eſt le

petit nombre) qui en ſont les plus voiſins, ne peuvent-ils pas être rangés, à pluſieurs égards, dans une claſſe commune avec les Méridionaux qui reſpirent ſous le ciel le plus ardent, ſi l'on conſidere la petiteſſe de leur corps & l'engourdiſſement de leurs facultés? Les autres, au contraire, qui ſont traités plus favorablement de la nature & qui forment de grands Peuples, loin de reſſembler à ces premiers, ont, ſur le reſte des hommes, l'avantage des forces & le plus ſouvent celui de la taille. Quelle ſurprenante diverſité dans l'influence de ces climats!

Si, d'une part, l'exactitude de l'Hiſtoire demande que l'Ecrivain faſſe remarquer ces diſtinctions, il ſemble que la connoiſſance qu'elle doit donner des Peuples qui jouent un certain rôle, exige d'un autre côté, qu'il indique au moins les cauſes générales dont elle eſt le réſultat. Il ne ſuffit pas de repréſenter une Nation compoſée d'hommes

courageux, il eſt encore néceſſaire de développer ſuccinctement les raiſons phyſiques de ces qualités particulieres.

*Céſar* avoit compris l'utilité d'une pareille méthode. Ses Commentaires n'offrent-ils pas à chaque page des réflexions également curieuſes & ſavantes ſur les mœurs originelles des Peuples qu'il montre ſur la ſcêne? De quelle énergie & de quel éclat ne brillent pas ſes pinceaux? S'il lui arrive quelquefois de ne pas remonter aux cauſes premieres des révolutions qu'il décrit, il eſt au moins certain qu'il ne prend jamais le change dans le choix qu'il ſe propoſe d'en faire. Pourquoi les Germains ont-ils une grande ſtature & une vigueur peu commune? C'eſt, dit-il, parce qu'ils vivent indépendans, & que, dans leur jeuneſſe, on ne les aſſujettit point aux exercices d'une diſcipline réglée. Cette raiſon, fondée à pluſieurs égards, ne ſauroit ſatisfaire l'Obſervateur de la Nature. Si, avant

l'âge des exercices, les Septentrionaux ſont preuve d'un tempérament plus robuſte & d'une humeur moins docile que les enfans des régions oppoſées, n'a-t-on pas lieu d'attribuer ces différences primitives aux qualités propres du Climat qui les forme en naiſſant d'une complexion très-chaude & très-humide ? Cette humidité eſt tellement inhérente à leur maniere d'être, qu'elle cherche toujours à ſe mettre en équilibre avec cette chaleur intérieure qui les excede ſans relâche. Si cette chaleur les tourmentoit moins, auroient-ils des deſirs auſſi fréquens de boire pour l'éteindre ? La ſoif n'eſt donc, pour les habitans de ces froides contrées, que le beſoin continuel de s'humecter, ou, pour parler le langage de l'art, l'*appétit du frais & de l'humide ?*

Puiſque ces Peuples ont un penchant ſi décidé vers la boiſſon, doit-on être ſurpris de lire, dans l'Hiſtoire, qu'ils ſe ſoient preſque toujours révoltés contre les

Loix de Police qui tendoient à les réformer, & qu'aucune Fête ne puisse encore aujourd'hui être célébrée parmi eux avec quelque solemnité, tant que le vin & les liqueurs fortes y seront distribués avec une sage économie. Le Climat n'étant point une cause variable, les inclinations qui en dérivent, demeurent à peu près les mêmes dans tous les âges. En Germanie, écrit *Tacite*, personne n'est deshonoré pour passer les journées entieres à boire. Quoique l'esprit de sobriété & de délicatesse, qui regne maintenant dans plusieurs parties de l'Europe, commence à se répandre dans ces contrées, l'ancien préjugé, soutenu par la passion naturelle, cédera difficilement à la réforme. Delà naissent les querelles si fréquentes dans les familles du Nord, parce qu'il est du caractère de l'yvrogne de parler beaucoup, de contredire souvent & de souffrir avec peine qu'on lui représente ses torts. *Athénée* faisoit

les mêmes reproches aux Scythes de ſon tems.

On ne ſauroit douter que le tempérament des Septentrionaux ne ſoit prodigieuſement chargé d'humeurs ; & il eſt vraiſemblable que c'eſt la premiere cauſe pour laquelle la faim, qui conſiſte radicalement dans l'appétit du chaud & du ſec, eſt moins raſſaſiée chez eux par le manger, que par la boiſſon. D'ailleurs leur chaleur interne étant plus active que dans les autres Climats, il en réſulte que le liquide doit les flatter davantage qu'il ne fait communément les hommes du Midi ou de la moyenne région. Il eſt donc ſuivant l'ordre phyſique de leur complexion, qu'ils ſoient plus attentifs à veiller ſur leurs céliers, que ſur leurs cuiſines, dont ils ont moins de beſoin. N'eſt-il pas démontré, par l'expérience, qu'il arrive rarement que des familles ſoient enſemble yvrognes & gourmandes. *Tacite* n'avoit pas laiſſé échapper cette

obſervation. La qualité du ſol qu'ils habitent, (les Germains) & le ciel rigoureux ſous lequel ils vivent, ſont les maîtres qui les ont accoutumés à ſupporter patiemment, & le froid, & la faim. Ainſi que leurs humeurs, qui ſont dans une fermentation preſque continuelle, leur rendent la faim plus ſupportable; de même cette chaleur intérieure qui les agite ſans ceſſe, en réſiſtant aux vives impreſſions du froid extérieur, contribue à le leur faire endurer plus aiſément.

En vain objecteroit-on que cette abondance d'humeurs eſt incompatible avec cette chaleur véhémente. Il ſuffit, pour convenir de la réunion poſſible de ces contraires dans le même individu, de ſavoir que leur taille a un avantage ſenſible ſur celle des originaires des autres Climats. Pourquoi les animaux aquatiques ſont-ils d'une plus grande ſtature que les animaux terreſtres? C'eſt parce que leur tempérament

eſt plus humide, répondra le Naturaliſte. Des effets qui ſe trouvent être ſpécifiquement les mêmes, ne ſont-ils pas, pour l'ordinaire, produits par les mêmes cauſes?

Une autre preuve, qui ajoute à ce ſentiment un nouveau degré de vraiſemblance, ſe dérive de la diverſité du ſon de la voix des différens Peuples. On ſait que les Septentrionaux ont communément la voix forte & enrouée; tandis qu'il eſt ordinaire aux Méridionaux de l'avoir douce & ſonore. Si ces qualités contraires annoncent, dans la complexion des uns, une chaleur exceſſive, elles indiquent, dans les autres, un tempérament très-froid. C'eſt donc parce que la chaleur dilate les pores internes des organes, ſous le ciel du Nord, que les originaires de ce climat ont une voix peu mélodieuſe. Au Midi, où le froid intérieur communique plus d'élaſticité à ces mêmes organes, les articulations de la langue

doivent y être plus aiſées, & les ſons qu'elle produit plus délicats & plus agréables. Les femmes n'ont-elles pas une voix plus claire, plus nette, plus gracieuſe que n'eſt celle des hommes; & n'eſt-ce pas à la légéreté des mouvemens de leur goſier, & plus encore, à la froideur relative de leur conſtitution qu'elles ſont redevables de cet avantage? Ainſi le génie de l'Idiome & de la Muſique d'un Peuple eſt un nouveau moyen propre à donner une idée générale du caractère d'une Nation. Une Syntaxe informe, une Proſodie équivoque, des Terminaiſons diſcordantes, un uſage plus fréquent de conſonnes qui ſe heurtent, que de voyelles qui ſe ſuccedent paiſiblement, forment un langage que les mœurs polies ont peine à s'approprier, & que l'humeur farouche de l'ancien Scythe pouvoit ſeule adopter. Auſſi a-t-on lieu d'obſerver que l'ame des Peuples, accoutumés à la prononciation des ſyl-

labes pleines de rudesse, ne se laisse guères toucher que par des modes rustiques. On prendroit leur chant d'allégresse pour des cris poussés par des furieux qui s'animent au carnage. Point de Musique qui flatte plus l'oreille de ces Nations que le cor, les trompettes, les tambours & tous les instrumens bruyans.

Quoique les Septentrionaux connoissent peu les accords d'une belle harmonie, ils ont cependant une Musique quelconque, & c'est le mode Phrygien qu'ils employent le plus communément dans leurs Fêtes. Les tons fermes & impétueux de ce mode ont de l'analogie avec leurs passions primitives, & sont très-propres à seconder la fureur audacieuse d'un Soldat. Les Méridionaux, nés avec des inclinations plus tranquiles & plus voluptueuses, préferent le mode Lydien. Ses accens tendres & moëleux ne causent que de doux ébranlemens à leurs cœurs. Les

Peuples de la moyenne région, plus délicats que les Scythes & moins ſenſuels que les habitans du Midi, ont plus de goût pour le mode Dorien. Ce mode, duquel *Ariſtote* & *Platon* recommandoient l'uſage, a encore reçu l'approbation unanime des premiers Chrétiens, qui le jugeoient le plus convenable à la dignité des cérémonies religieuſes.

C'eſt donc cette chaleur véhémente, qui en ſe réuniſſant à une grande humidité dans la complexion des Peuples du Nord, donne naiſſance à pluſieurs paſſions qui paroiſſent ſe détruire les unes les autres, & qu'il n'appartient qu'à la raiſon & à la vertu de tempérer & de gouverner. Les Germains, dit *Tacite*, ont une contrariété ſinguliere de nature, qui ne peut manquer de ſurprendre. Au même inſtant qu'on les voit aimer la pareſſe, on apperçoit qu'ils haïſſent un état de repos. Auſſi ils paſſent les jours, ou à faire la guerre, ou

à dormir, & le plus ſouvent à s'enyvrer dans leurs feſtins. Tel eſt l'effet naturel qui réſulte de cet aſſemblage bizarre du chaud & de l'humide. Ces deux principes élémentaires, étant eſſentiellement oppoſés, doivent ſe combattre ſans relâche, & les ſolliciter d'être dans un mouvement preſque continuel. Ces mêmes cauſes ne produiſent-elles pas des effets à peu près ſemblables dans les enfans? Combien n'eſt-il pas difficile de fixer leur légéreté?

Si, d'une part, l'activité bouillante du ſang des Septentrionaux leur donne, ſur les Peuples des autres Climats, l'avantage de ſoutenir plus aiſément la rigueur d'un grand froid, elle les prive, d'un autre côté, des forces néceſſaires pour ſupporter le poids d'une chaleur ordinaire dans les autres régions. C'eſt alors que l'humidité de leur complexion, venant à ſe répandre en ſueurs, leurs corps s'affoibliſſent, & tombent auſſi-tôt dans une ſorte d'anéantiſſe-

ment. La valeur des Cimbres, écrit *Plutarque* dans la vie de Marius, sembloit diminuer à meſure que les chaleurs augmentoient. On voyoit leur courage s'abattre ſenſiblement, & leur bravoure ſe fondre, pour ainſi dire, aux rayons du ſoleil. Combien de fois l'expérience n'a-t-elle pas vérifié de nos jours l'obſervation de ce judicieux Hiſtorien? Que les troupes Eſpagnoles ou Italiennes aient aſſez de fermeté & de courage pour ſoutenir le premier choc toujours impétueux du Soldat Allemand, & il eſt vraiſemblable que dans l'hypothèſe où la victoire tarderoit à ſe déclarer, elles mettroient leurs ennemis en déroute. Céſar, qui connoiſſoit ces diſpoſitions naturelles des Septentrionaux, ſçut en profiter; & c'eſt à cette adreſſe étudiée qu'il fut principalement redevable de ſes conquêtes les plus brillantes dans les Gaules. Ces Peuples, dit-il dans ſes Commentaires, ont, au commencement

d'une affaire, une valeur plus qu'humaine, mais ils deviennent ensuite presqu'aussi mous que des femmes. *Tacite* porte le même jugement des Germains. Pleins de vigueur lors de la premiere attaque, ils résistent avec peine aux travaux d'une longue mélée. S'ils endurent avec patience les rigueurs du froid, ils ne peuvent tenir contre la soif & les impressions ardentes du soleil. Leur maniere d'élever leurs enfans, dit *Pomponius Mela*, contribue peut-être autant que l'influence particuliere du climat à les endurcir au froid, & à les rendre très-sensibles à la chaleur. C'étoit un usage parmi eux qu'ils demeurassent nuds jusqu'à ce qu'ils eussent atteints l'âge de puberté. *Gallien* cite, avec une surprise égale, la coutume qu'ils conservoient de plonger les enfans nouveaux nés dans l'eau froide. Ainsi la science des usages reçus parmi les Nations, seroit d'un secours utile a un Philosophe, qui cherche des instructions sur les ca-

ractères généraux qui les distinguent. C'est en remontant aux principes mêmes qu'il approfondit la nature de l'homme, qu'il la développe & qu'il parvient quelquefois à connoître les ressorts cachés qui la mettent en action.

Puisque les tempéramens Méridionaux ont des qualités si contraires à celui des Peuples du Nord, il s'ensuit que les Africains & les Russes ne peuvent jouir des mêmes avantages. Telle est la vertu particuliere des différens lieux qui exerce sa puissance sur l'habitude même des simples animaux. Si les chevaux, par exemple, avoient une complexion moins chaude & moins humide, ils naîtroient aussi vigoureux en Ethiopie qu'en Danemarck. Les mulets n'ont tant d'activité dans les terres Australes, que parce qu'ils sont d'une complexion froide & peu chargée d'humeurs. Ainsi tel animal qui traîne une vie languissante sous un ciel tempéré, & qui périroit infailliblement

dans les contrées du Nord, recouvreroit toute ſa beauté dans les régions du Midi.

Ce que l'influence des climats extrêmes produit ſur l'organiſation des hommes, la viciſſitude des Saiſons le fait plus ou moins reſſentir aux habitans de tous les pays, ſelon que la température de leur Atmoſphère eſt plus ou moins variable.



# CHAPITRE IX.

*Considérations générales sur l'état naturel des Habitans d'un ciel tempéré, dans le rapport qu'ils ont avec les Peuples des régions extrêmes.*

IL n'est aucune passion qui ne puisse germer dans le cœur de tous les hommes. L'habitant du Midi a quelquefois les mêmes inclinations que celui du Nord. Ces rapports d'identité, il est vrai, tiennent plutôt à des circonstances particulieres, qu'à des causes générales. Si la Nature paroît établir des différences entre ses enfans, la plûpart des Législateurs se sont proposé de les rappeller à la même condition. Ils ont fait usage de divers moyens, parce que les difficultés qu'il leur falloit surmonter n'étoient pas les mêmes. Delà ces coutumes bizarres, au jugement de

certains Peuples, qui ſont eſtimées tres-raiſonnables par des Nations entieres. Delà cette contrariété apparente de goûts, & de manieres entre les Originaires de climats oppoſés, & cette guerre continuelle de ſentimens les uns contre les autres. Delà cette néceſſité d'une même Religion qui ait le pouvoir de rendre les mœurs plus uniformes & indépendantes de toute influence étrangere. Delà l'avantage ſupérieur du Chriſtianiſme, dont la fin principale eſt de transformer l'humanité en fraternité, & les défauts originels en vertus acquiſes.

C'eſt par la comparaiſon progreſſive des Climats entr'eux que l'on parvient à découvrir l'enchaînement ſecret de ces différences innombrables. A meſure que leurs termes ſe rapprochent, les nuances ſont moins ſenſibles & toujours plus variées. Auſſi eſt-il manifeſte que, des Habitans de toutes les contrées, ceux de la moyenne région

ſont les moins reſſemblans dans leurs habitudes. Puiſque leur poſition phyſique tient le milieu entre les extrêmes, l'influence de leur Atmoſphère doit être, en quelque ſorte, le produit d'un mêlange confus & d'une irrégularité plus ou moins conſtante. On ne ſauroit donc être ſurpris que, leur conſtitution originelle formant un tout composé de qualités contraires, leurs goûts & leurs premieres paſſions le ſoient pareillement. Car, ou ils participent davantage à la complexion des hommes du Midi, ou leur tempérament a plus d'affinité avec celui des hommes du Nord. Dans le premier cas, leurs inclinations ſeront plus analogues à celles des Méridionaux. Dans le ſecond cas, leurs penchans ſympathiſeront avec ceux des Septentrionaux. Ceux-là ſupporteront la chaleur avec plus de patience. Ceux-ci ſeront moins incommodés des vives atteintes d'un grand froid. Ceux-là ſeront natu-

rellement plus dociles. Ceux-ci auront des diſpoſitions moins agréables. C'eſt ainſi que, ſous un ciel tempéré, les humeurs ſont ſans ceſſe balottées par des impreſſions contraires, & il eſt rare qu'il ſubſiſte long-tems entr'elles un certain équilibre d'harmonie.

Avant de pouſſer plus loin ces obſervations ſur l'état naturel de la moyenne région, il eſt eſſentiel d'en fixer les limites. Elle n'occupe pas préciſément cet eſpace qui regne entre le Pôle & l'Equateur. Elle tient, au contraire, le milieu entre le Pôle & le Tropique. N'eſt-il pas reconnu que la chaleur eſt trop brûlante ſous l'Equateur, & le froid trop véhément ſous le Pole? Ainſi le climat dont il s'agit, n'eſt pas, comme quelques Géographes l'ont prétendu, celui qui, du trentieme degré, s'étend au quarantieme; mais qui commence au quarantieme, & ſe termine au cinquantieme. Sa température eſt plus ou moins dou-

ce, ſelon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne davantage du point de l'Orient. Dans cette belle poſition ſont ſituées quelques Provinces d'Eſpagne, la France, l'Italie, la haute Allemagne, une partie de la Hongrie, la Tranſylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Romanie, l'Armenie, & une partie conſidérable de l'Aſie mineure, ainſi que de l'Aſie majeure.

S'il eſt certain que les Habitans de ces contrées jouiſſent d'une température plus ſalutaire à meſure qu'ils ſont plus voiſins du Levant, il ne s'enſuit pas que la poſition des Peuples, qui touchent de plus près le Midi, tels que les anciens Lybiens, les Ciliciens, les Medes, &c. ſoit dépourvue de tout agrément. Chacune de ces régions a ſes propres influences, & par conſéquent ſes avantages particuliers.

A ſuivre le ſyſtème de cette diviſion, on doit ranger, dans la claſſe des Méridionaux, la majeure partie des

Eſpagnols, les Habitans de la Morée, ceux de l'Iſle de Candie, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perſe, de l'Inde, de l'Egypte, de la Mauritanie, de la Barbarie, de la Floride, &c. Quoique l'on ſuppoſe ces Peuples placés à peu près ſous les mêmes degrés de latitude, la température de leur Atmoſphère n'eſt pas par-tout ſemblable. Ceux, par exemple, qui ſont ſitués au Couchant, reſpirent un air ſenſiblement plus froid.

Par la même raiſon, les Septentrionaux, qui ſe trouvent placés entre le cinquantieme degré & le ſoixantieme, tels que les Habitans de l'Angleterre, de l'Irlande, de la baſſe Allemagne, &c. ont une température moins rigoureuſe que les Peuples qui vivent dans la région qui s'étend depuis le ſoixantieme degré juſqu'au ſoixante-dixieme. Le peu d'analogie qui ſe rencontre, à pluſieurs égards, entre leurs uſages, leurs manieres, leurs inclinations &

leurs talens, laisse appercevoir assez clairement cette différence.

Quelque peu ressemblans que soient les traits caractéristiques des Originaires des climats extrêmes, quelque opposées que soient leurs dispositions primitives, il est néanmoins incontestable que c'est de ce contraste singulier que résulte le naturel des Habitans d'un ciel tempéré. C'est là où toutes les nuances viennent aboutir. C'est du milieu de cette confusion de principes physiques que sort cette diversité bizarre de figures, de goûts, de passions. Là, le sang, qui ne circule, ni avec la même vivacité qu'au Septentrion, ni avec la même lenteur qu'au Midi, imprime de certains mouvemens particuliers aux esprits vitaux. Là, par l'effet d'une combinaison peu sûre de rapports contraires, on voit la même Province, la même Ville, la même famille assujettie à mille habitudes plus ou moins incompatibles. Autant que

la couleur des yeux, des cheveux & de la peau eſt variée, autant les manieres de ſentir paroiſſent diverſifiées. Pas plus d'uniformité dans les inclinations, que dans la taille. Au Midi, l'adreſſe ſupplée ordinairement à la force. Au Septentrion, la férocité prend la place de la ruſe. Mais, dans la région mitoyenne, on remarque aſſez ſouvent la foibleſſe du corps, ſans beaucoup de reſſources du côté de l'eſprit, & la véhémence du génie ſoutenue par des membres robuſtes. On diroit que toutes les puiſſances humaines y ſont dans une violente contrainte. Tantôt la bile jaune ſurmonte en degrés d'efferveſcence la bile noire, & tantôt celle ci domine ſouverainement ſur l'autre. De cette inſtabilité, ſoit dans la qualité, ſoit dans la quantité des humeurs radicales, ſe forme un compoſé mixte qui varie lui-même ſuivant la ſucceſſion des circonſtances. Delà ce changement ſi ſubit

dans les conſtitutions, ces ſentimens ſi équivoques, ces appétits momentanés qui ſe détruiſent les uns les autres, ces irréſolutions continuelles, ces imaginations diſcordantes, certaines actions héroïques, très-rares, & une ſuite nombreuſe de défauts, que la réflexion prend ſi peu de ſoin de corriger.

Ces obſervations répandent, ſans doute, un jour lumineux ſur deux difficultés, que le ſimple récit de l'Hiſtoire n'eſt point capable de diſſiper. 1°. Que les Méridionaux aient le corps plus foible que les Originaires du Nord, c'eſt une vérité d'expérience. Les Ecrivains leur font honneur cependant en pluſieurs rencontres de la fermeté dans l'action. 2°. Que les membres des Septentrionaux ſoient très-vigoureux, c'eſt une aſſertion confirmée par les faits. Pourquoi leur reproche-t-on néanmoins çà & là, dans les Annales publiques, leur molleſſe & leur indolence?

De ſemblables contradictions ſont frappantes ; mais elles ne peuvent deshonorer, aux yeux de l'Obſervateur, la plume ſavante des *Titelive*, des *Polybe*, des *Plutarque*, des *Tacite*, &c. qui les ont avancées. Il n'eſt beſoin, pour juſtifier ces Auteurs ſi judicieux, que de faire attention au climat ſous lequel eſt placé le théâtre ſur lequel les Peuples, dont ils décrivent les faits, ont repréſenté. Puiſque l'homme du Nord, qui eſt le plus nerveux au milieu de ſes glaces, tombe dans une eſpece de défaillance dès qu'il reſpire longtems un air trop brûlant, & que l'Originaire du Midi languit & devient preſqu'immobile aux approches d'un grand froid, n'a-t-il pas dû arriver quelquefois au Soldat Scythe d'être lâche dans les terres Auſtrales, & au Capitaine, qui a pris naiſſance dans une région toujours échauffée par les rayons du ſoleil, de perdre ſon enthouſiaſme lorſqu'il eſt enveloppé d'une Atmoſphère

trop rigoureuſe ? Ce que les climats oppoſés operent ſi viſiblement ſur les corps, l'influence des différentes Saiſons doit, comme nous l'avons remarqué, ſe faire plus ou moins reſſentir. Que l'on ſuive ces principes dans toutes leurs conſéquences, & que l'on étudie la conduite politique des Puiſſances entr'elles, on obſervera, avec *Agathias*, quand il parle des Germains, & avec *Crantzius*, lorſqu'il diſſerte ſur les Suédois, qu'il eſt de l'intérêt des armées du Nord de prolonger la campagne fort avant en hyver, parce qu'alors elles regagnent autant de forces dans cette dure Saiſon, que leurs ennemis en doivent perdre. S'il étoit néceſſaire de citer des exemples, il ſeroit facile de rappeller les cauſes particulieres du ſuccès de plus d'une bataille livrée de nos jours. D'ailleurs, ne peut-on pas hazarder de dire, ſur la force & la bravoure dans les combats, ce que les Mathématiciens affirment des

dimenſions : *Il n'y a que des grandeurs relatives.*

A raiſonner d'après de tels principes, il eſt évident que les climats extrêmes ne ſont pas les plus avantageux à la conſtitution naturelle de l'homme. Si, dans une Zône tempérée, il n'eſt, ni auſſi impétueux qu'au Nord, ni auſſi tardif qu'au Midi, il eſt doué d'un tempérament mitoyen, qui, réuniſſant juſqu'à un certain point ces contraires, le met en état de ſupporter au beſoin le froid exceſſif de la Laponie & les chaleurs dévorantes de la Guinée. Dès-lors il eſt mieux préparé contre tous les accidens, & plus favorablement diſpoſé pour les grandes opérations. Delà, la raiſon phyſique de ce que les Originaires de la moyenne région s'expatrient en plus grand nombre & beaucoup plus aiſément que ne peuvent le faire, ſoit les Septentrionaux, ſoit les Méridionaux.

CHAPITRE

# CHAPITRE X.

## *De l'Eſprit naturel des Peuples.*

A ENTENDRE la plûpart des Obſervateurs de la Nature, les ames & les corps ſont ordinairement dans des relations contraires. Ce que les hommes gagnent du côté de la vigueur du tempérament, ils le perdent du côté de la force de l'eſprit. Si ce principe, qui eſt calqué ſur là raiſon inverſe des qualités animales & des facultés intellectuelles eſt, en général, bien établi, il réſulte que les Peuples du Midi, dont les organes ſont foibles, doivent être plus ſpirituels que les Septentrionaux, qui ont communément une complexion plus robuſte.

*Ariſtote* tient un rang diſtingué parmi les Défenſeurs de cette opinion. Les hommes les plus forts, dit-il, *au ſep-*

*tieme Livre de la République*, & qui ont une bravoure impétueuſe, ſont preſque toujours moins ſpirituels que les autres. Il eſt bien rare, ajoute-t-il, qu'ils ſoient habiles dans l'art du gouvernement public.

Quelque ſupérieur que ſoit l'avantage des Méridionaux ſur les Originaires du Nord, relativement à l'adreſſe & à la pénétration, il n'en eſt pas moins prouvé contre le ſentiment de pluſieurs Hiſtoriens leurs Panégyriſtes, qu'ils ne poſſédent pas tous les talens néceſſaires à une belle adminiſtration. Si une grande intelligence peut fournir les plus heureuſes reſſources dans certaines occaſions, il arrive ſouvent qu'une force ennemie renverſe les ſyſtêmes les mieux concertés. D'ailleurs, il paroît qu'au Midi les ames ſe livrent plus volontiers à l'enthouſiaſme qu'à la ſimple réflexion. Combien ce défaut naturel ne doit-il pas avoir de ſuites funeſtes dans la vie privée & dans

la conduite des affaires générales.

S'il étoit vrai, comme le prétend le Duc *de la Rochefoucauld*, que la force & la foiblesse de l'esprit fussent mal nommées, parce qu'elles ne sont que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps, il s'ensuivroit que les hommes les mieux organisés sont les plus spirituels. Cette maxime fait honneur aux Originaires d'un ciel tempéré. Comme ils n'ont les humeurs, ni aussi bouillantes que ceux du Nord, ni tout le phlegme des Méridionaux, il est plus commun de trouver, parmi eux, ces constitutions salutaires qui rassemblent les qualités primitives dans un juste milieu. Aussi, a-t-on observé que de tous les Peuples qui couvrent le globe, ils sont ceux qui réunissent, avec le plus de sagesse, les vertus de l'obéissance à celles du commandement. Quoiqu'à certains égards ils soient moins ingénieux que les Habitans du Midi, il est indubitable qu'ils

doivent les ſurpaſſer du côté du jugement, parce que cette précieuſe faculté de l'ame ne peut guères ſympathiſer avec le tumulte des paſſions extrêmes. Or, c'eſt cette ſupériorité dans le jugement, qui leur ſuggere les moyens de faire avorter les complots, que la ruſe & l'adreſſe de ces Peuples forment contre leur bonheur. Plus ſpirituels & moins audacieux que les Septentrionaux, ceux de la moyenne région ſavent encore prévoir & réprimer à propos l'ardeur de leur courage fougueux & féroce. Tels doivent être les talens d'un parfait Capitaine. Il eſt eſſentiel qu'il joigne la prudence à la force. Toute Puiſſance politique ne doit-elle pas être mue par ces deux grands reſſorts?

Que l'on conſulte les faſtes des Nations, & l'on remarquera qu'il y eut, dans tous les tems, pluſieurs germes d'antipathie entre les facultés naturelles des Septentrionaux & celles des Méri-

dionaux. Les uns, pleins d'une confiance barbare dans la vigueur de leurs bras, ont ſouvent eu l'ambition de faire des conquêtes. Les autres, inſpirés par un eſprit de ſagacité, ont preſque toujours réuſſi à ſe ſouſtraire à la domination contre laquelle ils n'avoient pas eu d'abord le pouvoir de faire réſiſtance. Si les Huns, les Herules, les Vandales, les Pictes, les Goths, les Normans, &c. ſubjuguerent de vaſtes pays, tant en Europe, qu'en Aſie & en Afrique, les Peuples du Midi ne leur permirent pas de jouir long-tems du fruit ſanglant de leurs victoires. Si, pour forger des chaînes à ſes ſemblables, il n'eſt beſoin que d'avoir des forces ſupérieures, il faut, pour empêcher que ces chaînes ne ſe briſent avec éclat, être pourvus de tous les dons de l'intelligence. Le plus fort dompte aiſément le plus foible; mais c'eſt à l'homme ſage qu'il appartient ſeulement de le gouverner. Quelques

réflexions, faites sur l'esprit naturel des Fondateurs des Empires, manifestent avec évidence cette vérité pratique. Ce n'est donc pas sans motif que les anciens Poëtes ont représenté Pallas tenant une lance à la main.

Des inclinations moins farouches de la part des Guerriers du Nord, un goût moins opiniâtre pour la vie oisive de la part des Originaires du Midi, & l'on auroit vu ces Peuples, dans les tems de révolutions, jetter de concert les fondemens de plusieurs grandes Puissances. Ce que la force abandonnée à elle-même, ce que l'esprit avec toutes ses lumieres n'ont pu faire séparément, l'uniformité durable entre les sentimens & les passions l'auroit exécuté. Prenons les Romains pour exemple. Pourquoi leur République est-elle devenue, en peu de tems, si fameuse? C'est parce que, par un concours singulier de causes heureuses, ils réunirent ces qualités contraires. Ils surent allier

les exercices du corps avec ceux de l'eſprit, & ſe familiariſer à la lutte & à la muſique ſuivant le conſeil de *Platon*. Ambitieux d'une grandeur future, ils commencerent par emprunter des Grecs leurs Loix, les Sciences, les Arts & leur urbanité. Ils apprirent des Carthaginois la maniere de conſtruire des vaiſſeaux, & de faire des voyages de long cours ſur mer. S'ils ſe montrerent habiles dans la diſcipline militaire, c'eſt un avantage qu'ils ſe procurerent au milieu des guerres continuelles qu'ils eurent à ſoutenir. Les Romains, peu au fait de ſe battre, ne frappoient d'abord leur ennemi que du tranchant de leur épée, ſelon la coutume des Scythes. Ils ſe conformerent enſuite à la façon des Eſpagnols, qui frappoient enſemble, & d'eſtoc, & de taille.

Telle eſt la route par laquelle doit tendre à la perfection tout Peuple ja-

loux de quelque célébrité. A l'amour des Sciences, il doit joindre l'amour des travaux méchaniques. Tel eſt le talent particulier des Peuples dociles de la moyenne région.



## CHAPITRE XI.

*De la Diſtribution des Qualités naturelles, relativement aux divers Climats, & en particulier de celles des Septentrionaux.*

TOUTES les Nations n'ont pas préciſément les mêmes avantages. Cette inégalité, dans le partage des dons de la Nature, atteſte bien ſolemnellement la ſageſſe infinie de ſon Auteur. Quelle horrible confuſion ne régneroit pas ſur la terre, ſi tous les hommes étoient conduits par les mêmes attraits, animés par les mémes deſirs, curieux des mêmes objets, ſenſibles aux mêmes biens, & avares des mêmes richeſſes ! Au contraire, quelle harmonie réguliere dans le cours commun de toutes choſes, ſuivant le ſyſtême actuel ! Si les Méridionaux ont le

corps moins robuſte que ceux du Nord, ils ont généralement l'ame plus vigoureuſe. De ces défauts relatifs naît l'eſtime mutuelle des Peuples, parce qu'il eſt ordinaire de reſpecter dans les autres, les facultés utiles, dont nous ne ſommes pas poſſeſſeurs. Suppoſe-t-on les Originaires du Nord réunir, à la force des taureaux, la prudence des renards? l'Univers ne pourroit tarder à devenir le théâtre de leur violence & de leur tyrannie. Rien n'eſt plus formidable que la ruſe armée.

Si les Originaires des Climats tempérés ne poſſedent pas ces qualités contraires dans un degré éminent d'excellence, tel que ceux du Nord & du Midi, il eſt manifeſte qu'ils les raſſemblent toutes d'une maniere ſuffiſante. Si leurs paſſions naturelles ſont moins extrêmes, n'eſt-il pas plus facile de les réprimer ou de les perfectionner? Si leurs ſentimens ſont plus foibles, ils

parviendront, il eſt vrai, plus rarement à l'héroïſme; mais, d'une autre part, ils riſqueront moins de devenir de fameux ſcélérats. Ce que l'ignorance peut produire de maux dans la Société, la ruſe orgueilleuſe peut pareillement les faire commettre. L'indépendance farouche des Septentrionaux n'eſt-elle pas capable d'enfanter les mêmes crimes que l'ambition réfléchie des Méridionaux? Ne ſont-ce pas ces deux puiſſans mobiles qui ont cauſé les plus épouventables déſordres dans les régions oppoſées? Sur quel motif s'appuient donc la plûpart des Ecrivains qui font honneur aux Habitans du Nord, de la juſtice & de l'innocence, tandis qu'ils accablent de reproches ceux du Midi pour leur perfidie & le déréglement de leurs mœurs? Comment concilier jamais, ſur cet article eſſentiel, le texte de l'Hiſtorien avec l'obſervation du Philoſophe?

Les hommes gros & gras ſont, d'or-

dinaire, d'un caractère assez facile, dit *César* à l'occasion d'Antoine & de Dolabella. Les hommes maigres & décharnés, tels qu'étoient Brutus & Cassius, ont communément plus de finesse d'esprit & une ame moins flexible. Ces différences, entre les qualités intellectuelles des Peuples du Nord & des Originaires du Midi, sont palpables. Cette simplicité naturelle des uns, donne naissance à quelques vertus & à plusieurs vices particuliers que l'impression, toujours variable des objets, développe plus ou moins. Cette vivacité de pénétration, & cette fermeté de caractère des autres, deviennent la source féconde de mille habitudes que les circonstances font changer bien difficilement. Chez les Septentrionaux, le sentiment a plus de force que la réflexion. Parmi les Méridionaux, on est plus attaché au systême que déterminé par le premier mouvement du desir. Delà il s'ensuit que les Habitans du

Nord, (abſtraction faite des loix) ſont ou moins criminels, ou moins vertueux que les hommes du Midi, parce qu'il entre plus de phyſique, que de moralité dans leurs actions. Les Germains, écrit *Tacite*, manquent d'attention & de prudence. Ils n'ont, ni la force, ni l'adreſſe de diſſimuler. Ecoutez leurs diſcours bruyans au milieu de leurs feſtins, & vous les entendrez révéler leurs ſecrets les plus importans. Ils rétractent leur parole avec la même légéreté qu'ils la donnent.

C'eſt donc cette grande ſimplicité de mœurs, reconnue dans les Peuples du Nord, qui leur a mérité, ſur-tout de la part des anciens Hiſtoriens, l'éloge trop faſtueux d'amis particuliers de la vertu. La coutume, qui a prévalu dans preſque tous les tems de choiſir parmi eux la Garde du corps de la plûpart des Souverains, n'a pas peu contribué à confirmer cet honorable préjugé. Ce n'eſt pas cependant, comme l'ont oſé

avancer quelques Ecrivains, que les Princes n'aient confié la défenſe de leurs Perſonnes à ces Etrangers, que parce qu'ils ont eu des motifs légitimes de ſoupçonner la fidélité de leurs Sujets. Ce reproche odieux eſt injuſte à l'égard de plus d'une Nation. Une politique bien entendue a d'abord établi cet uſage que l'habitude ſeule a conſervé. Comme il eſt vraiſemblable qu'il doit y avoir moins de malice dans ces grands corps, on les a reçus avec empreſſement dans les Cours d'où l'on cherchoit à bannir l'eſprit d'intrigue & de cenſure. D'ailleurs, en ſuppoſant que ces hommes ſoient nés avec peu de goût pour réfléchir, il eſt aiſé de conclure qu'ils ſont moins occupés de leur intérêt perſonnel, &, par conſéquent, plus attentifs à veiller au maintien du bon ordre.

Que l'on ceſſe de nous vanter cette bonté d'ame attribuée par diſtinction aux Septentrionaux. Où la réflexion

a peu de part, la vertu doit être bien foible. N'eſt-il pas évident que plus on s'éloigne de la nature de l'homme, plus on ſe rapproche du genre des ſimples animaux? Les Peuples du Nord ont, communément, moins d'eſprit & d'urbanité que les autres Habitans du Globe; & dès-lors il y a lieu de préſumer qu'ils ont moins de moyens de modérer leurs appétits & de réfrener la fougue de leurs paſſions. Auſſi n'eſt-il point extraordinaire, parmi eux, de ſe laiſſer aller aux plus grands excès. Les Thraces, n'ont-ils pas été de toutes les Nations, les plus intempérans & les plus ſanguinaires. Quand les Germains attaquoient leur ennemi, c'étoit moins par bravoure, que par le tranſport d'une fureur aveugle.

N'eſt-ce pas cette grande chaleur, qui les agite intérieurement, qui contribue à rendre leurs paſſions auſſi véhémentes? Comme les paſſions natu-

relles participent à peu près également de l'eſprit & du ſang, de l'intelligence & de la bile, ces fluides ne peuvent ſe trouver dans une effervefcence durable, ſans que l'appétit ſenſitif n'éprouve des mouvemens plus ou moins impétueux. Car, ou toutes les humeurs radicales fermentent enſemble avec la même activité, & alors la paſſion doit être dans toute ſa puiſſance; ou l'une devient ſupérieure aux autres, & alors il réſulte, de cette inégalité, un ſentiment équivoque que les circonſtances ne manquent guères de déterminer, & qui emprunte ſa force du principe même qui devoit cauſer ſa foibleſſe. Telle eſt la conſtitution phyſique de ces Peuples. Ou leur cœur reſte dans l'inaction, ou, s'ils forment quelque deſir, ils oſent tout entreprendre pour le ſatisfaire. Tels furent ces eſſaims de brigands, qui, avides de richeſſes & de carnage, ſemblerent n'avoir abandonné leurs habitations ſauvages que pour

immoler les hommes & les animaux à leur humeur féroce. Ne les a-t-on pas vus, dans le cours de leurs différentes émigrations, mettre leur gloire à ravager les campagnes, à démolir ou à brûler les Villes; &, sans aucun respect pour les monumens les plus augustes, à détruire les Temples, à profaner les Sépulchres & à pulvériser les Images des Dieux mêmes?

Ainsi les passions, qui, dans les autres Climats, ne sont que des vertus naissantes, deviennent, parmi les Septentrionaux, de véritables maladies de l'ame. Ils ne sont guères courageux sans entrer en fureur, prudens sans être saisis de crainte, œconomes sans être avares, généreux sans être prodigues, séveres sans être durs, agréables sans être libertins. Leurs goûts excessifs se montrent à découvert dans toutes les occasions. Combien leurs divertissemens mêmes ne sont-ils pas fréquemment interrompus par des scênes tragi-

ques? Les Germains, écrit leur Hiſtorien, jouent avec un tel deſir de gagner, qu'il arrive ſouvent qu'après avoir perdu tout leur bien, ils hazardent, de ſang froid, juſqu'à leur liberté. Delà vient le reproche que fait *Procope* aux Habitans du Nord : ils ont une ſoif ſi brûlante des richeſſes, dit l'Ecrivain Grec, qu'on les détermine facilement à ſe battre pour quelque petite ſomme. C'eſt avec plaiſir qu'ils échangent leur vie contre de l'argent. De ſemblables mœurs dans un Peuple, prouvent avec évidence la vérité de cette maxime, ſavoir, qu'il y a plus de défauts dans l'humeur, que dans l'eſprit de l'homme.

C'eſt parce que les humeurs ſont ſujettes à des fermentations trop véhémentes dans les climats du Nord, que les ſenſations ſont d'ordinaire plus fortes que les ſentimens dans les Septentrionaux. Leur eſprit, qui ſe trouve ſouvent obſcurci par des nuages vapo-

reux qui s'élevent au cerveau, eſt gêné dans ſes opérations. Les fibres, en devenant trop humides ou trop épaiſſes, perdent de leur reſſort, ou ſont miſes difficilement en action. Delà ces caractères incertains, ſi communs dans ces contrées, qui ſont, ou tout-à-fait ſimples, ou beaucoup trop ſoupçonneux. N'eſt-il pas manifeſte que ſi le ſang reçoit une impulſion trop ſubite & trop violente, l'individu, qui néglige de faire uſage de ſa réflexion, doit alors ſe laiſſer gouverner par les circonſtances & ſe plier au gré du hazard. L'ame eſt-elle aſſez vigoureuſe pour réprimer les mouvemens immodérés de l'humeur? Il réſulte auſſi-tôt de cette contrariété de la raiſon & des ſens, une certaine maniere de penſer & de ſentir qui devient le principe d'une prudence auſſi timide qu'elle doit être variable. Delà cette inquiétude qui tourmente ſans ceſſe les eſprits. Les Goths ſont ſi ſoupçonneux, dit

un ancien Auteur, que c'eſt un uſage dans leurs hôtelleries de gager des Eſpions qui ne s'occupent qu'à étudier les démarches des Etrangers qui y logent. Combien leur caractère de défiance ne s'eſt-il pas montré dans toutes les occaſions où il leur a fallu conclure quelque traité avec les autres Peuples? Loin que les précautions qu'ils apportent, pourſuit le même Ecrivain, ſoient capables d'en aſſurer la ſtabilité, ils ne s'apperçoivent pas plutôt qu'il leur eſt déſavantageux, qu'ils ſuppoſent avoir été trompés; &, ſans autre motif, ils violent, ſans égards, les articles qui leur déplaiſent ou cherchent les moyens de ſe venger. L'Hiſtoire politique des guerres prouve ſuffiſamment la certitude de cette obſervation.

Les Septentrionaux ſont donc naturellement auſſi intéreſſés & auſſi perfides que les Originaires du Midi. Ainſi leur innocence & la droiture de leurs

mœurs ne ſont ſi hautement préconiſées dans les anciennes Hiſtoires, que parce que leurs Auteurs n'en avoient que des notions très ſuperficielles. Dira-t-on que leur morale a ſouffert tout-à-coup une révolution extraordinaire? Mais pourroit-on oublier quels étoient les ſentimens originels de ces Peuples lors de leurs fréquentes émigrations? A peine les Francs ſe furent mêlés parmi les Gaulois, qu'on vit paroître une nouvelle Nation. La bonne foi prit la fuite & fit place aux trahiſons & à la violence.

Concluons que ſi l'eſprit étoit plus commun parmi les Septentrionaux, ils ſeroient moins ſoupçonneux. Si leur ſang couloit dans leurs veines avec moins d'impétuoſité, il eſt encore probable qu'ils ſeroient ordinairement moins portés à la cruauté, ainſi qu'à l'intempérance. Ce ſont-là de ces vérités générales dont la découverte tient à la connoiſſance des principes phy-

ſiques des lieux. L'on demande préſentement pourquoi les Méridionaux, qui habitent un Climat oppoſé, & dont la conſtitution eſt ſi différente, ſont, pour l'ordinaire, & plus perfides, & plus cruels que ceux du Nord. Cette contradiction apparente entre les cauſes & les effets intéreſſe trop particuliérement le ſyſtême moral de l'Hiſtoire, pour ne pas être diſcutée avec quelque étendue.



# CHAPITRE XII.

*Du Caractère des Peuples Méridionaux ; & de leurs inclinations naturelles.*

LA jalousie, l'amour de la vengeance, l'ambition & le goût des voluptés, telles sont les passions qui agitent communément l'ame des Peuples du Midi, & qui deviennent les principes de mille excès monstrueux que les Habitans du Nord auroient de la peine à imaginer. Autant les Méridionaux excellent au-dessus du reste des Nations, par les talens variés & les qualités transcendantes de leur esprit, autant ce même esprit, lorsqu'il vise au mal, est capable de forfaits & de noirceurs. Le sang froid qu'ils conservent, par habitude, vient-il à s'échauffer, ces hommes, dont l'austere gravité surprenoit, tombent aussi-tôt dans une

eſpece de rage qui les rend d'autant plus à craindre, que la ruſe parmi eux ſupplée à la force, & que la perfidie eſt entre leurs mains l'inſtrument ordinaire des projets qu'ils méditent.

Prétendre, avec *Platon*, & quelques Ecrivains, ſes fidéles Copiſtes, que les Phéniciens, par exemple, n'étoient redevables de leurs inclinations à la fourberie & à la cruauté, que parce qu'ils faiſoient leur principale occupation du commerce, ou parce qu'ils étoient voiſins de la mer, n'eſt-ce pas inſulter ſans pudeur à la bonne foi du Marchand, & au caractère dominant des Peuples Maritimes? Si l'honnêteté dans les procédés ſe fait remarquer dans les comptoirs de la plûpart des Négocians, pourquoi vouloir rendre leur art trop utile reſponſable de l'iniquité de quelques cantons particuliers? Si les eaux de la mer ſont à peu près également ſalées dans tous les parages, pourquoi les Originaires de

de toutes les terres qu'elle baigne ne naiſſent-ils pas tous avec des ſentimens pervers? Où l'on obſerve les mêmes cauſes, d'où peut provenir une diverſité, & ſouvent même une contradiction ſucceſſive dans les effets qui en ſont les réſultats?

Afin de répandre plus de lumiere ſur ce ſujet, qui tient ſi étroitement au principe général d'une partie conſidérable des affections humaines, écoutons parler l'Auteur d'une Diſſertation ſavante, inſérée avec éloges dans le huitieme volume de l'*Hiſtoire critique de la République des Lettres*. Le ſyſtême en doit paroître auſſi injuſte qu'il eſt réellement dangereux. » Si l'on demande d'où pouvoit venir ce grand » penchant à la tromperie & à la fourberie qui ſe trouvoit anciennement » dans les Phéniciens, plutôt que dans » les autres Nations, *Platon*, le divin » *Platon*, répondra pour nous dans » ſon quatrieme Livre *des Loix:* Quand

» une Ville est bâtie près de la mer, » dit-il, il arrive d'ordinaire que ses » Habitans respirent un certain air de » gayeté. Il faut cependant convenir » que les influences d'un pareil voisi- » nage sont trop salées & trop ameres. » On observe, en conséquence, qu'une » Ville, où l'on parle beaucoup au » milieu des repas de négoce & d'ar- » gent, ne doit pas être fort recom- » mandable par la pureté de ses mœurs » & sa bonne foi. D'où il résulte que » les Peuples, qui ont cette position, » connoissent peu les sentimens de l'a- » mitié, ainsi que les droits de la fidé- » lité. Du reste, continue le Disserta- » teur, on saura que, parmi les An- » ciens, les Marchands n'étoient pas » dans une fort haute réputation de » probité; témoin cette loi des Thé- » bains rapportée par *Aristote*, (*Polit.* » *l. 3, c. 5.*) Que personne, dit-elle, » ne puisse prétendre à posséder une » charge honorable dans la Républi-

» que, que préalablement il ne ſoit » prouvé qu'elle a abſolument renoncé » au commerce depuis dix ans. Le » caractère des Carthaginois, ajoute le » même Ecrivain, ſera notre derniere » preuve, & achevera de convaincre » le Lecteur, que les Phéniciens étoient » véritablement tels que nous venons » de les repréſenter. Ceux de Carthage » étoient Colonie de Tyr, & par là » dans la dépendance & dans l'union la » plus étroite, en ſorte qu'ils ne fai» ſoient qu'un même Peuple avec les » Tyriens. Ainſi on peut fort bien » juger de ces derniers par les pre» miers. Or il n'eſt rien de plus com» mun, dans l'Antiquité, que de voir » les Africains repréſentés comme des » gens de mauvaiſe foi, adonnés à la » ruſe & à la fourbe, &c... «

Cette opinion, quoique appuyée ſur des motifs bien fragiles, s'eſt fait un grand nombre de Partiſans, entre leſquels on diſtingue l'Auteur célebre

de l'*Esprit des Loix*. A l'aide de quelques raisonnemens politiques, il a réussi à lui donner plusieurs nouveaux degrés de vraisemblance. Mais pour peu que l'on veuille réfléchir sur la nature de l'humeur radicale qui circule dans les veines des Méridionaux, on conviendra que la bile noire, qui caractérise d'ordinaire leur tempérament, est le principe commun des vices physiques qu'on leur reproche. Cette bile, qui s'allume aisément, s'aigrit aussi-tôt, fermente avec vivacité & parvient à causer un désordre plus ou moins sensible dans l'harmonie de l'organisation naturelle. Delà, les accès impétueux, l'enthousiasme subit, & les convulsions périodiques, autant de maladies qui ont cours dans les Climats brûlans. Delà, cette véhémence dans les passions, ces haines irréconciliables, cet amour excessif, ces prodiges de vertus sociales & ce cortege monstrueux de vices barbares. Delà, ces inclinations discordan-

tes, qui viſent directement au bien ou au mal extrême. Delà, cette douceur dans les mœurs, qui reſſemble ſi ſouvent à la molleſſe, ou ces principes d'une conduite auſtere qui dégénere ſi aiſément en férocité. Delà, cette contradiction toujours ſubſiſtante dans les uſages & les manieres. Delà, cet aſſemblage irrégulier de politeſſe & de groſſiéreté, de fievre & de ſang froid, de lenteur & d'activité, de prudence & de délire, d'avarice & de prodigalité, d'audace & de timidité, &c. &c.

Ce contraſte frappant dans la maniere d'être des Méridionaux, eſt donc le ſimple réſultat des impreſſions, tout à la fois diſparates, que reçoit l'ame par la voie des ſens conſidérée dans l'ordre phyſique. Telle eſt la marche inégale des paſſions, ſous un ciel ardent, lorſque les Peuples qui l'habitent, loin de faire uſage de leur liberté pour en œconomiſer les mouvemens, ſe laiſſent plutôt maîtriſer par la fou-

gue de leurs penchans, qu'éclairer par les lumieres sûres & tranquilles de la réflexion. Si l'Auteur de la Nature, plein de ſageſſe dans la diſtribution de ſes dons, a ſoumis, d'une part, le cours de leurs humeurs à des impulſions très-puiſſantes, il a pourvu, d'un autre côté, leur entendement d'une intelligence ſupérieure, & d'une très-vive pénétration. Auſſi, combien de Nations Méridionales, ſans changer de climat, ont préſenté ſucceſſivement de nouveaux tableaux de mœurs, d'uſages & de préjugés. Alors les Loix ont corrigé les défauts naturels, & le germe du vice s'eſt transformé en principe de vertu. L'Hiſtoire de ces contrées atteſte, dans preſque tous les ſiecles, la vérité de ſemblables révolutions.

Si l'on remarque des différences conſidérables entre une Nation du Nord & une Nation du Midi, combien n'en obſerve-t-on pas ſouvent de

très-essentielles entre les générations successives du même Peuple ? Telles habitudes étrangeres, que l'on avoit jugées absolument incompatibles avec les mœurs primitives des Originaires d'un pays, triomphent dans la suite comme si elles eussent pris naissance dans le lieu même. Reste à conclure que la Nature est moins indocile, & que les préceptes moraux ont plus d'énergie qu'on ne le pense communément.

Par quel concours bizarre de causes particulieres arrive-t-il encore que les contraires viennent se réunir dans le même sujet ? Les Carthaginois étoient énervés par la chaleur brûlante de leur climat, & cependant ils se distinguerent, par leur grande activité, dans les affaires. Si l'opulence, dont ils jouissoient, dût former leurs mœurs douces & paisibles, pourquoi conservoient-ils des inclinations dures & farouches ? Le luxe, qui suit de si près le com-

merce floriſſant d'un Etat, influe d'ordinaire ſur le cœur & l'eſprit, qu'il accoutume à la tendreſſe & à la flexibilité. Ces Méridionaux ont prouvé néanmoins qu'avec ces qualités de l'ame, on pouvoit être des monſtres de barbarie. Tant que les Loix ne gênerent point le développement des humeurs malignes dont ils étoient redevables en partie aux propriétés phyſiques de l'air qu'ils reſpiroient, que d'horreurs, que d'abominations furent commiſes dans le ſein de leur République! Le ſyſtême de leur Religion, d'accord avec ces premieres cauſes, contribuòit beaucoup, par le genre de ſacrifices qu'il preſcrivoit, à leur inſpirer le ſentiment des forfaits. S'agiſſoit-il de calmer la fureur prétendue de leurs Dieux? la Loi ordonnoit un holocauſte. C'étoit tantôt un jeune homme, & tantôt une jeune vierge qu'il falloit conduire au Temple, & faire monter ſur le bucher. La famille,

préſente à cette affreuſe cérémonie, devoit témoigner ſa ſatisfaction. Malheur à la mere de la triſte victime, ſi, au milieu de cette ſcêne épouvantable, elle laiſſoit entrevoir que ſes entrailles fuſſent émues. Un ſoupir de tendreſſe l'auroit deshonorée publiquement.

Si les anciens Gaulois, & quelques Peuples du Nord, ſe ſont rendus coupables des mêmes ſacrileges, ce fut l'aveugle crédulité qui les leur fit commettre. On ſait que ce furent les Méridionaux qui les inventerent & les accréditerent au loin à la faveur de leurs ſyſtêmes de Philoſophie. Ainſi la brutalité des uns répandit le ſang humain, parce qu'elle n'en connoiſſoit pas tout le prix. Les autres, au contraire, le faiſoient couler avec joie & n'ignoroient pas quelle étoit ſa valeur. Ceux-là obéiſſoient par foibleſſe au ſentiment de la crainte qu'on leur ſuggéroit. Ceux-ci ſe prêtoient ſans réſiſtance aux déſordres de leur humeur atrabilaire.

Ce caractere cruel des Peuples du Midi, a été reconnu de tous les Historiens, parmi lesquels il en est un bien petit nombre qui se soit appliqué à en rechercher les causes premieres. Prétendre, avec plusieurs, que le gouvernement tyrannique y a donné lieu, c'est vouloir éclaircir une difficulté par une autre difficulté qui demande elle-même une explication. Pourquoi la tyrannie s'est-elle fait respecter dans ces Climats? C'est parce que la méchanceté a dû marcher à la suite de la foiblesse, & peu après en triompher. N'est-il pas d'expérience que, dans les conjonctures critiques, la bravoure est moins furieuse que la poltronerie? Il est donc vrai que les extrémités des vices se rapprochent facilement.

Aussi, dans la Description de l'Afrique par *Léon*, il est aisé d'observer ce conflict de passions, qui, lorsqu'elles semblent devoir se détruire les unes par les autres, acquierent de nouveaux

degrés de véhémence. Ici, il dépeint les Originaires de cette Contrée avec les traits de la lâcheté la plus humiliante. Là, il les repréſente avec des couleurs qui annoncent des ames fougueuſes & barbares, que rien ne peut ni tranquilliſer, ni aſſouvir. N'eſt-ce pas à ces Peuples auxquels on doit l'invention de la plûpart des ſupplices qu'on fait endurer maintenant aux Criminels? A peine les autres Nations oſoient ſe réſoudre de livrer un Scélérat à la mort, que, dans l'Afrique, il étoit d'uſage d'arracher les yeux aux coupables, de leur retrancher quelque membre, de les écorcher tout vivans, ou de les faire brûler à petit feu.

Quelle douceur de mœurs ne montrerent point à cet égard les Romains, ſous un ciel plus ſalutaire, avant que l'ambition & le luxe les euſſent fait dégénérer de leur ſimplicité primitive! Il y eut un tems où ç'eût été manquer à l'honneur dû à la République, que

de punir du fouet un de ſes Citoyens. Si, par la ſuite le bien public exigea qu'on ſe défît d'un Criminel, on lui faiſoit trancher la tête d'un coup de hâche, ou bien on lui coupoit ſimplement la gorge. Soit que ces illuſtres Politiques jugeaſſent qu'il ne convenoit pas de verſer le ſang humain, ſoit qu'ils ne fuſſent arrêtés que par la ſeule horreur du ſpectacle, ils condamnerent ſouvent les coupables à un ſupplice qui, pour être moins effrayant, n'en eſt pas au fond moins rigoureux. La Sentence portoit qu'on les laiſſeroit mourir de faim. Dans d'autres tems, ils pouſſerent la modération juſqu'à permettre aux Accuſés de ſe punir eux-mêmes par un exil volontaire. Ils avoient compris, ces ſages Républicains, que la mort dépouillée de tout appareil étranger, offre à l'imagination de ceux qu'elle vient ſaiſir, des ſentimens aſſez vifs de regrets & d'horreur. Si quelquefois ils

mirent en uſage des tourmens plus terribles, c'eſt que l'atrocité des forfaits le demandoit. Il ſe rencontre des conjonctures lamentables où il eſt eſſentiel d'intimider les paſſions par des exemples extraordinaires. Combien d'hommes, faute de diſcernement ou de ſenſibilité, ne meſurent la bonté ou la malignité des actions que par l'eſpece différente de récompenſes ou de châtimens qui les ſuivent! Malheur à la Nation chez laquelle il n'eſt point rare de trouver des ames aſſez viles qui aient beſoin d'une regle ſemblable!

Une derniere preuve, que c'eſt moins à la forme du régime des Etats, qu'aux influences du Climat que l'on peut attribuer les inclinations féroces des Carthaginois & des autres Peuples qui vivent à peu près ſous le même ciel, ſe tire des Relations des Voyages faits dans une partie du nouveau Monde. Pourroit-on déſigner les excès & les rafinemens de cruauté auxquels

ne ſe portoient point les Américains Méridionaux ? Quoique gouvernés par des Loix différentes, ils étoient tous également barbares. La doſe d'humeurs âcres, qui ſurchargeoit leur tempérament, faiſoit diſparoître une légiſlation, qui, ſelon toutes les apparences, étoit foible & mal entendue. Quelle coutume que celle de plonger leurs enfans dans le ſang des ennemis qu'ils venoient d'égorger ! Leur inhumanité alloit encore plus loin. Ils buvoient tous de ce ſang, coupoient enſuite les cadavres par morceaux & les dévoroient au milieu de leurs feſtins. Sont-ce là ſimplement les réſultats d'une mauvaiſe diſcipline ?



# CHAPITRE XIII.

*Continuation du même Sujet.*

LA férocité naturelle aux Originaires du Nord, & ce penchant vers la barbarie qu'on reproche aux Peuples du Midi, quoiqu'à peu près ſemblables dans leurs effets, partent de deux principes phyſiques, qui n'ont entr'eux aucune analogie. Ceux-là, comme nous l'avons obſervé, ſe portent à la vengeance, parce qu'ils aiment à ſuivre un certain mouvement de bravoure, qui les anime ſubitement & les tranſporte de colere. S'il eſt facile d'émouvoir leur bile, on parvient, ſans beaucoup de peine, à la tranquilliſer. Ceux-ci ſont moins prompts à entrer en fureur, & encore plus lents à revenir de ce fâcheux état. Autant les Septentrionaux cherchent

à faire éclatter leur humeur, autant les Méridionaux s'étudient à la diſſimuler. Les uns n'écoutent que la voix de la paſſion du moment; les autres méditent à loiſir ſur les moyens de ſatisfaire la leur. Les uns attaquent leur ennemi, le ſubjuguent & lui pardonnent; les autres font agir quelques reſſorts ſecrets, eſſaient de le renverſer par adreſſe; &, s'ils réuſſiſſent, c'eſt alors qu'ils veulent goûter le plaiſir atroce de lui inſulter & de lui faire ſentir tout le poids de leur animoſité.

Plus de chaleur interne dans les Habitans du Midi, rendroit infailliblement leur commerce moins dangereux & plus agréable. Ce levain d'aigreur, qui fermente dans leurs veines & qui altere toute la maſſe des fluides, ſe diſſiperoit; &, pour lors, leurs paſſions, moins irritées, ſeroient moins exceſſives & moins opiniâtres. A conſidérer leur complexion phyſique, on la trouve un compoſé d'élémens qui ſont très-

irréguliérement affectés. Soit que leurs qualités premieres ſoient corrélatives à l'influence du ciel qui les domine ; ſoit qu'elles tiennent à la nature du ſol qui les voit éclore, elles ſubſiſtent toujours dans une oppoſition extrême. La chaleur extérieure étant ſans ceſſe en action pour repouſſer le froid intérieur, il réſulte, de ce combat, un certain équilibre de forces plus ou moins durable, qui produit néceſſairement un choc alternatif des élémens entr'eux, qui procure une confuſion d'humeurs qui, à leur tour, agitent les reſſorts eſſentiels en ſens contraires, ce qui occaſionne, dans le ſujet, une douleur équivoque d'où provient cette triſteſſe de mélancholie qui caractériſe ſi communément les Originaires de ces Climats. Ainſi, dès qu'il eſt démontré que l'ame humaine, quoique d'une nature purement ſpirituelle, eſt, en quelque ſorte, ſoumiſe dans le cours de la plûpart de ſes opérations aux vi-

cissitudes des affections sensibles, il s'ensuit que, lorsque le sang qui vivifie les organes, & que les esprits vitaux qui animent le sang, souffrent quelque désordre, elle-même doit éprouver des variétés dans la suite de ses sentimens. Plus ces impressions extérieures sont considérables, plus l'harmonie des facultés internes reçoit des atteintes fâcheuses. Ce n'est pas néanmoins que toute espece de changement soit nuisible par lui-même. Il se présente, au contraire, mille situations où il devient un avantage réel.

La vérité de ces principes, qui sont fondés sur l'expérience, autant que sur le raisonnement, n'est pas plutôt sentie, que l'on conçoit que les Habitans des régions extrêmes doivent naturellement porter les vices plus loin que ne font les Peuples d'un Climat tempéré. Comme le vin ne se sépare de la lie qu'avec peine, de même le sang éprouve bien des difficultés avant qu'il

puiſſe ſe débarraſſer de la bile noire, quand une fois il eſt mêlé & confondu avec elle. D'ailleurs, ſi le ſang des Originaires d'un Climat mitoyen eſt moins agité que n'eſt celui des hommes du Nord, il circule avec moins de lenteur qu'au Midi, & dès-lors il diſſipe, par ſon activité, une partie proportionelle de ces humeurs tenaces qui allument & aigriſſent d'ordinaire les tempéramens Méridionaux. Ces différences ſont ſenſibles à meſure qu'on s'éloigne ou qu'on ſe rapproche des Pôles. Il eſt vrai qu'à conſulter les faſtes des anciens Gaulois & des Germains, on trouvera que la France & l'Allemagne ſont maintenant à pluſieurs égards des pays moins Septentrionaux qu'ils n'étoient il y a quinze ſiécles. Ce n'eſt pas que ces Contrées aient réellement changé de poſition, ni d'aſpect. Ce ſont les cauſes ſubalternes qui ont ſouffert de l'altération. Le deſſéchement des marais qui inondoient une grande étendue

du ſol, la conduite des eaux qui a été pratiquée, l'excavation qui a été faite du lit des Rivieres, les bois étant devenus moins communs, la culture des terres étant plus générale, la température de l'air a dû peu-à-peu être moins chargée de vapeurs, & conſéquemment le Climat a dû s'embellir, & ſes influences être plus douces & plus bénignes.

Il n'y a donc plus lieu de douter que la complexion des Méridionaux n'abonde en bile noire. Auſſi on a toujours obſervé que ceux chez leſquels elle dominoit davantage étoient les plus enclins à la cruauté. En effet, l'ardeur brûlante de leur Atmoſphère venant ſe joindre à l'acrimonie de cette humeur, l'humide radical s'évapore, les viſceres ſe durciſſent, les fibres acquierent un ton plus rude & moins uniforme. L'eſprit ne manque guères d'être affecté de ce déſordre. Il ſemble même que le cœur ſe reſſerre de façon

à ne plus donner entrée, ni à la tendreſſe, ni à la pitié. Tel étoit, nous dit-on, le tempérament d'Ajax & de M. Coriolan. L'un, pour aſſouvir ſa fureur, porta le fer & le feu dans le ſein de ſa patrie & au milieu des Cités qui lui étoient alliées. L'autre, déſeſpéré de ne pouvoir à ſon gré tirer vengeance de ſes ennemis, déchaîna ſa rage ſur de foibles troupeaux qui paiſſoient tranquillement en ſa préſence. Affamé qu'il étoit de ſang & de carnage, ce Guerrier intrépide trouva quelque ſoulagement dans le maſſacre qu'il en fit. Combien d'exemples particuliers ne pourroit-on pas apporter pour autoriſer les principes de cette Phyſique! Chaque pays a les ſiens en plus grand ou en plus petit nombre.

Si-tôt que l'on peut ſe rendre raiſon de la qualité phyſique de ce germe funeſte qui produit la fureur, & que l'on a une connoiſſance générale des lieux où il fait le plus ordinairement des

progrès, il eſt facile de juger avec intelligence de pluſieurs points très-eſſentiels de l'Hiſtoire. Alors, on ne ſera plus ſurpris que les Peuples du Midi aient des inclinations plus marquées vers l'enthouſiaſme que les Originaires du Nord. Or, de combien de phénomenes moraux cet état de délire ſpirituel n'eſt-il pas ſouvent la cauſe dans la plûpart des circonſtances ? La fureur, dit *Léon*, eſt une maladie très-commune dans les Contrées Méridionales. On a eu ſoin, continue cet Hiſtorien, de conſtruire ſur-tout en Afrique un grand nombre de maiſons publiques pour y renfermer ceux qui en ſont violemment attaqués. La partie de l'Eſpagne, qui eſt la plus voiſine du Midi, eſt encore très-fertile en furieux. Au contraire, vers le Nord, on n'a preſqu'aucune idée de ce mal, parce qu'il eſt rare que la bile noire y domine trop dans les tempéramens. C'eſt l'exceſſive abondance du ſang & ſa trop grande

chaleur qui fait extravaguer les hommes dans les Climats Septentrionaux. Il arrive souvent que certains airs d'une Musique instrumentale ont assez de vertu pour les rappeller à leur premier état de sentiment & de tranquillité. Les furieux de la moyenne région se guérissent avec beaucoup plus de difficulté. Dès que la bile jaune, qui les affecte, devient trop brûlante, ils tombent dans une espece de frénésie, qui les rend quelquefois impétueux & cruels. Ceux qui habitent sous le ciel de l'Ourse, ne connoissent guères que la fureur des vieillards. Quand la pituite vient à surcharger leur complexion, ils s'enfoncent dans une sorte de démence léthargique qui leur aliene l'esprit, leur ôte la mémoire & les plonge dans la derniere stupidité.

Il résulte de ces observations, qu'il y a une distinction à faire entre un fou & un furieux. On peut dire que la folie étend son empire dans tous les pays.

La fureur eſt, au contraire, une maladie plus particuliere aux Climats Méridionaux. Comme la folie n'eſt pas toujours la même, la fureur a pareillement ſes différences. Un homme ſage peut devenir furieux, dit *Ciceron*, mais il eſt rare qu'il tourne quelquefois vers la folie. Une raiſon trop foible, pour réprimer l'impétuoſité des appétits, forme les fous. Une bile trop allumée & trop aigrie, qui agite les ſens avec trop de véhémence, ſuffit pour inſpirer la fureur. Au Nord, où l'ame paroît être plus aſſujettie qu'ailleurs aux affections animales, on ne ſauroit être ſurpris que la folie y ſoit un état aſſez commun. Dans les Contrées Méridionales, où l'eſprit, plus vigoureux, eſt dans une dépendance moins étroite des organes, la fureur doit être une maladie aſſez ordinaire. Sous un ciel tempéré, il eſt évident qu'on doit y rencontrer un nombre à peu près égal de fous & de furieux. N'arrive-t-il pas même

même ſouvent que ces deux maladies s'y trouvent compliquées dans le même individu?

On ne prétend point ici prononcer précisément ſur le lieu propre à la naiſſance des paſſions, & encore moins ſur le Climat le plus favorable au développement de tels vices, ou de telles bonnes qualités. Ce que l'influence particuliere de la Contrée peut produire d'avantageux, les uſages, les préjugés, les exemples peuvent le détruire. De même les loix, le reſpect pour les mœurs, l'amour de l'ordre, ſont capables d'y ajouter de nouveaux degrés de perfection. Auſſi eſt-il évident qu'on voit par-tout des mélancholiques, des fous, des furieux; que par-tout on rencontre des hommes ſages, vertueux, tempérans, &c. Il eſt vrai néanmoins que certains Pays paroiſſent plus ou moins fortunés, ſelon que les principes phyſiques y ont été plus ou moins adroitement combinés

avec les inſtitutions morales & politiques. C'eſt au Lecteur, qui fait uſage de ſa réflexion, qu'il appartient de juger les Perſonnages en eux-mêmes, de conſidérer le théâtre ſur lequel ils repréſentent, & d'apprécier la valeur ſoit intrinſeque, ſoit relative du rôle qu'ils jouent, ou que l'Hiſtorien a imaginé de leur faire jouer.



# CHAPITRE XIV.

## *De l'Amour relativement au Climat.*

AMOUR, puiſſance ſouveraine des Ames & des ſens! Amour, que la Nature bienfaiſante a fait éclore pour le bonheur des humains, & qui, par un renverſement de ſes premieres loix, en devient le ſupplice! Amour, paſſion trop dangereuſe dans les Sociétés quand elles veulent méconnoîtres tes regles légitimes! Amour, qui ſais ſi bien mêler la douceur avec l'amertume, où ſont tes droits? Ici, c'eſt la variété du caprice qui en meſure l'étendue. Là, c'eſt la durée d'un goût léger qui ſemble reſtreindre ton pouvoir. Preſque par-tout on te careſſe au même inſtant que l'on t'abhorre: l'on te révere & l'on te prophane. L'on t'implore, & on te rebute. Dans preſ-

que tous les lieux, ta vertu opere des prodiges contraires. Tantôt, elle unit tout-à-coup des cœurs qui étoient auparavant divisés. Tantôt, elle brise avec éclat des liens qui devoient être indissolubles. Nouveau Prothée, tu prends toutes les formes; tu te caches indifféremment sous tous les emblémes. Là, tu te plais à commander en tyran; ici, tu te contentes d'être un séducteur. Jaloux de tes funestes prérogatives, tu aimes autant à détruire qu'à créer, à souffler la guerre qu'à inspirer la paix; & du même flambeau dont tu échauffes les ames pures de deux Epoux, tu brûles & consumes jusqu'à l'anéantissement les nœuds du plus saint hymenée.

Mais, pourquoi imputer à l'Amour des égaremens & des forfaits dont les mœurs de l'homme sont seules responsables? Qu'on rappelle ce sentiment à son innocence primitive, & bientôt cette passion, qui est si fréquemment

le fléau de l'humanité, en deviendra le plus ferme appui, & l'appas victorieux des plus grandes délices. C'eſt à vous, dignes Apôtres de l'honnêteté publique, qu'il appartient de réformer ces triſtes abus, tant par vos leçons, que par le cri puiſſant de vos exemples. Notre plan, qui ſe réduit à un ſimple examen, n'étant pas ſuſceptible d'une auſſi glorieuſe tentative, nous allons ſeulement conſidérer ici l'Amour en tant qu'il eſt *une inclination, ou un penchant naturel*, ſans avoir égard, ni aux circonſtances qui l'accompagnent, ni aux loix qui en doivent régler l'uſage, ni aux ſuites qui peuvent en réſulter.

L'Amour phyſique croît en tous les pays, & fructifie dans tous les lieux. Si tel Climat paroît être plus favorable à la génération, la température d'une autre Contrée invite plus puiſſamment à la rechercher. Ici, c'eſt le ſentiment du beſoin; là, c'eſt l'attrait

du plaiſir qui remue les hommes. Les cauſes ſont différentes, tandis que les effets ſont à peu près ſemblables. Au Midi, l'Amour ſe montre avec tout l'appareil de la volupté. Au Septentrion, il ſe préſente le plus ſouvent ſous les apparences du devoir, & quelquefois même de la diſtraction. Les Méridionaux, qui naiſſent plus lâches & plus ſenſuels que les Originaires du Nord, ont ordinairement un goût plus vif & plus abſolu pour les femmes. Les Septentrionaux, plus prompts & moins réfléchis, connoiſſent peu la tendreſſe, & encore moins ſes petits rafinemens.

Ce n'eſt pas que ces Peuples ſoient dépourvus de toute ſenſibilité à cet égard. L'humidité de leur complexion, la froideur de leur ventre, comme parle *Hippocrate*, & l'habitude où ils ſont de monter continuellement à cheval, feroient-elles des cauſes capables d'éteindre chez eux l'appétit naturel,

& de rallentir la puiſſance la plus commune à tous les êtres? On ſait que pluſieurs, dans ces triſtes Climats, aſſure le Médecin Grec, ayant eſſayé en vain de goûter le plaiſir qui perpétue l'eſpece, ſe ſont faits eunuques pour marquer leur haine irréconciliable contre une paſſion qui les traitoit ſi cruellement. Que l'on ſe garde néanmoins de tirer des conſéquences trop générales de ces exemples particuliers. Il convient, avant toutes choſes, d'obſerver que le Prince de la Médecine entend quelquefois par ces termes: *ſe faire eunuque*, l'inciſion de la veine céphalique, qui eſt cachée ſous les oreilles. Autrefois les Habitans du Nord aimoient beaucoup cette opération, dont l'uſage n'eſt pas encore de nos jours entiérement aboli parmi eux.

Il s'en faut bien que le tempérament des Septentrionaux manque des qualités que lui refuſent Hippocrate, &

après lui plusieurs de ses Disciples. Où sont les pays, dans l'Univers, qui aient donné des preuves d'une plus étonnante fécondité que la Gothie, la Germanie & l'ancienne Scythie? Combien ne dût-elle pas être prodigieuse, puisqu'en très-peu de tems, elle suffit à peupler des déserts immenses? L'Europe ne vit-elle pas tout-à-coup des Villes construites & habitées là où il n'y avoit que des forêts & des bêtes fauves? Les Germains ne furent pas les seuls qui entreprirent alors de passer le Danube. Des Nations plus Septentrionales encore leur en avoient déja frayé le chemin. Avec quelle surprise n'a-t-on point vu ces Peuples, disent *Methodius* & *Paul Diacre*, franchir les barrieres de leur territoire; &, semblables à des essaims d'abeilles qu'une ruche ne peut plus contenir, se disperser de toutes parts & aller planter des Colonies dans les lieux les plus reculés! Si l'Amour n'eut pas exercé

toute ſa puiſſance ſous leur ciel rigoureux, ces phénomenes auroient-ils reparu ſi fréquemment? Si la volupté s'y fut introduite d'abord, que ſeroit devenue cette ſource intariſſable de la population? » Que les Ecrivains, s'écrie Olaüs, *Hiſt. des Goths, chap. 39,* » ont renfermé de gros & de grands » volumes dans un bien petit nombre » de mots, lorſqu'ils nous diſent que » plus de trente Peuples célebres ſont » ſortis en divers tems de l'iſle Hyperborée ou de Scandinavie, & que » delà ils ſe ſont répandus ſur la ſurface de l'Univers. Puiſſans par leur » bravoure & par la force ſupérieure » de leurs armes, ils fonderent de nouvelles habitations, tant en Aſie, » qu'en Afrique & en Europe. La » plus récente de ces Colonies, continue l'Hiſtorien, eſt la Nation ſi fort » illuſtrée des Lombards«. N'eſt-ce pas par rapport à la ſinguliere fécondité des familles du Nord, que *Jornan-*

*dés* appelle ce Climat : *le Magasin de l'espece humaine*. Quel bruit, quelles révolutions n'ont pas faits sur notre globe ces Septentrionaux, que l'on connoît sous les noms anciens de Goths, de Gépides, de Huns, de Cimbres, de Lombards, d'Alains, de Bourguignons, de Pictes, de Herules, d'Esclavons, de Suicériens, de Rugiens, &c?

Une aussi nombreuse multiplication dans les Contrées Septentrionales, provient, sans doute, de la chaleur intérieure & de l'humidité de la complexion de ceux qui les habitent. Prétendre avec *Hippocrate* que les Scythes devoient avoir le ventre froid, c'est s'élever contre les principes de l'expérience la mieux constatée. N'est-il pas évident que la même cause, qui rend les entrailles des hommes plus chaudes en Hyver qu'en Eté, produit des effets semblables chez les Peuples du Nord? D'ailleurs n'est-il pas reconnu, par les

Naturaliſtes, que les hommes ont, en Hyver plus que dans toute autre ſaiſon, une puiſſance générative ? Ce n'eſt pas cependant, comme l'a penſé *Ariſtote*, qu'ils ſoient plus laſcifs ; car il eſt démontré que les paſſions voluptueuſes ſont plus fortes & plus actives en Eté. Autant que la chaleur extérieure provoque les ſens au plaiſir, autant la chaleur interne ſemble perdre de ſon reſſort & de ſa vertu naturelle.

Ainſi l'Amour, dans les Climats Méridionaux, a peu d'efficacité. C'eſt une paſſion ardente & tumultueuſe qui cauſe plus de déſordres dans les Sociétés, qu'elle ne leur procure de biens réels. On peut dire qu'elle s'évapore par ſes tranſports, & qu'elle n'a de vraie puiſſance que dans des momens de hazard. Si les femmes plaiſent aux hommes, il eſt rare qu'elles captivent leur eſtime. Si les hommes, à leur tour, ſont ſi fort recherchés des femmes, il

eſt encore plus rare que ce ſoit un ſentiment de choix & de préférence qui leur inſpire ce culte prophane qu'elles leur rendent en ſecret. Comme tout y eſt relatif à la volupté, la principale fin du commerce des deux ſexes eſt indignement ſacrifiée à des circonſtances acceſſoires. Les Septentrionaux ne ſe propoſent guères dans le mariage que la naiſſance & l'établiſſement d'une famille. Les Méridionaux, au contraire, ne paroiſſent flattés dans ces unions que des délices paſſageres qu'elles leur préparent. L'Habitant du Nord, ayant beſoin d'une longue ſuite d'années pour remplir ſon deſſein, doit demeurer plus étroitement attaché au tendre & raiſonnable objet de ſes ſentimens, ſans ſe laiſſer aller au murmure & à l'inconſtance. L'Habitant du Midi, qui ne tient qu'à ſes goûts & qui a l'habitude de les confondre avec ſes devoirs, doit être très-variable, ſinon dans le cours de ſes

desirs, du moins à l'égard des objets qui sont capables de les exciter. Dans les Contrées Méridionales, l'Amour est presque toujours déréglé & criminel. Au Nord, il est assez généralement chaste & légitime. Ici, c'est une passion réfléchie & tempérée. Là, c'est un appétit aveugle & fougueux. Ici, c'est une source de vie & de paix. Là, c'est un principe trop commun de discorde & de destruction. Ici, c'est l'ame entiere qui veut & qui s'affectionne. Là, ce n'est, pour ainsi dire, que le cœur matériel qui soupire & se livre à l'enthousiasme. Delà, cette corruption épouvantable des mœurs parmi les Méridionaux, ces Loix politiques qui en autorisent en quelque sorte la publicité, ces usages que la nature désavoue, & que l'honnêteté réprouve. Delà, le malheur durable de ces Sociétés, que le goût immodéré des plaisirs désunit, cette jalousie qui regne entre les deux sexes, que la tristesse &

les regrets accompagnent par-tout, & cet abus monſtrueux des premieres leçons de l'inſtinct que le plus vil animal ſemble écouter avec docilité & ſuivre avec reſpect. A ces traits qui caractériſent trop fidélement l'Amour dans les pays Méridionaux, ne pourroit-on pas le reconnoître quelquefois dans les régions tempérées ? L'honneur de ma Patrie ne me permet pas de faire une comparaiſon qui deviendroit trop odieuſe.

La Nature ayant inſpiré à l'homme des loix relatives à l'Amour, il eſt de ſon intérêt de s'y ſoumettre. Cette paſſion, comme toutes les autres, a des regles ſûres & des bornes déterminées. Quelques Philoſophes prétendent encore qu'elle a ſon tems & ſa ſaiſon. Les uns ont ſoutenu que Mars & Venus n'aimoient que les jeunes gens. Au Nord, cette maxime a ſouffert des modifications. Que les hommes ſoient plus puiſſans pour engendrer en Hyver qu'en Eté, c'eſt un préjugé que plu-

ſieurs Savans croient appuyé ſur des obſervations authentiques. Que les femmes ſoient redevables de leur plus grande fécondité aux plus beaux jours de l'année, c'eſt ce qu'ont avancé les mêmes Naturaliſtes. Quoi qu'il en ſoit de la probabilité de ces conjectures, ces diſtinctions de la vertu générative, eu égard aux divers Climats, ſont par elles-mêmes ſujettes à bien des changemens. Tant de cauſes ſubalternes peuvent concourir à cette fin qu'il arrive ſouvent qu'elles prédominent ſur les qualités originelles de la complexion. Pourquoi telle Contrée qui, il y a quelques ſiécles, comptoit une multitude immenſe d'Habitans, eſt-elle aujourd'hui preſqu'entiérement déſerte? Ce n'eſt point l'influence du ciel qui a varié, ce n'eſt point la peſte qui l'a dévaſtée, ce ſont ſimplement les cauſes morales, dont la vertu a dégénéré.

Il ſeroit néanmoins difficile de ſe

refuſer à l'évidence de certains principes généraux. Que la région du Midi ſoit plus propre à la volupté, tandis que le ciel du Nord eſt plus favorable à la propagation de l'eſpece, c'eſt une vérité qui ne trouvera qu'un très-petit nombre de Contradicteurs. Inutilement *Hippocrate* allegue en faveur du ſentiment oppoſé, que la trop grande habitude qu'ont les Septentrionaux de monter à cheval doit préjudicier à cette admirable fécondité que nous leur attribuons. Loin que cet exercice ſoit nuiſible à la fin du mariage, tout Phyſicien ſera obligé de convenir qu'il lui eſt extrêmement favorable. Une chaîne de démonſtrations plus lumineuſes les unes que les autres établiſſent invinciblement cette opinion. Au reſte, n'eſt-il pas d'une expérience journaliere que les exercices quelconques un peu laborieux fortifient les organes & leur procurent une certaine ſolidité qui augmente proportionnel-

lement leur puiſſance. Auſſi-tôt que les humeurs ſe filtrent avec plus de facilité, & en plus grande abondance, il réſulte que les fonctions animales ſont plus libres & mieux réglées. Quels autres préparatifs peut exiger la vertu générative? Au Midi, c'eſt le déſir trop véhément des ſenſations agréables qui contribue à la dégrader. Au Nord, un ſentiment moins impétueux doit la maintenir dans toute ſon énergie.

Il eſt aiſé, d'après cette ſuite de réflexions, d'apprécier au juſte les éloges que prodiguent à la continence des Scythes, des Germains, & en général de tous les Septentrionaux les anciens Hiſtoriens & pluſieurs Ecrivains modernes. Si le mérite moral doit être eſtimé ſuivant les peines qu'il coûte à acquérir, cette vertu, qui eſt louable & précieuſe en tous lieux, eſt bien plus digne d'admiration lorſqu'elle brille dans les Contrées Méridionales,

où l'habitude ne s'en forme qu'autant que l'on est attentif à combattre ses passions originelles, & à résister aux attraits & aux influences perverses de la température. Parmi les Germains, dit *Tacite*, les jeunes gens ne cedent pas d'abord aux premiers charmes de l'Amour. On n'a pas lieu de leur reprocher qu'ils s'épuisent dans leur âge de puberté. On observe de ne pas trop avancer le mariage des filles, &c..... Ces exemples des mœurs publiques font honneur à la Nation qui les fournit; & il seroit essentiel, au bien commun des Etats, qu'ils eussent par-tout des imitateurs fidéles. Mais la vertu de choix leur a-t-elle donné naissance? Est-il vraisemblable que ce goût de modestie & de retenue, que font paroître à cet égard les Habitans du Nord, soit toujours le fruit de leur raison & de leur politique, eux qui, de tous les hommes, sont les plus intempérans, les plus prompts à se mettre en

colere, les plus paſſionnés pour les jeux de hazard, & les moins ſcrupuleux à donner un libre eſſor à la violence de leurs deſirs ? La continence, comme vertu, pourroit-elle donc ſe glorifier d'établir le ſiége principal de ſon empire au milieu de la débauche & du tumulte ? N'eſt-il pas, ſelon l'ordre des choſes, de faire, ſur la continence, le même raiſonnement que ſur le courage ? Celui-là ne doit être réputé véritablement courageux, dit une Maxime militaire, qui ne s'eſt point trouvé dans l'occaſion d'affronter les hazards d'un péril manifeſte.

Il ſemble que les Méridionaux, étant pourvus d'une force & d'une pénétration d'eſprit qui leur donnent une ſupériorité marquée ſur les Originaires du Nord, devroient avoir plus d'autorité ſur leurs paſſions. Combien l'Amour n'occaſionne-t-il pas néanmoins de déſordres affreux au milieu de leurs Sociétés ? Soit que le Climat leur inſ-

pire des inclinations ſinguliérement vicieuſes, ſoit que les Loix ajoutent encore de nouveaux degrés à la vivacité de leurs penchans, on les voit qui ſe livrent à la volupté avec ces emportemens fougueux, qui ne reconnoiſſent, ni bornes, ni meſure. Pleins d'une indulgence criminelle pour favoriſer les mouvemens effrénés de leur cœur, ils ſe rendent d'autant plus dignes des imputations deshonorantes, dont la plûpart des Hiſtoriens les flétriſſent, qu'ils paroiſſent aſſez ſouvent ne faire uſage des lumieres de leur intelligence, que pour éclairer la honte de leurs ſentimens, & pour colorer, par de faux motifs, le déréglement de leurs habitudes. Toujours prêts à obéir à la nature ſuivant ſes impulſions aveugles, on diroit qu'ils n'ont plus de ſentiment quand elle leur parle le langage de la ſageſſe. Opiniâtres par caractere, & entreprenans par réflexion, ou ils ſont des Héros dans la carriere de

l'honnêteté & de la vertu, ou ils cherchent à se signaler dans la classe des prophanes & des scélérats. C'est surtout par rapport à l'Amour qu'on a lieu d'observer cet esprit d'enthousiasme qui les précipite vers les extrêmes. Jusqu'aux simples animaux, dans les régions du Midi, semblent participer au physique de ce tempérament. Les monstres de toute espece, qui, selon le récit des Voyageurs, naissent si souvent en Afrique, soit dans les Cités, soit dans les forêts, n'annoncent que trop hautement l'excès énorme de la dépravation, tant des sensations, que des sentimens des êtres animés qui l'habitent.

La jalousie, ce tyran des ames trop minutieuses & trop sensibles, exerce tout son empire dans ces Climats. Cette passion, inséparable de l'Amour parmi les Méridionaux, est, en quelque sorte, le premier instrument de vengeance dont se sert la nature pour les

punir de leurs diſſolutions. C'eſt au milieu des tranſports les plus délicieux que le ſombre voile de la défiance vient d'ordinaire offuſquer leur eſprit. S'ils poſſedent l'objet qu'ils deſirent, ils ne ſont occupés que de la crainte de le voir échapper. Le cœur, ſans ceſſe déchiré par mille reſſentimens que leur imagination rend très-douloureux, il eſt rare qu'ils puiſſent trouver le moment de la félicité, puiſqu'ils n'en connoiſſent aucun de durable pour la paix & le repos. C'eſt ainſi que ces Peuples, étant ſi fort accoutumés à réfléchir & à méditer ſur des moyens d'attaque & de défenſe, paſſent leurs plus beaux jours dans un état de trouble qui leur ſuggere une haine plus ou moins violente contre leurs ſemblables & une mélancholie ſecrette qui les engage enſuite à chercher une eſpece de ſolitude où ils ne trouvent que de l'ennui, des remords & des dégoûts. Telle elle la deſtinée la plus commune

de ces cœurs qui ſe laiſſent conſumer par les flammes impures de pluſieurs paſſions contraires. Dès que les Méridionaux cedent à l'impreſſion de divers penchans oppoſés, quelle reſſource pourroit leur préſenter une Société de laquelle ils préſument avoir lieu de tout appréhender? Comme tout objet eſt un phantôme au milieu des ténebres pour une ame timide, de même toute démarche inſpire de la terreur au Midi dans le commerce le plus innocent. Les femmes, triſtes & criminelles victimes de ces noirs ſoupçons, s'intriguent de leur côté pour les réaliſer. C'eſt de la ſorte que l'eſprit jaloux & vindicatif ſe communique d'un ſexe à l'autre ſans égards, ni pour l'honneur, ni pour la juſtice.

Cette fievre brûlante devient rarement une maladie épidémique dans les régions du Nord. Ce certain ton de ruſticité, que l'on y conſerve au milieu des débauches, en bannit toute

réflexion chagrine. L'Amour, qui ne triomphe dans ces rigoureux Climats qu'au milieu des verres & des pots, eſt trop emporté & trop fougueux pour permettre aux ſentimens cet excès de délicateſſe. D'ailleurs, l'attrait du plaiſir n'y étant, pour ainſi dire, qu'un mouvement indélibéré du beſoin, les goûts des Septentrionaux doivent être enſemble très-viſs & très-paſſagers : la volupté n'eſt donc point pour eux une affaire de choix, ni de préférence. Si leurs ſenſations varient quelquefois, l'habitude qu'ils ont de ſentir juſqu'à certain degré, reſte toujours la même. Telle eſt la raiſon probable pour laquelle les anciens Germains étoient ſi peu ſcrupuleux ſur l'article de l'Amour. Combien de peuples voiſins du Pôle arctique qui ont paſſé des ſiécles entiers ſans avoir imaginé même un terme dans leur idiôme qui répondit à ce mot *jalouſie!* Ç'a été un uſage aſſez commun parmi eux de faire les honneurs

neurs de leurs femmes aux Etrangers, auxquels ils accordoient l'hoſpitalité. C'eſt encore une coutume parmi nous, dit *Irenic*, Auteur originaire de ces Contrées, que les hommes & les femmes ſe lavent enſemble & indiſtinctement dans le même bain. Les Bretons entretenoient pluſieurs femmes en commun. On voyoit les freres coucher indifféremment avec leurs ſœurs, les peres & les meres avec leurs enfans, &c. Des manieres auſſi indécentes atteſtent ſolemnellement, ou le plus affreux déſordre dans les mœurs de ces Nations, ou une continence barbare que la foibleſſe originelle de l'homme défendra conſtamment de regarder comme un louable effort de vertu.

Ce n'eſt pas qu'il n'arrive, dans ces froids Climats, qu'une raiſon épurée & ſublime ne corrige ou ne perfectionne les germes défectueux des penchans que les principes phyſiques tendent à faire éclore. Combien de Per-

ſonnages, diſtingués par leur ſageſſe & par leurs lumieres, ont moins obéi, dans la pratique de quelques vertus, à l'influence du ciel, qu'à la perſuaſion des dogmes qu'ils adoptoient? Combien d'hommes, en Eſpagne, en Italie & en d'autres lieux où la nature ſemble les faire naître avec des inclinations déterminées vers l'amour & la jalouſie, ont réſiſté avec courage à la fougue de ces deux paſſions aveugles? Combien, dans les régions du Nord, n'a-t-on pas vu d'exemples contraires?

Si les paſſions originelles ſont moins actives, moins fortes, moins opiniâtres dans les Climats tempérés, que ſous un ciel extrême, il s'enſuit que les appétits amoureux y ſont plus ſubordonnés qu'ailleurs aux droits de la raiſon. Comme ils tirent leur principe de la réunion des deux biles, & que la bile jaune y eſt aſſez ordinairement en équilibre avec la bile noire, on

feroit tenté de croire que c'eſt dans ces heureuſes Contrées où l'on n'auroit rien à craindre de leur emportement. A ſuivre la marche réglée de la nature, il eſt vrai que ce ſeroit en France, par exemple, où cette paſſion devroit ſe montrer avec tous ſes avantages. Mais quel tableau n'offre-t-elle pas cependant aux yeux attentifs de l'Obſervateur? De quel monſtrueux mêlange de couleurs & de traits n'eſt-il pas composé? Il ſemble que toutes les vertus & tous les vices ſoient venus s'y peindre dans toute l'énergie de leur caractere. Ici, la jalouſie figure à côté de l'indifférence, & aſſez ſouvent même on la voit ſe confondre avec la haine la plus envenimée. Là, les tranſports & les démonſtrations les plus marquées, n'ont d'autre principe que les dégoûts & la froideur la plus ſincere. Ici, le ſerment le plus auguſte cache la duplicité la plus perfide. Là, l'air de candeur répand un voile épais ſur l'eſ-

prit d'imposture qui le soutient. Ici, c'est la séduction qui berce l'innocente simplicité, qui l'endort & puis la déchire. Là, c'est la vanité qui rend hommage à la beauté qu'elle méprise & trahit en secret. Ici, l'avarice s'étudie à charmer l'opulence. Là, l'ambition se prosterne devant la laideur qu'elle déteste. Ici, la sensation parle le langage du sentiment. Là, le mystere deshonore le tendre objet de ses caresses. Ici, on apperçoit la volupté qui serre entre ses bras de jolis êtres qu'elle étouffe. Là, on remarque la débauche qui dépouille tous ses amis, & les renvoie ensuite couverts d'un habit de deuil. Ainsi l'Amour, dont on abuse, & qui donne lieu à tous ces stratagêmes, & à tant de noirceurs, n'est presque jamais semblable à lui-même. Il est tantôt humeur, & tantôt caprice. Ici, c'est un beau rêve; là, c'est un accès de fureur. Par-tout, il devient aisément une source intarissable de regrets & de désespoir.

A travers les nuances affreuſes du crime & de la ſcélérateſſe, on démêle en même tems, & ſans peine, ſur le même tableau, les traits des vertus les plus reſpectables, les plus utiles & les plus riantes. L'Amour, dans les régions moyennes, diſpoſe aſſez ſouvent les ames à la pratique des plus grands biens. Quand un cœur vient à y brûler d'une flâme honnête, toute ſa conduite ſe reſſent de cette belle paſſion. Ce n'eſt plus déſormais une fievre ardente qui exténue les eſprits, ni une hydropiſie qui cauſe une ſoif déréglée; c'eſt un feu qui éclaire en échauffant; c'eſt un goût exquis que gouverne la raiſon qu'il embellit. Ce n'eſt plus cette impétuoſité aveugle qui ne reconnoît, ni loix, ni droits, ni bienſéance; c'eſt une douce ſympathie qui ne veut, & qui ne peut ſubſiſter que par le maintien du bon ordre. Auſſi l'Amour, ſagement économiſé, eſt le principal mobile d'une noble émulation parmi la

jeunesse, la joie renaissante des familles qu'il unit entr'elles, & la consolation commune à tous les Etats, dont il soulage les miseres.

Telles devroient toujours être les suites heureuses de l'Amour sous un ciel tempéré, où l'esprit de prudence paroît avoir plus de pouvoir qu'ailleurs d'en régler les mouvemens. Comme cette passion est plus particuliérement soumise, dans ces Climats, à l'empire des femmes, qu'à la volonté des hommes, il est essentiel de faire quelques réflexions sur leur caractere naturel, & d'observer ces différences originelles, dont la connoissance ne pourra manquer de répandre un beau jour sur les principes physiques des mœurs présentes des Nations les plus considérables de l'Europe.



# CHAPITRE XV.

*Du Tempérament & du Caractere naturel des Femmes dans leur rapport avec les Mœurs des Peuples de la moyenne Région.*

LA femme, ainſi que l'homme, a ſes vertus & ſes vices naturels. La conſtitution phyſique des deux ſexes eſt vraiſemblablement la cauſe principale qui produit entr'eux les différences conſidérables qu'on y obſerve.

La femme, dont l'organiſation eſt plus foible, & par conſéquent plus déliée que celle de l'homme, doit être, par cette même raiſon, plus timide & plus ingénieuſe que lui. Il eſt reconnu, par tous les Naturaliſtes, que la timidité eſt la fille propre de la foibleſſe. La conduite des enfans fait ici preuve. Tout Métaphyſicien, qui ſait la dépen-

dance mutuelle de l'ame & du corps ; avouera, ſans peine, que la ſubtilité de l'eſprit eſt une ſuite ordinaire de la délicateſſe des organes. A meſure que les nerfs, les fibres, les veines, les tendons, les arteres ont moins de capacité, il eſt néceſſaire que les eſprits vitaux, qu'ils contiennent, ſoient plus petits, plus légers, plus pénétrans, plus agiles, plus faciles à ſe mouvoir. D'où il eſt aiſé de conclure que le ſujet qu'ils animent doit être plus inconſtant & plus actif dans la criſe des grandes paſſions.

L'humidité, qui domine d'une maniere plus ſpéciale le tempérament de la femme que celui de l'homme, devient encore la ſource de mille phénomenes, dont l'explication a ſouvent donné la torture à l'eſprit du Moraliſte. On s'étonne que les femmes aient tant de vapeurs, qu'elles ſoient ſujettes à tant de caprices, qu'elles rient & pleurent quelquefois ſans en ſavoir elles-mêmes la cauſe. Remontons au prin-

cipe, & tout le myſtere ſe montre à découvert. L'homme, conſidéré phyſiquement, eſt une eſpece de machine qui reſſemble aſſez à un alambic. Ainſi plus les liqueurs ſurabondent, plus la tête doit ſe trouver embarraſſée par cette certaine roſée qui s'éleve en plus ou moins de quantité, ſelon que la chaleur intérieure eſt plus ou moins ardente. Or, comme le degré de chaleur interne dans les hommes, & plus ordinairement dans les femmes, varie preſqu'à chaque heure, il s'enſuit que leur tête n'eſt point, & ne peut être préciſément la même le ſoir comme le matin. Si l'altération de la chaleur eſt trop ſubite, comme cela arrive, par exemple, dans l'intervalle d'une mauvaiſe digeſtion, dans le tems de certaines révolutions périodiques, &c. l'augmentation ou la diminution des humeurs radicales doit produire les ris ou les pleurs : les ris, ſi la plénitude des fluides eſt ſuffiſamment diſſipée ; les

pleurs, au contraire, si ces mêmes fluides frappent & surchargent trop immédiatement les fibres du cerveau. On ne sauroit se dissimuler qu'une raison attentive & vigoureuse ne parvienne souvent à balancer le contre coup de ces désordres physiques. Mais, combien peu sont capables de cette vertu stoïque? Osons donc avancer qu'une femme, qui sait toujours être égale à elle-même sous un ciel tempéré, mérite, par ce seul endroit, une place distinguée parmi les vrais Philosophes.

Il résulte de ces premiers principes, qui sont établis sur des vérités expérimentales, que les différences qui régnent entre l'esprit naturel de la femme & celui de l'homme, consistent surtout en ce que, chez les femmes, l'adresse supplée au courage, la ruse à la force, la délicatesse à l'énergie, les saillies & les épigrames aux travaux de génie. Où l'homme devient plus féroce, la femme se contente d'être ma-

ligne. Où l'homme veut tyranniſer par la violence, la femme cherche à dominer par adreſſe. Où l'homme croit devoir placer de l'énergie, la femme met de la délicateſſe. Où l'homme ſurprend par l'élévation de ſon ame, la femme charme & éblouit par les graces diverſifiées de ſon eſprit. L'un attaque ſon adverſaire à main armée, ſon deſſein eſt de le terraſſer. L'autre s'étudie modeſtement à l'engager dans le piege : elle ſe propoſe de le ſéduire. Voilà où vient aboutir cette légéreté d'ame, effet naturel de l'inſtabilité preſque continuelle de la complexion des femmes, qui les rend ſouvent très-aimables, quelquefois ſingulieres; mais bien rarement ſyſtématiques. S'il eſt vrai que l'eſprit ait, comme le corps, ſes maladies particulieres, on doit convenir que l'homme a toujours un certain penchant vers la fureur, & la femme quelque inclination pour la folie. Donc, là où les femmes ont plus de crédit,

plus de puiſſance réelle ou imaginaire, les mœurs doivent y être plus douces, plus légeres, plus frivoles. Les Loix, dans ces Contrées, auront une vertu médiocre, tandis que les volontés du moment ſeront abſolues & preſqu'irréſiſtibles. L'adminiſtration publique ſera plus modérée; mais plus variable, & peut-être quelquefois moins judicieuſe. La ſageſſe y ſera confondue avec la miſanthropie, & l'on préférera de ceindre ſa tête de fleurs à porter une couronne de laurier. Un ſimple coup d'œil ſur les faſtes des Etats, tant anciens que modernes, juſtifiera ces obſervations.

Ce que les femmes, comparées aux hommes, ſemblent perdre du côté de la force de l'eſprit, elles peuvent le regagner, & au-delà, du côté de la véhémence du cœur. Nées avec des paſſions très-faciles à ſe laiſſer charmer, leur imagination s'embrâſe à la vue du premier objet qui les flate. Leurs de-

ſirs, plus impétueux que les flots de la mer, ne connoiſſent guères de bornes. La ſenſibilité, cette heureuſe foibleſſe quand elle eſt bien ménagée, paroît être l'unique & ſeul mobile qui agite puiſſamment leur ame. Voilà ce qui les rend toujours exceſſives dans leurs goûts. Les hommes n'ont qu'une certaine meſure de tendreſſe. Les femmes ſont inépuiſables ſur ce ſentiment. Leur cœur eſt une eſpece de Thermomometre, qui a des degrés à l'infini. Dans l'homme, l'eſprit opere aſſez ſouvent de concert avec le cœur : il n'eſt point rare qu'ils ſe tiennent compagnie. Dans la femme, il eſt aiſé d'obſerver que le cœur laiſſe l'eſprit en arriere. Celui-là eſt plus prompt, plus ardent, plus fougueux. Ainſi où l'homme ne fait qu'aimer, la femme idolâtre. Chez l'homme la réflexion peut bien modérer les ſaillies d'une paſſion ; chez la femme, au contraire, la réflexion en augmente conſidérablement

le tumulte. On diroit même que la plus légere contrainte ne ſert qu'à balotter ſa raiſon & ſes ſens. C'eſt donc à la flexibilité ſinguliere du caractere phyſique des femmes, qu'on a lieu d'attribuer ces agitations extrêmes dans leurs goûts & leurs deſirs. Tâtez-leur le poulx, & vous jugerez de l'affection de leur ame. Comme elles ſont en général plus ſanguines & plus bilieuſes que les hommes, le mouvement de leur cœur doit, par cette ſeule raiſon, être relativement plus plein, plus fort, plus convulſif. Donc celui qui ſoutiendra que les femmes ont naturellement un petit accès de fievre, n'avancera point un paradoxe extravagant; mais bien une vérité ſinguliere.

Quoi qu'il en ſoit, ce méchaniſme du cœur de la femme n'eſt par lui-même, ni bon, ni mauvais, & devient, à raiſon des circonſtances, le principe productif d'une multitude nombreuſe de vertus & de vices, de plaiſirs & de

chagrins. Exemple : Telle femme a les paſſions fortes & ardentes. Elle les dirige vers le ciel ; la voilà une Sainte. Ninon Lenclos eſt pareillement ſuſceptible de grandes impreſſions ; elle les tourne vers le ſiecle : la voilà une femme galante. Toutes les deux ont un cœur extrêmement paſſionné ; toutes les deux ont l'eſprit délicat ; toutes les deux n'ont pas le courage de viſer au même objet.

Le cœur, étant aveugle par ſa nature, il eſt réſervé à l'eſprit de l'éclairer. Un cœur vaſte & un eſprit lumineux forment les hommes extraordinaires. Un eſprit robuſte & un cœur impuiſſant peuvent faire un grand homme, & quelquefois un homme ſingulier. Mais un cœur véhément & un eſprit plus délié que nerveux, peuvent rendre l'individu qu'ils compoſent eſtimable, & très-rarement heureux. Or, c'eſt ce dernier caractere phyſiologique qui domine dans l'ordre commun

des femmes qui naiſſent ſous un ciel tempéré. Auſſi, comme elles s'apperçoivent que leur eſprit n'eſt pas d'ordinaire aſſez fort pour réfréner les mouvemens convulſifs de leur cœur, elles ſemblent appréhender continuellement le danger; & voilà la raiſon pour laquelle, dans le commerce des paſſions, elles ſont toujours pleines de défiance, & incomparablement plus ſoupçonneuſes que les hommes, qui ont plus d'habitude de les tromper. Delà naiſſent, ainſi que les branches du même tronc, ce penchant naturel qu'ont la plûpart des femmes vers la jalouſie, l'hypocriſie, la vengeance, la curioſité, &c.

D'après ces réflexions, on peut hardiment conclure que les hommes ſont, en général, plus capables de jouir en paix que n'eſt la femme, & que, par conſéquent, le bonheur des femmes eſt plus rare, & plus vif en même tems, parce qu'il tient à des moyens beaucoup plus difficiles. C'eſt toujours

parce qu'elles ſont exceſſives dans leurs deſirs, qu'elles ſe trouvent ſouvent expoſées à en devenir les martyres. Car, chez elles, de l'eſtime à l'amitié, il n'y a qu'un foible degré; de l'amitié à l'amour, qu'un petit intervalle; & de l'amour à la rage, qu'une nuance légere. Soyons donc faciles à croire une femme qui ſe plaint avec amertume d'être le jouet de ſes propres ravages.

Malgré ce détail affligeant d'infirmités, tant phyſiques, que morales, l'homme, qui eſt lui-même ſujet à des maladies de cœur peut-être moins douloureuſes, mais, à certains égards, plus révoltantes, ne ſauroit ſe diſſimuler que les qualités de l'ame, dans les femmes, ne ſoient en plus grand nombre, & beaucoup plus actives que ne ſont les ſiennes. Il ſuffit que le cœur de la femme ſoit capable de tout oſer, de tout tenter, de tout exécuter pour qu'il devienne quelquefois une ſource féconde de gloire & de mérite, où il

n'eſt guères permis à l'homme d'aller puiſer. Quel honneur pour les femmes, ſi l'hiſtoire des merveilles, en tout genre, opérées par leur ſenſibilité, ſe trouvoit incorporée dans nos Bibliotheques! Une éducation moins frivole, & un régime de vie moins ſuperficiel, pourroient, dans nos Climats, réparer bien des défauts qu'on leur reproche avec raiſon, & procurer le développement de bien des vertus qui les mettroient dans le cas de diſputer glorieuſement à l'homme ſes premiers & ſes plus chers avantages.

C'eſt ſur-tout ſous un ciel tempéré, Climat le plus favorable aux femmes, puiſqu'elles ſont cenſées y faire une partie eſſentielle de la Société politique, qu'elles peuvent jouer un rôle très-diſtingué. Ailleurs, viles eſclaves des caprices voluptueux des hommes auxquels elles appartiennent, leur eſprit n'eſt occupé que du ſoin important de plaire à leurs maîtres. Si dans

les régions Septentrionales les femmes paroiſſent avoir plus de liberté qu'au Midi, leur condition n'en eſt ordinairement, ni plus agréable, ni plus brillante. Plus foibles que les hommes, elles ſont preſque toujours aſſujéties aux loix de la plus rigoureuſe ſervitude. Tant il eſt vrai que là où les charmes de l'amour ont peu d'efficacité, là les femmes manquent de crédit & de puiſſance. Ce que la jalouſie fait contre les femmes dans les Contrées Méridionales, l'indifférence le produit dans les pays du Nord.

Ce n'eſt donc point dans les Climats extrêmes où les mœurs des femmes influent ſenſiblement ſur les mœurs publiques. Cet avantage, ou ce malheur eſt réſervé aux Peuples de la moyenne région. C'eſt dans cette partie conſidérable de l'Univers, où les paſſions de l'homme, plus douces & plus flexibles, ſe prêtent plus facilement à ſervir les goûts & les volontés

des femmes. Pourroit-on être ſurpris, en parcourant l'Hiſtoire, qu'il ait paru eſſentiel, à toute légiſlation, d'y être attentive à meſurer l'étendue de leurs démarches, & à mettre un frein, quelquefois aſſez peſant, à cette humeur ambitieuſe ou inquiete, qui leur fait ſi légérement entreprendre de tout ordonner, de tout changer, de tout régler, de tout brouiller, de tout réformer. Donc, ſi l'on cherche à approfondir le caractere principal d'une Nation dans une Zône tempérée, il eſt à propos de commencer préalablement par étudier les habitudes générales des femmes. Si elles reſpirent la modeſtie & la candeur, croyez que l'on peut ſe fier à la probité & à l'honneur des hommes. Si vous remarquez que les femmes ſachent s'y reſpecter, ſoyez sûr que les hommes ont beaucoup de déférence pour elles; & tenez pour une maxime invariable que la vertu des femmes eſt d'ordinaire en raiſon in-

verſe avec l'autorité des hommes. C'eſt du deſir, ou du beſoin plus ou moins vif qu'ont les deux ſexes de ſe plaire mutuellement, que dérive la plûpart des cauſes morales & phyſiques de ces révolutions ſecretes, qui viennent enſuite ſe manifeſter dans les modes, dans les manieres, dans les uſages, & aſſez ſouvent même dans le ſyſtême des affaires civiles.



# CHAPITRE XVI.

*Suite des Observations sur la nature & les qualités particulieres des différentes Régions, relativement aux habitudes tant Physiques, que Morales des Peuples.*

PUISQUE les esprits vitaux sont ordinairement affectés des qualités différentes du sang & de la bile qui leur servent, en quelque façon, d'enveloppe & de véhicule ; & que ces mêmes esprits, suivant leurs dispositions particulieres, impriment à l'animal, qu'ils mettent en mouvement, des manieres diverses de sentir & d'agir, combien n'importe-t-il pas, avant de prononcer sur la nature des Originaires d'un pays de bien connoître celle des humeurs qui circulent dans leurs veines? Il est donc essentiel à l'exactitude de l'Hi

toire de faire des obſervations ſur le régime commun des Peuples dont elle nous entretient. Veut-elle nous mettre à même d'apprécier leurs vertus ou leurs vices, il faut qu'elle nous inſtruiſe des changemens qui ſont ſurvenus dans leurs uſages, dans leurs goûts, &, par ce moyen, nous laiſſer appercevoir les premieres cauſes de ces viciſſitudes. Qu'elle ne néglige pas davantage d'entrer dans le détail curieux de leurs exercices publics, de leurs ſpectacles, de leurs jeux. Ces branches de l'œconomie politique, dont la loi confie preſque toujours l'adminiſtration à la volonté des hommes, ou au caprice des femmes, ſont des ſignes peu équivoques de leurs habitudes, ſoit phyſiques, ſoit morales. Car ſi-tôt que l'on ſait que l'abondance de la bile noire, dans la complexion des Méridionaux, les rend triſtes & rêveurs, pourroit-on être ſurpris qu'ils marchent d'un pas grave, qu'ils tournent le viſage vers la

terre, qu'ils n'aiment pas les exercices bruyans, ni ces jeux qui demandent de la promptitude, de l'activité, & ce certain ton frivole qui ſied ſi bien aux Nations qui ont plus de ſang que de phlegme, qui éprouvent plus de ſenſations que de ſentimens, plus de joie que de plaiſirs, plus de volupté que de délices.

Comme chaque Climat paroit avoir ſes maladies particulieres, il ne ſeroit point ſuperflu de joindre, aux Mémoires hiſtoriques d'une Contrée, les Obſervations chronologiques de ſes plus fameux Médecins. Alors on riſqueroit moins de confondre les principes contraires de ces révolutions fâcheuſes qui ſurviennent de tems en tems, & l'on pourroit, ſans peine, diſtinguer entre l'influence propre du ciel,& les vices de tempérament, qui ſeroient le réſultat des habitudes factices de ceux qui l'habitent. C'eſt ainſi qu'en remontant aux cauſes premieres, on n'imputeroit

point,

point à la nature peccante du Sol, ce qui n'eſt ſouvent que la ſuite de l'abus des mœurs. A la faveur de ces examens phyſiques, on parviendroit à connoître plus sûrement la force des hommes, leur capacité, leurs talens, leurs beſoins, leurs défauts originels, ou leurs avantages ſupérieurs. Combien de doutes ſeroient levés ſur la préférence que l'on doit donner à certains Climats? Combien de Savans, dans tous les âges, ſe ſeroient épargnés de travaux inutiles pour accréditer leur opinion ſur ce ſujet? Qui, du ciel du Nord, ou de celui du Midi, eſt le plus ſalutaire à l'eſpece humaine? La moyenne région ne ſeroit-elle pas fondée à le diſputer à ces deux Climats extrêmes? On n'a que des vraiſemblances à alléguer; & l'on auroit, ſi les Hiſtoriens euſſent été plus attentifs, des preuves d'expérience à produire.

Que tous les hommes ſoient également chers à la Nature; que les biens

& les maux ſoient diſtribués ſuivant la même proportion ; c'eſt une vérité conſolante que le vulgaire méconnoît, & que le Philoſophe ſe plaît à préconiſer. Si les commodités de la vie ſont ici plus abondantes ; là, on remarque que les maladies ſont, ou moins aiguës, ou moins fréquentes. Si l'on vante ici la ſalubrité de l'Atmoſphère ; là, on doit eſtimer l'excellence des alimens. Si les Saiſons flatent ici par la régularité de leur cours uniforme ; là, le déſordre apparent qui regne dans la température de l'air, contribue merveilleuſement à ſeconder les douces eſpérances du Cultivateur. Ici, l'on voit plus de choſes agréables. Là, on trouve plus de choſes utiles. Chaque Contrée a ſes propriétés particulieres ; & il n'eſt aucun pays qui n'ait des qualités relatives. La même harmonie de deſſein, qui brille dans l'enſemble de l'Univers, ſe fait encore admirer dans chacune de ſes parties. Tout y eſt eſtimé, peſé,

apprécié, compensé. Comme il n'eſt point de Climat ſous lequel le plaiſir ne puiſſe éclore, il n'eſt point de région où la douleur ne cauſe des ravages.

Cependant on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'y ait des Contrées auxquelles les hommes, ſoit par goût, ſoit par réflexion, ſoit par beſoin, accordent la préférence. Les uns ſe ſont déclarés pour le territoire de la moyenne région : ils prétendent qu'étant ſitué dans un éloignement à peu près égal des deux extrémes, la vie doit y être plus longue, & la jouiſſance des biens plus diverſifiée & plus complette. Les autres, Partiſans des Climats Septentrionaux, ſoutiennent que ſi leur ſéjour eſt moins gracieux, il eſt beaucoup plus ſalutaire : la ſanté y eſt ordinairement plus vigoureuſe qu'ailleurs ; les maladies y ſont plus ſupportables & moins dangereuſes. *Platon* auroit ſouhaité de naître au Midi. Cette alternative de chaud & de froid, cette viciſſitude

continuelle dans l'ordre des Saiſons, lui faiſoient réprouver les habitations d'un ciel mitoyen. *Gallien* penſoit que l'Aſie mineure étoit le lieu le plus favorable à l'eſpece humaine. Il n'a été accordé, écrit ce Savant Naturaliſte, ni aux Gaulois, ni aux Arabes, ni aux Egyptiens, la faculté de ſe faire une idée juſte de l'excellence du tempérament des Aſiatiques. *Hippocrate* avoit enſeigné auparavant qu'en Aſie toutes les productions étoient plus grandes, meilleures & plus belles. Ce témoignage du Médecin Grec ne doit pas être entendu ſans des modifications. N'eſt-il pas démontré que c'eſt vers le Septentrion où les hommes ont la figure la plus noble, & la taille la plus avantageuſe? Toute l'Antiquité ne rend-elle pas hommage à la grande ſtature des Germains, de même qu'à la beauté du viſage de nos peres les Gaulois? On ſait que les Aſiatiques les appelloient, du mot Grec, *Galactes*, pour déſigner

la blancheur éblouiſſante de leur peau. Auſſi avoit-il paſſé en coutume parmi pluſieurs Peuples, lorſqu'ils vouloient exprimer la blancheur extrême de quelque choſe, de dire : *Ceci eſt blanc comme un Gaulois. Tertullien* s'eſt ſervi plus d'une fois de ce Proverbe.

Cette variété de couleurs dans la peau, & cet arrangement particulier de traits dans la figure, ne nous paroiſſent peut-être des ſignes très-équivoques des affections intérieures, que parce que cette partie de la Phyſiologie humaine a été trop négligée par les vrais Naturaliſtes, & trop ordinairement livrée à l'imagination ardente d'une foule d'empyriques. Si les ſentimens de l'homme ſont ſi cachés, pourquoi ne pas faire uſage juſques aux petits moyens poſſibles qui ſe préſentent ? Les paſſions ne décelent-elles pas plus ouvertement quelle eſt la trempe des caracteres que ne font les diſcours, & quelquefois même la con-

duite ? Comme elles étincelent ſouvent contre notre volonté, elles nous trahiſſent par leur promptitude & leur légéreté. N'arrive-t-il pas à la main, à la bouche, aux yeux, de contredire évidemment les proteſtations les plus ſolemnelles ? Il faut ſaiſir le moment, & le diſcerner avec juſteſſe. Une connoiſſance approfondie de l'organiſation extérieure, pourroit conduire à cet art trop dangereux & trop utile. Car quoique l'on puiſſe dire, avec un Philoſophe moderne, qu'il ſemble que nos ſens ſoient formés d'une certaine ſubſtance hermaphrodite entre la matiere & l'eſprit, on n'en doit pas moins convenir que ces mêmes ſens, pris matériellement, ne ſoient qu'un ſimple réſeau de parties nerveuſes, diverſement conformées, qui recouvre toute l'enveloppe du corps. Or, cette différente conformation, qui apporte de la diverſité dans la maniere de ſentir, en produit encore dans celle d'agir, puiſ-

qu'il eſt d'expérience qu'en général les hommes cedent plutôt au ſentiment, qu'à la réflexion. Qui ignore, par exemple, que les gens ſanguins aient la peau très-douce, tandis que les bilieux l'ont rude & deſſéchée, ſur-tout ſi c'eſt la bile noire qui domine? Delà, combien de conſéquences à tirer qui intéreſſent la Phyſique, ſoit du Médecin, ſoit de l'Hiſtorien, dans les différens Climats.

On pourra objecter que tous les Originaires d'une Contrée, n'ont, ni le même tempérament, ni la même organiſation; que ces deux cauſes premieres varient plus ou moins par rapport aux individus, par conſéquent qu'il y a de la témérité à vouloir établir une regle générale d'après des obſervations que l'expérience ne ceſſe de démentir.

Il y auroit, ſans doute, de l'inexactitude, & quelquefois de l'injuſtice, à prononcer de l'Originaire d'un tel pays

qu'il eſt ſujet à telles paſſions, préciſément parce que les qualités ordinaires de la complexion de l'homme dans ce Climat, ſont relatives à ces mêmes paſſions. Mais eſt-il contraire à l'eſprit philoſophique d'affirmer qu'à une diſtance marquée du Pôle, certaines humeurs, ou certaines biles abondent plus qu'ailleurs dans les tempéramens? Ces notions, quelques générales qu'elles ſoient, ne ſuffiſent-elles pas pour éclairer ſur la maniere commune d'être d'une Nation? Le jugement que l'on porte d'un tout quelconque, ne doit-il pas être appuyé ſur l'enſemble des parties dont il réſulte, & non pas ſur quelques-unes de ces parties conſidérées ſéparément? Ainſi, quoiqu'on diſe que les Septentrionaux, étant de tous les Peuples ceux qui ſont le plus tourmentés par la chaleur intérieure, doivent avoir un penchant plus décidé vers l'ivrognerie, on ne prétend pas que chaque habitant du Nord ſoit dès-lors

un ivrogne, & encore moins que l'ivrognerie n'ait cours que dans ces froides Contrées. On connoît des Nations au Midi qui ont le même défaut, & l'on ſait que ce ne ſont point les mêmes cauſes qui agiſſent chez eux. De même, ſi l'on cite les Anglois pour avoir le teint plus blanc, plus frais, plus brillant que ne l'ont les Eſpagnols, ce n'eſt pas qu'à Londres il n'y ait quelquefois des viſages plus baſannés qu'à Madrid.

Il ſuffit donc à la fidélité de l'Obſervateur, d'aſſeoir ſon témoignage ſur la pluralité. Autrement, quelle étrange confuſion dans le cercle des Sciences, & ſur-tout dans l'Hiſtoire des Peuples, s'il étoit eſſentiel de parcourir tous les détails particuliers! Un ſeul homme eſt capable de pervertir les uſages d'un pays. De bonnes Loix peuvent & doivent réformer de très-grands vices : néanmoins il eſt d'expérience que les principes phyſiques reſtent conſtamment les mêmes. Si les inclina-

tions changent d'objet, on ne ſauroit aſſurer qu'elles ſoient abſolument anéanties. Quoique les ſentimens, les appétits, les goûts ſoient ſuſceptibles de variations, ces facultés n'en ſont pas moins aſſujéties aux impreſſions extérieures des Etres environnans. Ce ſont là des vérités palpables. Rentrons maintenant dans le cours de nos obſervations précédentes.

Puiſque la vie intéreſſe ſi particuliérement tous les hommes, il étoit raiſonnable qu'ils cherchaſſent à connoître le Climat qui lui eſt le plus favorable. A ſuivre le fil des examens qu'ont fait les Sages dans tous les ſiécles, on remarque qu'ils ſe ſont plutôt appliqués à découvrir les lieux où l'on vit le plus long-tems, que les pays où l'on reſpire le plus agréablement. C'eſt, ſuivant les apparences, la raiſon qui a déterminé quelques Naturaliſtes à vanter les avantages du Septentrion. Comme la chaleur & l'humidité s'y trouvent réunies

dans un degré ſupérieur, ils ont préſumé que la vieilleſſe devoit y être plus tardive & moins langoureuſe. D'autres Philoſophes, conduits par des motifs différens, ſe ſont déclarés en faveur du territoire Méridional. Quoique ſes Habitans, diſent-ils, aient une complexion aſſez froide & très-peu humide, leur ſanté moins fleurie, n'en eſt pas moins durable. Combien d'humeurs ſuperflues & vicieuſes qui deviennent, au Nord, une ſource inépuiſable de maladies ! Les Originaires du Midi, qui en ſont exempts, riſquent moins de tomber dans ces états fâcheux. Au reſte, ajoutent-ils, s'il eſt vrai que la Nature entiere ſoit gouvernée par les mêmes loix, ne peut-on pas comparer le corps humain avec les plantes? Or, il eſt reconnu, dit *Théophraſte*, que moins elles prennent d'accroiſſement, plus long-tems elles conſervent leur premiere vigueur.

Qui raſſembleroit les divers témoig-

nages des Hiſtoriens & des Naturaliſtes, tant anciens que modernes, il ſeroit difficile de ne pas donner aux Méridionaux la préférence ſur le ciel du Septentrion. Sans parler de tous les agrémens qui ſe multiplient dans leurs Contrées, également fécondes & riantes, il eſt encore vraiſemblable que c'eſt parmi eux que l'on peut compter un plus grand nombre de Vieillards. Les corneilles, qui n'ont preſque point de chaleur interne, & une très-petite quantité d'humeurs, ne ſurvivent-elles pas à quatre générations d'hommes? Les éléphans, qui ſont de tous les quadrupedes ceux qui ont ordinairement la vie la plus longue, ne prennent-ils pas naiſſance dans les terres Méridionales? Le palmier, qui, quoique âgé de pluſieurs ſiecles, ſe couronne encore de fleurs au retour de ſa ſaiſon, ne croît-il pas dans les campagnes brûlantes du Midi? L'or & le diamant, ces végétaux incorruptibles, ſont-ils ailleurs auſſi parfaits?

Quelqu'avantage que donnent à l'homme, ſur ſes ſemblables, un tempérament très-robuſte, & une force de corps qui ne craint point d'être miſe à l'épreuve, il eſt cependant inconteſtable que la vigueur de l'ame & la pénétration d'eſprit ſont des qualités plus importantes que ces premieres. Des membres nerveux peuvent bien triompher d'un ennemi ſur le champ de bataille. Mais une intelligence pleine de ſagacité & de lumieres ſaura preſque toujours tirer quelque parti de ſa défaite, & aſſez ſouvent même tourner à ſon profit la gloire de ſon propre vainqueur. Ce que ceux-ci perdent dans le combat qu'ils ne peuvent éviter, ils le regagnent dans les traités qu'ils ont coutume de dicter. Les uns ont des vertus de paſſion; les autres ont des vertus de réflexion. Au Nord, c'eſt l'appétit, que les Philoſophes appellent *concupiſcible*, qui remue les hommes, & il eſt toujours d'intelligence avec le corps.

Au Midi, c'eſt l'appétit que nous appellons *iraſcible*, & il eſt ordinaire qu'il agiſſe avec l'eſprit. Le premier, comme nous l'avons déja remarqué, engage dans les plaiſirs, dans le tumulte, ou retient l'ame dans la fange de l'oiſiveté. Le ſecond inſpire des ſentimens, arme pour l'intérêt & anime aux grandes entrepriſes. Auſſi, il n'appartient qu'aux génies tranſcendans d'étonner l'Univers par la ſublime excellence de leurs vertus, ou par l'énormité prodigieuſe de leurs vices. Les Originaires du Nord oſeroient-ils diſputer cette prérogative, ſi ſinguliérement contradictoire, aux Peuples Méridionaux? Pourroit-on ſe refuſer à l'évidence d'une comparaiſon faite entre les Naturels du Midi & du Septentrion, & les Terres qui ont des qualités & des propriétés différentes? Néglige-t-on entiérement la culture d'un ſol fertile, au lieu de porter une abondante moiſſon, il ſera bientôt couvert de ronces

& d'épines, ou peut-être infecté d'herbes malfaiſantes. Si une terre ſtérile ne produit point, ou très-peu de ſimples venimeuſes, elle n'a point en même tems la vertu de faire germer des ſemences ſalutaires. L'une demande des ſoins, & fructifie merveilleuſement; l'autre peut les recevoir : mais elle ne les payera pas avec uſure. Telle eſt, en général, la différence qui ſe fait remarquer entre les Septentrionaux & les Peuples des régions Méridionales.

Il eſt aiſé, d'après ces courtes obſervations, de porter un jugement équitable ſur la plûpart des anciens Hiſtoriens, qui, inépuiſables dans les reproches qu'ils font aux Egyptiens, aux Carthaginois, aux Chaldéens, aux Arabes, aux Maures, affectent de garder un profond ſilence ſur leurs qualités éminentes. S'ils ſe croient fondés à déclamer contre le penchant que firent paroître ces Peuples pour les ſuperſtitions, les débauches, la perfidie, pour-

quoi ne montrent-ils pas la même exactitude, en faiſant le récit des vertus deſquelles ils ont donné, dans tous les tems, des exemples reſpectables ? N'eſt-ce pas à leur ſagacité & à leur zele, pour le bien public, que nous ſommes redevables des Sciences & des Beaux-Arts, dont ils furent les inventeurs ? Malgré les ténebres épaiſſes qui ſont encore aujourd'hui répandues ſur les Faſtes où devroient être conſignés les titres de leur gloire immortelle, n'eſt-il pas prouvé qu'ils ont été les premiers maîtres de la Philoſophie, & les plus célebres Légiſlateurs des Sociétés politiques ?

Au reſte, il ſuffit, ce me ſemble, pour placer les Méridionaux au-deſſus des autres Peuples, qu'ils aient naturellement plus de moyens de devenir heureux. La ſupériorité de leur eſprit doit ſeule leur en fournir un grand nombre. La véhémence de leur cœur les rend capables de les ſaiſir avec em-

preſſement. D'ailleurs l'imagination, cette belle faculté de l'ame, qui eſt, parmi eux, ſi active & ſi brillante, n'eſt-elle pas, en quelque ſorte, le ſiége principal du bonheur? C'eſt en vain que quelques Philoſophes ont élevé leur voix contre cette opinion, qui intéreſſe de trop près l'humanité, & ſur-tout le ſort des Peuples du Midi, pour laiſſer échapper l'occaſion de l'étayer de quelques preuves, qui ſeront moins du reſſort du raiſonnement, qu'elles ne tiendront aux principes du ſentiment. Ce n'eſt pas néanmoins qu'en aſſignant l'imagination aux Méridionaux, on prétende qu'ils ſoient les ſeuls qui poſſedent cette faculté, & encore moins qu'elle les rende tous heureux. Hélas! les foibleſſes attachées à la nature humaine ſont par-tout des défauts; & ces défauts dérangent néceſſairement, dans tous les lieux, l'harmonie du ſyſtême qu'il pourroit ſe faire d'un état durable de félicité! De

même que l'imagination ſert beaucoup pour parvenir au bonheur, de même elle peut contribuer au malheur de l'individu, qui négligeroit d'en régler les tranſports. Quoiqu'on ait la puiſſance d'en abuſer, cette faculté n'en eſt pas moins en ſoi un bien réel; &, à cet égard, elle eſt ſemblable à la liberté, qui ne ceſſe point d'être une faveur du Ciel, malgré l'uſage illégitime qu'en font trop fréquemment les hommes dans tous les pays.



# CHAPITRE XVII.

## *Des Propriétés avantageuſes de l'imagination, particuliérement dans les Contrées Méridionales.*

SI l'homme étoit dégagé de cette lourde enveloppe, qui l'abaiſſe continuellement vers la terre, on ſe garderoit bien de lui aſſigner l'imagination comme l'inſtrument le plus propre à ſon bonheur. Si la Religion rempliſſoit toujours ſon cœur, on ne lui conſeilleroit point de recourir à un moyen qui ceſſeroit alors d'être digne de lui. Admirable intelligence, lui diroit-on, c'eſt de ta propre vertu que tu dois tirer toutes tes conſolations. Parcours rapidement les eſpaces immenſes que remplit la lumiere incréée ; oſes pénétrer, avec une douce confiance, dans le Sanctuaire de l'Eternel ; contemples

les beautés ſublimes & ineffables.....
Voilà ta véritable félicité. Mais comme il appartient ſeulement aux impreſſions d'une grace ſurnaturelle d'inſpirer un ſi louable eſſor, on ne nous fera point un crime de ne traiter ici du bonheur que ſuivant le cours trop ordinaire des choſes, & de ne le conſidérer que dans ſes rapports avec les Puiſſances purement naturelles des Originaires des Climats divers.

Qu'un Stoïcien, que ſa Philoſophie rend trop préſomptueux, affirme, d'un ton à en impoſer, qu'il eſt poſſible, & qu'il doit ſe faire qu'un homme au moment même que la goutte lui tord les membres, ou qu'une femme, dans la criſe d'une douloureuſe migraine, jouiſſe tranquillement du bonheur d'exiſter & ſans nulle altération, c'eſt un paradoxe qui touche peu l'imagination, & qui fait ſourire le vrai Sage, parce qu'il voit, avec quelque plaiſir, le dernier terme où peut aller l'extra-

vagance raiſonnée d'un profond empyrique.

Prétendre, avec les Diſciples d'*Epicure*, que la récréation des ſens eſt ce qui peut ſeul nous inſpirer la joie de vivre, c'eſt trop humilier l'homme, & fronder les leçons de l'expérience qui démontre qu'une ſenſation, toute agréable qu'elle ſoit par elle-méme, perd beaucoup de ſa douceur & de ſon énergie, ſi la réflexion n'en fait, pour ainſi dire, tous les honneurs. Si le bonheur doit être au pouvoir de tous les hommes, comment l'attribuer aux ſens? Tous les hommes ont-ils conſtamment la même faculté de diſcerner le bon, le mauvais, le médiocre? A-t-on oublié que leur coup d'œil eſt variable; qu'ils n'ont préciſément, ni le même odorat, ni les mêmes affections, ni les mêmes lumieres de l'eſprit, ni les mêmes battemens de cœur?

Il réſulte, de ces obſervations préliminaires, que la félicité ſimplement

naturelle de l'homme, autant qu'elle eſt poſſible, ne réſide pas ſeulement dans l'eſprit, ou dans la ſenſation, mais dans l'un & dans l'autre pris conjointement.

Voici un principe certain. Quand le corps eſt en ſouffrance, l'eſprit n'eſt point à ſon aiſe; & lorſque l'eſprit eſt malade, le corps ne ſe porte pas bien. Reſte donc à conclure, 1°. Que dans l'un & l'autre de ces deux états, il eſt difficile de concevoir un homme qui ſoit véritablement heureux; 2°. Que le bonheur, par conſéquent, conſiſte ſurtout dans cette certaine harmonie de rapports & d'affections agréables qui ſe trouve entre l'ame & le corps. Ainſi point de bonheur ſolide pour les hommes qui réuniſſent un eſprit extrêmement actif avec un corps qui ſe laiſſe miner par la langueur. On peut dire, à cette occaſion, que la lame n'eſt pas faite pour le foureau. De même une perſonne, qui, à un corps nerveux &

diſpos, joint un eſprit tardif & ténébreux, n'a pas lieu d'eſpérer une félicité bien complette. La ſenſation, dans un tel individu, n'eſt que momentanée, & dès-lors peu ſentie, parce qu'elle devance ordinairement la réflexion. C'eſt ce qui arrive communément aux Septentrionaux.

Or, comme il eſt rare dans le monde, que l'eſprit & le corps ſoient réciproquement en équilibre, chacun à raiſon de ſon être, voilà pourquoi leurs affections ſont ſi peu uniformes. Delà ces plaintes continuelles de n'avoir pas la force, ou plutôt le courage de faire ce que l'on ſouhaiteroit preſque d'exécuter le plus promptement. Cette méſintelligence de l'ame & des ſens, devient la ſource la plus féconde des chagrins & du malheur durable des hommes. Un bon régime, une raiſon ſuffiſamment éclairée, & par-deſſus tout, le jeu d'une imagination facile & honnête, ſont capables de réparer ces

défauts essentiels. Ce sont les Méridionaux auxquels la Nature paroît offrir plus spécialement ces précieuses ressources. Qu'on se rappelle qu'ils aiment la sobriété, qu'ils naissent prudens & très-bien partagés du côté de l'imagination. Les esprits vitaux, qui circulent dans les fibres capillaires, étant chez eux plus souples, plus déliés, plus légers, sont plus capables de transmettre les images sensibles, de les réveiller, de les rassembler, de les multiplier.

10. Il faut commencer, pour suivre les regles d'un bon régime, par étudier le caractere physique de son tempérament. S'il est fougueux, & s'il prédomine sur la marche naturelle de l'esprit, il convient en pareil cas d'user plus fréquemment de certains alimens qui soient propres à calmer les sens, & à les mettre, en quelque sorte, à l'unisson des mouvemens de l'ame. Cette recette n'auroit pas un grand cours dans

dans les Contrées Septentrionales où les liqueurs fortes ſont d'un uſage ſi commun. L'eſprit, à la faveur de ce premier moyen, ſeroit moins embarraſſé dans ſes opérations, & les paſſions pourroient être plus réfléchies. Si, au contraire, il arrive que le tempérament de l'homme ſoit froid, chargé de mélancholie, on ne peut douter qu'une nourriture légere, ſucculente, & dont la coction eſt facile, ne contribue à la plus grande activité des humeurs, à la plus prompte obéiſſance des organes; &, par une ſuite preſque néceſſaire, à la plus grande vivacité de l'eſprit. Alors tout germe de guerre inteſtine ſeroit à peu près étouffé. Mais, dans la ſuppoſition où quelqu'un réuniroit un tempérament qui ſeroit toujours en efferveſcence avec un caractere ardent & très-inquiet, des alimens trop ſpiritueux redoubleroient encore ſa fiévre naturelle, & le rendroient bientôt fou ou furieux, ſelon la qualité de la bile qui le domineroit.

Si la bile jaune abondoit chez lui, il inclineroit vers la folie; ſi la bile noire le ſurchargeoit, il feroit ſujet aux accès de fureur.

Outre la forte impreſſion que doivent occaſionner, ſur un individu quelconque, la qualité intrinſeque des alimens, les variations de l'Atmoſphere qui l'environne, & les exercices plus ou moins fatiguans auxquels il ſe livre, ont encore aſſez de puiſſance pour traveſtir, c'eſt-à-dire, pour perfectionner ou pour détériorer le Régime. Chacun, ſur ce point, doit ſe conſulter relativement au Climat. Tel eſt le premier pas qui conduit au bonheur.

2°. Une raiſon ſuffiſamment éclairée, qui n'ait, ni la rudeſſe, ni l'arrogance qu'affecte celle du Miſanthrope, ni la foibleſſe, ni le relâchement de celle qui ſe montre dans l'Adulateur; doit encore entrer pour beaucoup dans la compoſition de la félicité de l'homme. Car, pour être heureux, il faut jouir, 1°. De tout ſon eſprit, c'eſt à-

dire, le nourrir en certains tems de connoiſſances utiles, & le divertir par des réflexions agréables : c'eſt le premier ſpécifique contre l'ennui, cet ennemi ſi redoutable à la paix de l'Univers. 2°. Il eſt eſſentiel de jouir de tout ſon cœur, c'eſt-à-dire, l'attacher le plus étroitement qu'il eſt poſſible à des objets qui ſoient dignes d'être aimés. Si la raiſon eſt d'uſage en pareil cas, comme l'on n'en peut douter, il eſt vraiſemblable qu'une raiſon bornée a ici plus d'avantages, à certains égards, qu'une raiſon trop pénétrante. (Cette remarque n'eſt pas en faveur des Méridionaux). Celle-ci découvrant avec plus de facilité les défauts du ſujet, que l'autre qui eſt moins lumineuſe & moins inquiete ne voit pas, ne manque guères de troubler le repos des cœurs & de les allarmer. Voilà pourquoi les gens d'un eſprit borné ſont d'ordinaire plus fideles en amitié, que les perſonnes très-ſpirituelles. » On ne ſouhaite jamais ardemment,

» dit l'Auteur *des Réflexions Morales ;*
» ce qu'on ne ſouhaite que par raiſon ».
3°. Il eſt néceſſaire de jouir de ſes ſens par une communication réfléchie. Deux Epoux, le Maître d'un feſtin & ſes Convives, l'Acteur & le Spectateur, ſe trouvant dans le cas de communiquer ſenſiblement les uns avec les autres, doivent éprouver doublement les charmes réciproques de la raiſon dans ces conjonctures. Le Tartufe ſeul ne les a pas ſenties. Les femmes, plus que les hommes, brillent de ce côté-là. 4°. On ne dit rien, ni des richeſſes, ni des Societés. Malheur dans tous les Climats à celui qui ne connoît pas le véritable ſyſtême de l'œconomie & les délices ineffables de la confiance.

Quelque conſidérables que ſoient, en apparence, les avantages que peut recueillir l'homme dans toutes les Régions d'un régime bien aſſorti à ſon tempérament, & d'une raiſon ſuffiſamment éclairée, il eſt vraiſemblable qu'il ne fait qu'entrevoir un bonheur qui eſt

encore éloigné de lui, si son imagination ne le rapproche & ne vient le réaliser à ses yeux. Il est démontré que, pour avoir l'ame pleinement satisfaite, il ne suffit pas d'être placé dans un état heureux, mais qu'il est encore nécessaire de pouvoir se le dire souvent à soi-même, & de se le persuader. Ce dernier avantage est particuliérement du ressort de la faculté imaginative. Le systême d'un régime tel qu'il soit, n'est point capable, par lui-même, d'opérer cette trop rare merveille. L'harmonie de l'esprit & des sens peut seulement y disposer l'individu chez lequel elle regne. 2o. La raison qui, par sa nature, est presque toujours inquiete & assez souvent minutieuse, a peine de respirer tranquilement au milieu de mille dangers qu'elle apperçoit autour d'elle. Aussi l'expérience nous apprend que plus une personne se soumet à l'empire des loix de la raison, si d'ailleurs son tempérament se concilie avec un caractere

d'auſtérité, plus elle eſt ſoupçonneuſe dans ſes liaiſons, incertaine dans ſes diſcours, timide dans ſes projets, froide & tardive dans l'exécution.

Ces défauts relatifs de la raiſon, telle qu'elle ſe montre dans la plûpart des hommes, feroient inſéparables du caractere naturel des Méridionaux, ſi leur imagination n'avoit la puiſſance de les faire diſparoître. Autant ils ont de difficulté à concerter un deſſein & à l'approuver, autant ils ſont preuve de courage & d'adreſſe pour parvenir à la fin qu'ils ſe propoſent. A cet égard ils reſſemblent peu aux Septentrionaux, qui ſont auſſi indolens à pourſuivre une grande affaire, qu'ils ont été prompts & hardis à l'entreprendre. Au Midi, les premieres réflexions ſemblent rouler dans les têtes avec une peine infinie. Mais y ſont-elles une fois placées en bon ordre, les conſéquences ſuivent en foule. Au Nord, les hommes, peu capables d'une longue attention, ſe livrent d'abord tout

entiers à la chofe; & à mefure qu'ils s'approchent de plus près du terme, on diroit que leur efprit fe laffe de fon objet, s'affoiblit & fe répand en vapeurs. Ceux-ci n'ont guères que de l'impétuofité. Ceux-là font actifs & opiniâtres.

C'eft aux différens degrés de force, dans l'imagination, que l'on peut attribuer une partie effentielle des inégalités qui fe manifeftent dans le fyftême de conduite des Peuples de divers Climats. Là, où cette faculté triomphe avec le plus d'éclat; là, la nature humaine paroît être moins imparfaite. Seroit-ce, comme quelques Philofophes l'ont avancé, que l'imagination eft la plus noble faculté des fens intérieurs? Si fa puiffance répond à la variété de fes fonctions, on doit l'eftimer bien précieufe. C'eft à elle qu'il appartient, après avoir reçu *les efpeces du fens commun*, pour me fervir des termes confacrés par les Spéculateurs, de s'appliquer à les connoître, à les

diſtinguer, à les comparer, & à s'aſſurer des points de convenance & de diſſemblance : elle joint ce qui eſt ſéparé, & ſépare ce qui eſt uni ; elle mêle les images enſemble, les diſpoſe, les arrange, deſſine de nouvelles Ordonnances, & forme, à ſon gré, des monſtres hideux, ou des Perſonnages accomplis. Ce qui caractériſe davantage cette ſinguliere faculté, eſt la vertu qu'elle a de faire toutes ſes opérations les plus compliquées, ſimplement par l'organe & par la pureté des eſprits. On comprend que plus ces eſprits ſont légers, moins ils réſiſtent aux impreſſions de l'ame, & plus elle trouve de facilité à graver nettement ſes fantaiſies ſur la table de la mémoire. C'eſt dans le premier ventricule du cerveau, diſent quelques Médecins, où ſe font ſes premiers mouvemens ; c'eſt là qu'elle jette ſes premiers traits, comme le Peintre fait ſes premieres couleurs. L'accompliſſement de ſon action ſe paſſe, ajoutent-ils, en d'autres

lieux, où les esprits sont tellement raffinés, épurés, subtilisés, qu'ils n'ont presque plus de matiere. On conjecture que ces endroits sont le *Camarium* & le ventricule de la partie postérieure du cerveau, dit *Cerebellum*, que l'on appelle communément le quatrieme ventricule. Au cas que les principes de cette Physique soient aussi sûrs qu'ils sont vraisemblables, il résulte évidemment que l'imagination doit être beaucoup plus vive & plus brillante au Midi, qu'elle n'est au Nord. La trop grande humidité des têtes Septentrionales, & la pésanteur des fluides qu'elles renferment, ne peuvent que beaucoup embarrasser la circulation des esprits vitaux, dont l'activité est si essentielle.

C'est donc à l'imagination des Méridionaux, ce sel volatil de leurs ames, cette mere féconde de leurs plus beaux talens, qu'il est réservé d'exécuter, pour leur bonheur, ce qu'à peine leur raison oseroit entreprendre, & de per-

fectionner ce que, ſans ſon ſecours, elle n'auroit fait qu'ébaucher. Faculté utile, qui tient enſemble de l'eſprit & des ſens, & qui, par cela même, paroît être ſpécialement deſtinée à ſatiſfaire l'un & l'autre; quels rares prodiges n'a-t-elle pas enfanté? N'eſt-ce pas elle qui a donné naiſſance à la Philoſophie moderne, à l'ancienne Poëſie, à la Muſique, à l'Eloquence, à tous les Arts enfin qui embelliſſent le ſéjour de l'Univers, & qui charment ſi délicieuſement l'ennui du plus grand nombre de ceux qui l'habitent?

Puiſqu'à proprement parler, il n'y a, dans l'homme, qu'une ſeule paſſion, qui eſt l'amour, combien l'imagination ne doit-elle pas contribuer à la lui rendre agréable ou déſagréable, à la diverſifier, à la modifier, à la tempérer, ou à en redoubler l'eſſor ſuivant qu'elle préſente à l'ame, ſous des formes différentes, les objets dont elle l'entretient? Auſſi a-t-on lieu d'obſerver, que tantôt elle lui montre des

obſtacles, & qu'alors le cœur ne ſoupire qu'avec plus d'ardeur après ce qu'il aime. Delà naiſſent les deſirs. Tantôt elle lui fait appréhender de le perdre, ou de ne le pas poſſéder : delà viennent les craintes & le déſeſpoir. Si elle le flate de l'obtenir, l'amour ſe transforme en eſpérance ; ſi elle lui fait enviſager qu'il eſt poſſeſſeur du contraire de ce qu'il cherchoit, le cœur ſe dégoûte, & l'amour prend le caractere de l'indifférence & quelquefois de la haine. Voilà comme l'imagination a la vertu ſouvent dangereuſe, de métamorphoſer l'eſprit humain, eu égard à ſes differens états. S'il étoit moins rare que les ſentimens fuſſent purs & honnêtes, il eſt certain que l'opinion ſeroit moins volage & moins perſuaſive ; les paſſions plus réglées & moins ombrageuſes.

Les influences de l'imagination ne ſont pas bornées aux ſeuls Climats Méridionaux. Les Originaires de tous

les pays ont une facilité plus ou moins grande d'y trouver des ressources intarissables de bonheur. Sait-on une fois manier cette belle faculté, dès-lors les scènes les plus affligeantes peuvent changer de face à nos yeux. C'est elle qui, dans toutes les conditions & toutes les conjonctures, devine des expédiens, prévoit des moyens, invente des projets. Il n'est besoin que de parcourir l'Histoire, pour ne plus douter que les Peuples du Midi ont été le plus souvent redevables de leurs succès, soit dans la conduite des guerres, soit dans les négociations politiques, aux conseils & aux stratagêmes que leur a fourni l'imagination. Combien de personnes éprouvent chaque jour les mêmes avantages? Etes-vous dans l'adversité? laissez agir librement votre imagination : elle se feindra des plans de fortune, & ces idées vous consoleront. Etes-vous chagrin de n'avoir pu obtenir quelque place? elle vous offrira de nouvelles espérances, & ces espé-

ſtances vous amuſeront. Etes-vous enſéveli dans le lit de douleur? Tâchez d'exciter cette aimable folle : elle ſuſpendra l'action de vos ſentimens par des erreurs bizarres, & ces erreurs vous endormiront. L'abſence de vos amis vous occaſionne-t-elle de ſouffrir? Elle vous les repréſentera préſens, & cette repréſentation idéale ſoulagera votre triſteſſe. Si votre ſituation actuelle vous déplait, elle vous fabriquera l'image d'un bel avenir. Etes-vous dans l'abattement? Elle remplira votre cerveau de penſées agréables & riantes. Comme elle a, de l'aveu de tous les Naturaliſtes, un pouvoir ſingulier ſur tous les organes des paſſions, il ſuffit qu'elle ſe joue un inſtant pour créer au-dedans de nous-mêmes mille petits plaiſirs qui dédommagent aſſez bien des joies plus vives que nous pourrions regretter. Tels ſont les bons offices que doit rendre l'imagination, quand on a eu l'adreſſe de la mettre dans ſon parti. C'eſt vraiſem-

blablement ce qui a fait dire, à tous les Sages, que nous étions jusqu'à un certain point les arbitres de notre félicité ; ce que le satyrique *Regnier* exprime avec beaucoup de Naïveté :

*Nous sommes du bonheur de nous-mêmes artisans,*
*Et fabriquons nos jours, ou fâcheux, ou plaisans.*

Ce qui donne encore, à l'imagination bien réglée, un avantage supérieur aux autres facultés de l'esprit, c'est qu'elle a la puissance de faire, sur les ames, à-peu-près les mémes impressions que fait le régime sur les tempéramens. Elle peut, comme lui, en développer les vertus, & en corriger les vices naturels. Par la rapidité singuliere de son action, elle est capable d'éveiller un esprit languissant. Par la magnificence des portraits qu'elle dessine, elle perfectionne le goût, & éleve par degrés le génie. Habile comme elle

eſt à donner de la figure & de la couleur à des êtres qui n'en ſont par eux-mêmes aucunement ſuſceptibles, elle ſoumet, à la curioſité du Philoſophe & à l'examen du Sage, un certain monde tout nouveau qui les charme, les inſtruit & les remplit d'admiration. Ayant une tendance naturelle à ſe ſubtiliſer, elle s'exhale & ſe répand dans toutes les ſpheres poſſibles; elle en parcourt toutes les beautés, & elle ſe replie enſuite ſur elle-même pour nous les repréſenter & nous les réaliſer plus ou moins, ſelon que nous ſommes plus ou moins flattés de les contempler, & d'en être entretenus. Commandez-lui de vous tracer le plan d'un Palais, auſſi-tôt vous le voyez dans toute ſa ſomptuoſité. Dites-lui que vous deſirez d'être aſſis durant quelques momens ſur un trône ſublime, auſſi-tôt elle vous y place, & vous fait voir, comme à certains Politiques, toute l'humanité proſternée à vos pieds. Où trouvera-t-on une plus aimable Enchantereſſe?

S'il eſt du devoir de l'imagination d'écouter les ſens, c'eſt en maîtreſſe qui leur dicte la loi; qui les diverſifie; qui les traveſtit à ſon gré; qui les captive, & qui leur détermine la route qu'ils doivent tenir. Sans elle, les ſenſations n'ont preſque rien de piquant; les objets les plus parfaits perdent une partie de leurs graces; un froid mortel remplaceroit bientôt cette chaleur vivifiante de la nature; les plus beaux jours ſeroient plus obſcurs que les nuits les plus ténébreuſes, & la nuit deviendroit, à ſon tour, la vraie image du ſéjour de la mort. Quel eſt le mortel, ſous le ciel le plus affreux, qui, du moins, pendant ſon ſommeil, n'ait pas reſſenti les effets de l'imagination? La houlette du ſimple Berger, s'eſt plus d'une fois métamorphoſée en ſceptre. La haire de l'Hermite a plus d'une fois imité le tendre chatouillement de l'hermine. N'eſt-ce pas l'imagination qui dédommage le Cultivateur de ſes fatigues, en lui faiſant admirer, au milieu

d'un beau rêve, ſon champ couvert de la plus riche moiſſon? Il n'eſt aucun Climat qui ne puiſſe être recréé par les bénignes influences de cette complaiſante Magicienne.

Celui du Midi en avoit plus de beſoin que les autres. La complexion froide de ſes habitans, qui leur inſpire une gravité naturelle toujours prête à dégénérer en mélancholie, demandoit cette reſſource ſalutaire. Comment concevoir que la vie ſolitaire, pour laquelle ils montrent un goût plus décidé que n'ont les Originaires des autres Régions, ne leur rendit bientôt leur propre exiſtence tout à fait inſupportable, ſi l'imagination ne venoit en diminuer le poids? A ces derniers traits, n'eſt-on pas forcé de reconnoître la main inviſible d'une ſageſſe ſouveraine qui a tout diſpoſé, tout ordonné dans le ciel & ſur la terre pour le bien commun de toutes les créatures?

# CHAPITRE XVIII.

## *De l'Influence des Corps céleſtes.*

L'INFLUENCE eſt une émanation inviſible qui ſort des corps céleſtes. S'il eſt vrai qu'elle s'inſinue dans les corps ſublunaires, elle peut les déterminer à de certaines qualités particulieres. Mais les Aſtres & les Planettes ſont-ils de la même maniere ſujets à ces écoulemens ? L'Aſtrologue l'a prétendu. Tant que ſon art impoſteur a triomphé au milieu de l'ignorance & de la crédulité, on a voulu reconnoître, dans les Aſtres & dans les conſtellations, une vertu bien ſupérieure à celle des Planettes.

Cette erreur, ſi nuiſible au développement de la raiſon, & ſi préjudiciable au progrès de la ſaine Phyſique, a donné tout le crédit poſſible à cette ſuite preſqu'infinie de fauſſes merveil-

les, dont les Hiſtoriens de la Nature ont affecté, juſqu'au quinzieme ſiécle, de remplir la plûpart de leurs Ouvrages. Ce ſeroit en vain que, pour rendre ces menſonges vraiſemblables, on allégueroit les témoignages de *Beroſe* & d'*Eupoleme*, qui attribuent à Abraham une grande connoiſſance des choſes céleſtes, & l'invention de l'Aſtrologie judiciaire. Pourroit-on ſe diſſimuler que, ſi ce Patriarche a ajouté foi aux influences des Aſtres, il ne fût trop rempli de ſageſſe pour n'avoir pas borné leurs effets aux ſimples qualités du tempérament & à la conſtitution des corps? Sa piété étoit trop éclairée pour que ce ſyſtême ne fut pas, chez lui, exempt de toutes ces ſuperſtitions, que la témérité des Aſtrologues y a jointes depuis.

On conjecture que la Chaldée a été le berceau de cette ſcience imaginaire, & que ce fut Chilon de Lacédémone, un des ſept Sages de la Grece, qui le premier, oſa la préconiſer hautement

dans ſon pays. Ce Philoſophe, entêté des principes trop dangereux de l'Aſtrologie, s'efforçoit de tout rapporter à la ſcience des nombres. Le calcul des rapports, qu'il ſuppoſoit entre les divers aſpects des conſtellations & les mouvemens ſucceſſifs des Aſtres, étoit pour lui la principale raiſon de toutes les viciſſitudes qui ſe paſſoient ſur le Globe. Il regardoit les premieres modifications de la matiere, & de l'eſprit, comme étant dans une dépendance néceſſaire de ces prétendues cauſes auxquelles il faiſoit honneur d'une vertu tranſcendante & irréſiſtible. Delà cette opinion que toutes choſes dans la nature étoient gouvernées par les loix générales d'une force prédominante, que l'on connoît ſous le nom de Fataliſme. Le chaud, l'humide, le froid & le ſec, ſont les quatre qualités élémentaires, diſoit-il, dont le différent mêlange produit toute la diverſité qui regne continuellement dans la maniere de ſentir & d'agir des hommes. De

même que le chaud & l'humide procurent les générations; de même le froid & le sec servent aux destructions. Ces quatre Élémens, principes essentiels des sentimens & des actes humains, sont toujours disposés dans la nature suivant les influences des Astres & des constellations. Ainsi l'Histoire du monde, selon ce Philosophe, ne devoit être autre chose que le récit des diverses combinaisons survenues dans le mouvement des spheres & des corps célestes. Il est aisé de s'appercevoir combien une telle opinion pouvoit donner lieu à de fâcheuses conséquences dans l'ordre des sociétés politiques.

Les Savans, parmi les Arabes, ont travaillé, dans la suite, plus que tous les autres à embellir ce systême, à lui donner plus de consistance, & à le rendre plus uniforme, en le soumettant à de certaines regles moins variables. Suivant leurs traditions, il faudroit reconnoître que les diverses parties du corps humain sont immédiatement as-

ſervies au pouvoir de différentes dominations. C'eſt le Soleil, enſeignent-ils, qui préſide au cerveau & au cœur, à la moëlle des os & à l'œil droit. Mercure préſide à la langue, à la bouche, aux mains, aux jambes, aux nerfs, à l'imagination. Saturne influe ſur la rate, ſur le foie, ſur l'oreille droite. Jupiter agit ſur le nombril, ſur la poitrine, ſur les inteſtins. Mars exerce ſa puiſſance ſur le ſang, ſur les reins, ſur le chyle, ſur les narines, ſur les paſſions. Vénus préſide à la génération, à la chair & à l'embonpoint. Quoique la Lune, ajoutent-ils, s'attribue tous les membres, elle ne domine principalement que ſur le cervelet, le poulmon, l'eſtomach, l'œil gauche & ſur la force de croître. Cette opinion dépourvue de preuves & de toute vraiſemblance, a trouvé des Défenſeurs illuſtres. Paracelſe, entr'autres, l'a ſoutenue avec la derniere chaleur. Ce fut à deſſein de la rendre plus probable, qu'il réuſſit à la couvrir de ridicule. Comme on lui

contestoit que les Astres & les Constellations pussent avoir une influence directe sur les affections humaines, il prétendit, pour expliquer les difficultés, que l'homme avoit deux corps; l'un physique & élémentaire, visible & palpable qui tire son origine d'Adam; l'autre invisible & céleste, qui tire son origine des Astres, & ses modalités de l'aspect des Constellations. Ses Disciples paroissent encore avoir enchéri sur les idées de leurs maîtres, lorsqu'ils assurent que ce corps astral est le génie de l'homme, son démon tutélaire, son esprit familier. Après de telles suppositions, il est aisé de se livrer à toutes les extravagances que la foiblesse, la bizarrerie & l'orgueil des ames déréglées sont capables d'inventer.

Dans l'hypothese où les Astres auroient une influence réelle sur les êtres sublunaires, on sera forcé de convenir que leur vertu est bien moins puissante que n'est celle du Soleil, de la Lune & des autres Planettes, qui sont toujours

plus proches de notre Sphere. D'ailleurs, comment attribuer quelque ſorte d'efficacité aux Conſtellations? Leur dénomination n'eſt-elle pas purement factice, imaginaire, accidentelle & diamétralement oppoſée dans les divers lieux? La Sphere Barbarique, dit un ancien Auteur, eſt entiérement différente de la Grecque & de la Romaine. L'Aſtronomie moderne ne place-t-elle pas quarante-huit Conſtellations dans le Ciel, tandis que l'ancienne n'y en comptoit que trente-cinq? Les étoiles n'ont-elles pas changé de poſition? Les rayons du Soleil conſervent-ils le même angle? Si l'on conſidere la rapidité du mouvement des Cieux, eſt-il facile de ſe perſuader que les hommes ne changent pas d'aſpect à chaque inſtant, à chaque minute, à chaque ſeconde? Conçoit-on qu'il ſoit poſſible d'avoir le moment de la nativité dans une préciſion exacte? Puiſque toutes ces viciſſitudes ſont ſi incertaines & ſi peu durables, comment oſer,

oser, ſur de pareils principes, établir des regles conſtantes & immuables? Quel jugement l'homme ſage doit-il porter de ce pouvoir prétendu des Aſtres & des Conſtellations relativement à la maniere particuliere d'être de chaque individu? Que l'eſprit curieux de conjectures conſulte plutôt quels ſont la conſtitution du pere & de la mere, la ſanté & l'humeur habituelle de la nourrice, le régime de l'enfant pendant ſes plus tendres années, le Climat ſous lequel il habite, la qualité de l'air qu'il a coutume de reſpirer, l'éducation qu'il reçoit, &c. ce ſont-là véritablement les cauſes phyſiques, dont l'influence eſt, ou favorable, ou nuiſible.

Ces cauſes étoient trop ſimples pour nourrir l'ardeur ambitieuſe de certains eſprits plus avides d'opinions, que de connoiſſances ſolides. Ce fut ſur-tout dans les ſiécles ténébreux, où l'on manquoit de lumieres pour voir ce qui eſt, que l'on eût toute la témérité poſ-

ſible pour deviner ce qui n'étoit point. Alors on s'empreſſoit de ſortir du champ fécond de la belle nature, pour voyager au hazard dans le pays des chimeres & des prodiges. Que de pompeuſes extravagances obtinrent les ſuffrages de Philoſophes diſtingués ! Que de merveilles ridicules ſurprirent la crédulité des Peuples ! L'Aſtrologie judiciaire leva audacieuſement ſon front impoſteur, & ſes menſonges ſe répandirent dans tous les lieux. La vérité inconnue demeuroit captive ſous le poids informe des Taliſmans. On ne parloit plus que de la meilleure diſpoſition des nombres & de l'ordre à obſerver dans le flux & le reflux de mille ſuperſtitions. Le Ciel, qui ſemble devoir dominer l'homme, étoit lui-même aſſujetti aux caprices ſcientifiques de l'homme. Avec le ſecours de quelques phraſes myſtérieuſes & vuides de ſens, on ſe flattoit, ou de détourner les calamités publiques, ou de fixer le cours rapide d'un bonheur prêt à s'échapper.

Plusieurs âges ont dû rougir successivement de ces accès d'une folle impiété. La Morale en souffrit beaucoup, & la saine Physique fut ouvertement méprisée. L'ombre de la séduction dura encore long-tems après que le prestige eut disparu. Les hommes une fois trompés tombent assez ordinairement dans une stupide défiance, & confondent les vérités avec l'erreur qui en avoit usurpé les apparences.

Alors, le mot *Astrologie* fut proscrit, & avec lui toutes les observations particulieres qu'il auroit pu désigner. Ce n'est pas néanmoins que le Sage, au milieu des cris confus de la raison & du préjugé, ne se soit réservé le droit d'étudier & d'apprécier les motifs qui avoient si universellement favorisé le crédit de cette science. En réprouvant l'Astrologie judiciaire, il sçut la distinguer de l'Astrologie proprement dite, & continua de faire de celle-ci un point assez intéressant de ses média-

tions & de ſes recherches. Si ſes travaux n'ont pas toujours été couronnés du ſuccès, c'eſt que la lumiere qui l'a éclairé dans le cours de ſes examens, eſt bien incertaine & bien douteuſe.

A travers les voiles dont la nature a couvert la plûpart de ſes myſteres, des yeux perçans ont eu l'adreſſe d'entrevoir quelques vérités; & ce ſont ces vérités précieuſes ſur leſquelles ſont appuyées les différentes conjectures qui partagent nos ſuffrages. Auſſi-tôt que l'on eſt aſſuré que le Soleil agit juſqu'à des degrés conſidérables de profondeur ſur toutes les végétations qui écloſent dans les entrailles de la terre, il ſeroit difficile de ſe diſſimuler que ſon influence, & peut-être celle de quelques autres corps céleſtes, ne faſſe pas quelqu'impreſſion ſur le tempérament des animaux. Pourquoi les *Gamahé*, ou certaines pierres d'une figure & d'un deſſein curieux, ſe trouvent-elles plus communément dans les Contrées

Orientales & Méridionales, qu'au Septentrion? La chaleur, répond le docte *Albert*, (*Tract. 3, cap. 4.*) y eſt plus grande, & la puiſſance des Aſtres plus féconde : *In Indiâ plures quàm hîc* Gamahé, *quia potentiora Aſtra.*



## CHAPITRE XIX.

*Remarques qu'on peut ajouter à ce qui a été dit ſur les Climats du Midi.*

IL eſt démontré que le défaut de chaleur, dans le tempérament des Méridionaux, doit éloigner leur goût de tous les exercices bruyans. La bile noire, qui, comme nous l'avons obſervé, groſſit leurs veines, & y circule avec lenteur, en devenant la cauſe phyſique de leur humeur triſte & patiente, contribue à incliner leur ame vers les Sciences abſtraites & les profondes méditations. Moins actifs à pluſieurs égards que les autres Peuples ſur les intérêts de leur fortune perſonnelle, parce qu'ils éprouvent peut-être moins de beſoins, puiſqu'ils ſont d'ordinaire une moindre conſommation, ils renoncent avec plus de facilité au tumulte des affaires, pour aller tranquillement

s'enſevelir dans la ſolitude, & ſe livrer aux douces illuſions qui peuvent careſſer leur intelligence. Delà, ce penchant naturel des Peuples du Midi, vers les opinions métaphyſiques. Delà, cette eſpece de fureur, dont ils ont fait ſi ſouvent preuve pour l'amour des prétendues viſions. Delà ce louable attachement pour la contemplation, que quelques Sages ont appelé *la mort précieuſe*. Aucune fonction peut-elle paroître plus digne de l'homme? A la vertu incomparable de rectifier l'eſprit, de former le cœur, elle unit le pouvoir d'élever l'ame au-deſſus d'elle-même; & par d'heureux enthouſiaſmes, elle découvre, à l'entendement des beautés ſpirituelles, que la Philoſophie terreſtre n'a pas même le don d'imaginer. Alors les facultés humaines, dégagées, pour ainſi dire, des liens qui les appeſantiſſent, s'élancent quelquefois d'un vol rapide vers le Ciel, où elles ſe rempliſſent de la ſcien-

ce de l'Éternel; & ſi, dans ces précieux inſtans, elles ſe trouvent éclairées d'une lumiere ſupérieure, elles parviennent juſqu'à déméler les hautes merveilles de la Nature; & à les révéler aux hommes ignorans.

Admirez, Peuples du Nord, les diſpoſitions originelles des Habitans du Midi, & gardez-vous d'eſtimer toujours, comme autant de prodiges, une multitude de faits qui, quoiqu'ils paroiſſent extraordinaires à vos foibles yeux, n'en caractériſent pas moins au naturel des talens particuliers que l'homme eſt capable d'acquérir & de perfectionner. Ainſi n'accuſez pas, ſans examen, les Hiſtoriens qui, dans le cours de leurs narrations, célebrent, dans pluſieurs rencontres, la ſagacité ſi pénétrante de quelques Génies Méridionaux. Quoique les ames n'aient point de Patrie, il eſt cependant manifeſte que les raiſons phyſiques, d'accord avec des expériences répetées,

concourent à nous perſuader qu'il eſt des Pays où elles ſemblent obtenir certains privileges.

Toutes les Sciences ſublimes ne germerent-elles pas dans ces Contrées, d'où elles ſe ſont répandues enſuite ſur la ſurface de l'Univers ? Ne ſeroit-on pas même tenté de croire que ces Climats ont été ceux que la Divinité a pris plaiſir de favoriſer ? N'y a-t-elle pas placé la ſource féconde de ſes lumieres incréées ? Ce n'eſt pas toutefois qu'on veuille inſinuer que l'Eſprit-Saint refuſe d'illuminer les Originaires des autres Régions. Anathême à qui oſeroit circonſcrire, dans des limites déterminées, les influences ſalutaires de l'inſpiration.

Sans déroger à cet aveu menaçant, qui eſt tout enſemble ſi conforme à la Foi & à la Juſtice univerſelle, on peut obſerver que la plûpart des Perſonnages inſpirés ont reçu la vie ſous ces heureux Climats. On en a vu naître rarement ſous un Ciel oppoſé. Seroit-

il permis de douter que les principes d'une saine Physique viennent sur ce point se concilier, ou plutôt se confondre dans la profondeur des desseins éternels? Dieu a bien voulu éclairer les voies du genre humain. Les Méridionaux n'ont-ils pas été communément les mieux disposés? De même que le Soleil fait briller sa lumiere sur toute l'étendue de la terre, ainsi l'on a lieu de supposer que le Très-Haut répand son esprit de clarté sur toutes les parties de l'Univers. Si les rayons du Soleil se montrent plus lumineux quand ils sont réfléchis sur une nappe d'eau bien transparente, que lorsqu'ils tombent dans un étang bourbeux, pourquoi ne présumeroit-on pas que les impressions de la vertu céleste brillent d'un éclat plus vif dans une ame épurée que dans celle qui, continuellement courbée vers la terre, devient presqu'insensible aux touches impalpables?

Ce dernier état est assez générale-

ment celui des Septentrionaux, & même des Originaires de la Moyenne Région. Avec un tempérament chargé de ſang & d'humeurs, ils éprouvent, plus que les autres, de grandes difficultés à ſe dépouiller de ces habitudes groſſieres que leur fait contracter la pente de leur propre nature. Ce n'a donc pas été ſans motif que *Héraclite* appelloit les hommes ſages : *Les Ames ſeches.*

L'opinion de Cardan, qui prétend que les eſprits manifeſtent plus de ſagacité à meſure que les tempéramens ſont plus chauds & plus humides, eſt donc deſtituée de toute vraiſemblance philoſophique. Il eſt, au contraire, inconteſtable que moins la complexion des animaux eſt humide & ardente, plus leur organiſation paroît être parfaite en ſoi, & leurs opérations adroites & ingénieuſes. L'éléphant n'a-t-il pas la plus belle réputation de prudence ? *Pline*, avec tous les Naturaliſtes, ſoutient que cet animal eſt pourvu

d'un ſang très-froid. Le ſyſtême de la circulation étant à-peu-près le même dans toute l'œconomie animale, il eſt aiſé de comparer & de tirer des conſéquences au moins probables.

Le conſeil, la ruſe, la prudence ſont donc les attributs familiers des Peuples du Midi ? Doués des diſpoſitions les plus favorables pour pénétrer les vérités du premier ordre, on doit ajouter foi aux Écrivains qui nous les repréſentent avec des cœurs toujours en effervefcence, lorſqu'il s'agit, parmi eux, de dogmes de Religion. Auſſi point de Contrées dans le monde où les ſyſtêmes de Latrie aient été plus diverſifiés & plus multipliés. Il eſt incroyable, dit *Léon l'Africain*, à quel point ils ont porté le luxe dans la décoration des Temples. Ç'a été dans ces lieux que le régime monaſtique a pris naiſſance & fait les plus rapides progrès. Vivre en ſolitude, & vivre ſeulement pour Dieu, cet état ne pouvoit manquer de charmer leurs goûts, & de

ſatisfaire leurs paſſions. Delà ce courage héroïque à ſurmonter les rigueurs de mille auſtérités ſingulieres. Delà, cette obſervance ſcrupuleuſe dans la maniere de jeûner, capable d'intimider la foibleſſe des habitans de la moyenne Région, & de révolter la nature humaine parmi les Septentrionaux.

A ces traits d'une inſenſibilité marquée pour les choſes terreſtres, & d'un penchant opiniâtre vers les objets intellectuels, peut-on ſe diſſimuler, s'écrient les Défenſeurs des Hypothèſes Aſtrologiques, quelle ſorte d'impreſſion opere, ſur les habitans du Midi, l'influence du froid *Saturne?*

Avec des diſpoſitions auſſi ſinguliérement favorables de la part des Méridionaux pour la connoiſſance des vérités Métaphyſiques, on eſt d'abord ſurpris de les voir adopter, dans leur adminiſtration, les principes les plus vicieux, & les uſages les moins analogues aux intérêts publics. De tous les Peuples qui vivent en ſociété, il en eſt

peu dont les ſyſtêmes politiques ſoient moins adroitement combinés & réfléchis avec moins de ſageſſe. L'habitude continuelle où ils ſont de tout donner à la contemplation, leur devient infailliblement préjudiciable lorſqu'il s'agit de les appliquer à la pratique. On ſait que les idées ſublimes ou merveilleuſes ſont aſſez ſouvent éloignées des projets de réalité. Si, par la nature de leur pénétration, les Peuples du Midi ſont capables plus que les autres de reconnoître les abus, leur indolence preſqu'inſurmontable pour l'exécution, les empêche de travailler à la réforme. Donc leur attachement invariable à certaines regles de diſcipline, ou même de doctrine, eſt quelquefois plutôt le réſultat d'une négligence opiniâtre, que l'effet d'un goût de choix & de raiſon.

Comme il arrive d'ordinaire, aux ames lumineuſes, de trouver en elles-mêmes des reſſources propres à les conſoler, & même à les charmer, elles ſe livrent facilement à ces illuſions bril-

lantes, & perdent, ſans regret, la vue des révolutions momentanées. Ainſi, les Philoſophes Méridionaux, ſatisfaits de contempler les eſſences des vertus, manquent du zele ſi néceſſaire pour les enſeigner avec fruit. Ils poſſedent le premier eſprit de la légiſlation, & n'ont pas toujours le courage d'être Légiſlateurs. Delà, le triomphe de la tyrannie dans ces Climats extrêmes. Delà, l'incapacité dans le maniment des affaires. Delà, peut-être, la foibleſſe des hommes, & l'impuiſſance abſolue des femmes. Delà, l'inſolence des paſſions & l'hypocriſie des mœurs.

Si les Originaires des extrêmités du Nord ont fait preuve d'ineptie dans leur ſyſtême de gouverner, ç'a été faute de lumieres & de réflexions. Semblables, en quelque ſorte, aux bêtes qui habitoient leurs forêts, ces Peuples ont vécu pendant une longue ſuite de ſiecles, ſans connoître d'autres Loix que celle qui attribue le droit au bras le plus robuſte. Quoique cette barba-

rie ſe ſoit éclipſée inſenſiblement à l'approche des manieres polies de la moyenne Région, combien de lieux écartés n'offrent pas encore des veſtiges malheureux de ces coutumes également injuſtes & brutales ? Combien de petits Cantons, ſitués entre des montagnes de neige & de glace, où le Magiſtrat n'oſeroit juger une affaire, ſoit publique, ſoit particuliere, ſans être préalablement muni d'armes défenſives. Telles étoient les mœurs agreſtes des Germains au tems de Tacite.

Tirer vengeance de ſon ennemi, ou par l'épée, ou par le larcin, ſans égard à aucune autorité, c'eſt un ancien uſage qui n'eſt point entiérement aboli dans quelques Contrées Septentrionales. Exercer la profeſſion de brigand public, n'eſt point par-tout un état de deshonneur. Les Loix inhumaines du duel, n'ont-elles pas ſorti de la Zône Glaciale ? L'ardeur bouillante du ſang trop prompte pour ne pas prévenir la marche tranquille de la raiſon, con-

courroit, ſans doute, à y étouffer le cri de la conſcience, & à ne laiſſer entendre, au cœur, que la voix bruyante du meurtre & du carnage. Dès-lors fut établie cette coutume barbare qui oblige, ſous peine d'infamie, un foible innocent qui a été offenſé, à commettre le reſte de ſes forces avec un brutal criminel qui s'appuie audacieuſement ſur la roideur inflexible de ſes nerfs. Quelle monſtrueuſe légiſlation que celle qui ne permet le triomphe aux vertus de l'ame, qu'autant qu'elles peuvent lutter, avec avantage, contre les forces du corps ! Les Scythes pouſſerent ſi loin cette horrible manie, qu'un de leurs Compatriotes devoit à jamais rougir de honte, ſi, après avoir entrepris de terraſſer une bête féroce, il prenoit le parti de céder au péril évident d'être déchiré & mis en pieces.

De ces habitudes preſque naturelles & ſi différentes des Nations entr'elles, ſont ſortis les ſyſtêmes contraires qui

ont été obſervés dans les diverſes eſpeces de leurs gouvernemens. Si les Septentrionaux fondent principalement leur gloire ſur la vigueur de leurs bras, ceux d'un Ciel tempéré, ſur la prudence de leurs conſeils, les Peuples du Midi, plus pénétrés du dogme ſacré de la Providence, ſe repoſent quelquefois avec une confiance trop pareſſeuſe ſur les reſſources qu'elle peut leur procurer. Ceux qui commandent font preſque conſiſter tous les principes de cet art difficile, à inſpirer une crainte ſalutaire de la Divinité aux hommes qui ſont nés dans la claſſe de l'obéiſſance. Ainſi ſe conduiſirent avec ſuccès les Caliphes en Orient, & les Prêtres Philoſophes dans le territoire de l'Inde. Mais, dans l'ordre commun des choſes, la ſplendeur durable des États, eſt-elle plutôt attachée aux forces réunies des Citoyens, qu'à l'intelligence éclairée des Perſonnes qui les adminiſtrent ? On conçoit que ce probléme n'emporte point avec

ſoi l'éloge de la nature humaine.

Le Sage *Saturne*, diſent les anciens Mytologiſtes, fut détrôné par le fougueux *Jupiter*. Dans ces tems héroïques, continuent les premiers Écrivains, les Rois étoient choiſis dans le nombre des Prêtres & des Philoſophes. Alors on penſoit que la piété & la ſcience auroient un aſſez fort aſcendant ſur l'eſprit des Peuples, pour les contenir dans les bornes d'un devoir légitime. Le regne de la vertu, de l'ordre & de la paix, fut bientôt perverti. Des ſcélérats, ennemis des Dieux, s'éleverent contre ces Princes auguſtes. Il fallut repouſſer la violence par la violence. Quelques Perſonnages ambitieux ſaiſirent avidement les rênes de l'adminiſtration. Leur audace leur tint lieu de talent; & le poids des chaînes, dont ils opprimerent leurs freres, furent les reſſorts qu'ils mirent en jeu pour conſolider leur puiſſance. Les ſociétés changerent de ſyſtême. Les Pontifes & les Savans, étant éloignés

du gouvernail, la conduite des affaires fut envahie par le Soldat le plus adroit & le plus robuste. Ainsi, dans les révolutions, il arrive presque toujours que la force supérieure du Tyran reste victorieuse de la raison méditée du Philosophe. Insensiblement le tumulte dût se calmer, & l'on vit, dans les Républiques florissantes, un certain ordre établi, qui distinguoit les classes différentes des Membres qui les composoient. Les Sages furent destinés à solliciter les secours du Ciel, & à donner des conseils. Les ames prudentes & magnanimes furent chargées du commandement. On confia, aux Citoyens les plus vigoureux, le soin de l'exécution.

Les intérêts particuliers tendent-ils à troubler l'harmonie de ce plan, il en résulte un conflict d'idées, de sentimens & de passions, que la prudence seule n'est pas toujours capable d'appaiser. C'est dans ces tristes conjonctures où les entreprises violentes des

Perturbateurs triomphent de l'intelligence éclairée des Partis inférieurs en forces. C'eſt donc une vérité trop bien prouvée, que, parmi les hommes, la multitude des bras peut avoir l'avantage ſur l'étendue des lumieres de l'eſprit. Les Peuples du Midi, attaqués par ceux du Nord, ont fait plus d'une fois cette malheureuſe expérience. Dans des États, d'ailleurs bien policés, la partie du Peuple la moins inſtruite, n'a-t-elle pas quelquefois ſoumis, à ſa diſcrétion, cet ordre de Citoyens, auxquels il appartenoit de commander?

Malgré ces exemples trop répétés pour le malheur des Nations, il eſt manifeſte qu'aucun Empire n'a eu une puiſſance durable, tant que la Philoſophie n'a point éclairé le Tribunal des Loix, ni le Cabinet des Miniſtres. Quel eſt même l'homme célebre qui n'ait pas emprunté, de cette ſcience divine, les qualités avantageuſes qui l'ont fait glorieuſement remarquer? *Anaxagore* fut le Précepteur & le Con-

ſeiller du fameux *Périclès ; Platon* fi
celui de *Dion ; Iſocrates* celui de *Ni-*
*cocles ; Plutarque* celui de *Trajan ; Po-*
*lybe* celui de *Scipion*. Les Mages étoien
Légiſlateurs chez les Perſes, & les In-
diens appelloient les Brachmanes au
gouvernement. Dans la Grece, on in-
terrogeoit avec confiance les Oracles
A Rome, on reſpectoit beaucoup les
inſtructions des Pontifes. Il eſt donc
vrai que la Philoſophie a reçu, dans
tous les lieux, les marques glorieuſes
de la conſidération que lui méritoient
les Perſonnes illuſtres qui la cultivoient
pour le plus grand bien de leurs ſem-
blables.

Quoiqu'il paroiſſe que ces ames ſu-
blimes ſoient nées pour tracer, au
monde, les voies difficiles du bon-
heur, il eſt néanmoins aſſez ordinaire
que leurs préceptes ſe terminent au
point de la ſimple ſpéculation. Autant
de courage & d'adreſſe pour la prati-
que, qu'elles ont de facultés brillantes
pour la théorie, le Philoſophe feroit

un homme parfait. Platon eut été, ſans doute, cet homme, ſi la nature ſe fût engagée à le montrer. Mais Platon, comme tous ceux que célebre l'Antiquité, manquoit de ces certains talens ſi néceſſaires à l'art de gouverner. Soit que les génies lumineux dédaignent de ſe prêter à cette longue ſuite de détails eſſentiels pour y réuſſir, ſoit que leur vue trop perçante s'éblouiſſe ſur les petits objets, il eſt rare que le ſuccès ait été le réſultat de leurs ſyſtémes.

Ainſi c'eſt un prodige dans l'ordre moral, de trouver réunis, dans la même Perſonne, de vaſtes connoiſſances; une vive pénétration, & le talent précieux du conſeil, avec l'heureuſe facilité d'exécuter. *Philon* fait bien ſentir toute l'excellence de ce merveilleux aſſemblage dans ſon Panégyrique de Moïſe. Il ſuffit de ſavoir, s'écrie ce judicieux Écrivain, qui a été tout enſemble le Général le plus courageux & le plus expérimenté, le Légiſlateur le plus prudent & le plus éclairé, le Sa-

vant le plus profond & le plus modeste; le Particulier le plus honnéte & le plus religieux; enfin, le Prophete le plus hautement illuminé. Ce portrait si ressemblant du Conducteur des Israëlites, pourroit-il convenir aux plus grands noms de l'Histoire?

Si tous les hommes ne possedent pas toutes les qualités de l'ame & du corps, la nature ne donne pas davantage, à toutes les Nations, tous les talens au même degré. Les différences palpables qui regnent entr'elles à cet égard, ne semblent-elles pas nous désigner quel rang plus ou moins honorable occupent les Peuples dans la République de l'Univers?



CHAPITRE

# CHAPITRE XX.

## *De la Dignité & des Qualités originelles des Nations, respectivement à leur position cosmographique.*

IL subsiste, entre tous les êtres, un ordre de relations qui composent une chaîne immense de propriétés, dont les nuances particulieres ne s'éloignent les unes des autres que pour former cet accord d'harmonie qui soutient & embellit l'Univers. Tous les genres sont excellens. Toutes les especes sont accomplies. Tous les individus sont parfaits. Point d'erreurs réelles dans les opérations de la Nature. Son Auteur a établi toutes choses d'après ses principes, qui sont éternels. Le monde, que nous nous efforçons de connoître, annonce cette vérité fondamentale. Seroit-il possible de ne pas la remar-

quer dans les diſpoſitions originelles de ſes habitans ?

De même que dans un État bien policé, les Citoyens ſont diſtribués dans des claſſes différentes ; de même les Nations, dans la république du monde, paroiſſent occuper des rangs divers. Comme chaque Peuple n'a pas les mêmes inclinations, chaque Peuple, ce ſemble, n'eſt pas deſtiné préciſément à des fonctions ſemblables. On peut donc appercevoir le même enchaînement de rapports de Nations à Nations, qu'il eſt facile, dans une Société, de l'obſerver d'hommes à hommes. Quelle confuſion dangereuſe ſi, dans un Empire, tous les Sujets avoient les mêmes talens ? Ne faut-il pas, pour en maintenir la puiſſance & la gloire, que les Citoyens ſoient partagés en trois ordres ? Les uns, nés avec l'amour de la contemplation, ſe chargent volontiers d'étudier & d'inſtruire. Les autres, avec de la prudence, un juge-

ment droit & du zele, ſont propres à l'adminiſtration. Les fonctions des derniers, qui compoſent le plus grand nombre, doivent ſe borner à ces exercices qui ſuppoſent plus de force ou d'adreſſe dans les bras, que de ſagacité & de lumieres dans l'eſprit. L'image d'une pareille diſtribution de qualités primitives, deviendra facilement ſenſible à tous les yeux qui voudront s'ouvrir ſur l'œconomie générale du globe. Ce ne ſeroit donc point hazarder une conjecture téméraire, d'avancer que la premiere fin de la création étoit de ne faire, de toutes les parties de la terre, qu'un même État, & de tous les hommes, qu'une ſeule famille?

Si le partage des qualités de l'ame eſt inégal ſuivant les divers lieux, on ſait que celui des puiſſances corporelles n'eſt pas plus uniforme. Les Méridionaux, qui ſurpaſſent en intelligence les Peuples des autres Contrées, doivent être placés dans la claſſe des Philoſophes. Ils ſont reſpectivement, à

toute la terre habitée, ce que ſont, par rapport à la collection des membres d'une République, les Citoyens qui ſe dévouent aux exercices purement ſpirituels. Leurs connoiſſances particulieres deviennent des notions communes. Heureuſement initiés dans les hautes ſciences, leurs fonctions conſiſtent à révéler les vérités cachées. On peut donc les regarder comme l'œil de ce grand État.

Les habitans du Nord occuperoient le dernier rang dans cette Monarchie univerſelle. Ne figurent-ils pas le troiſieme ordre des Citoyens, qui négligent d'ordinaire la culture de l'eſprit pour ſe livrer aux travaux les plus pénibles? La force & le courage étant leurs premiers attributs, on ne ſauroit être ſurpris qu'ils aient l'avantage, plus que les autres Peuples, de fournir de braves Soldats & de laborieux Manœuvres.

Les Originaires de la Moyenne Région, moins robuſtes, mais plus ingé-

nieux que ceux du Nord, n'ont pas la même vivacité d'eſprit que les Méridionaux. Moins intelligens que ceux-ci, moins impétueux que ceux-là, ils poſſedent les paſſions dans un certain degré d'équilibre, qui facilite l'eſſor de la prudence & du jugement. Auſſi a-t-on remarqué, dans tous les âges, la Politique & la Magiſtrature, paroître avec le plus grand éclat dans les Zônes tempérées.

L'ame humaine offre encore un tableau bien naturel de ce merveilleux arrangement. L'eſprit donne les conſeils. Il eſt de ſon reſſort d'éclairer la conduite. La raiſon ordonne. Il lui appartient de fixer les regles. Les ſens, moins diſtingués, doivent ſuivre les impreſſions qu'ils reçoivent des facultés ſupérieures. Tel eſt le plan de ſubordination qui ſe montre dans l'enſemble, comme dans les parties, des différens ſyſtêmes qui nous ſont connus.

Ces rapports, qui paroiſſent ſubſiſter entre les facultés de l'ame & les

attributs des Peuples qui couvrent la terre, se font voir encore les mêmes, si on compare le caractere physique des différentes Contrées de l'Univers avec celui des diverses parties du corps humain. *Platon*, jaloux de donner l'idée de la république la plus parfaite, saisît avidement toutes les nuances analogues qu'il crut appercevoir dans ce dessein. Pénétré de la plus juste admiration à l'aspect des puissances qui forment l'homme, il jugea que le plan naturel de leur distribution, étoit celui que devoit imiter quiconque auroit le courage d'être le Fondateur d'un nouvel Empire. Ce fut d'après ces premiers principes, qu'il étendit ou resserra les droits & les prérogatives des classes de Sujets qu'il imaginoit gouverner. Que les Savans, dit-il, tiennent les rênes de l'administration. Eux-seuls sont nés pour éclairer & conduire les Nations. Ils sont, eu égard aux Sociétés, ajoute-t il, ce que la cervelle est à l'homme. De même qu'elle

ſemble n'être placée dans la partie ſupérieure, que pour diriger plus sûrement tous les reſſorts de la machine ; de même la lumiere ne brille, aux yeux du Sage, que pour l'établir l'arbitre de toutes les affaires. Delà ce cri général, répété comme à l'envi par tous les Écrivains : *Que les Rois philoſophent, ou que les Philoſophes ſoient Rois.* Cette maxime, ſi belle en ſoi, préſente de nos jours un ſens bien vague & ſuſceptible de grandes modifications.

A ſuivre le ſyſtême du Légiſlateur Grec, il faut croire que les Soldats ſont parfaitement figurés par les fonctions du cœur de l'homme. C'eſt dans ce viſcere que ſe développe le germe du courage & de l'impétuoſité. Les Laboureurs & les Artiſans auroient encore des relations aſſez exactes avec le foie. Ces claſſes nombreuſes de Citoyens fourniſſent les alimens à tous les membres de l'État, & leur procurent les commodités tant recherchées. Sans leur ſecours, auſſi prompt qu'il eſt effi-

cace, la vie de tous les ordres ne ſeroit bientôt plus qu'un ſoupir de langueur & de mort. Si la meſure de l'utilité devenoit jamais la meſure de l'eſtime, ces bras, qui ſont ſi ſouvent en ſueurs, devroient paroître bien reſpectables.

A travers ces premiers traits, d'un parallele au moins vraiſemblable, il eſt aiſé d'appercevoir une uniformité conſtante de rapports, d'où peut réſulter une nouvelle hypothèſe capable de répandre un jour lumineux ſur la qualité originelle des différens Peuples. Il ne faut que ſuppoſer le monde entier ſoumis aux mêmes loix politiques, & comparer, par le moyen d'une anatomie de convention, les parties contraires de ce grand État, avec les parties intégrantes de l'homme. La Phyſique & l'Hiſtoire concourent à nous ouvrir la voie du ſuccès.

La terre, ce grand animal, pour nous ſervir de l'expreſſion d'*Homere*, de *Pytagore* & d'*Averroës*, a-t-elle, ſuivant la conjecture de ces Philoſo-

phes, ſon côté droit tourné vers l'Orient, ou le préſente-t-elle à l'Occident, comme l'ont prétendu *Pline* & quelques Naturaliſtes? Les Romains, ce Peuple attentif juſqu'au ſcrupule dans ſes cérémonies religieuſes, paroiſſent avoir adopté cette derniere opinion. Dans les Temples, écrit *Varron*, ou plutôt, dans ces eſpaces céleſtes décrites par le bâton augural, les Supplians avoient le Levant à leur gauche & le Couchant à leur droite. Cette même ſituation eſt celle qu'ont préféré les Muſulmans dans leurs Prieres publiques. A juger d'après le texte de *Titelive*, il paroît, ou que le Code révérenciel a ſouffert quelqu'altération ſur ce point, ou qu'il n'a pas été uniforme dans toute l'étendue de l'Empire.

L'uſage contraire, celui de prier la face tournée vers l'Orient, a toujours été en vigueur chez les Hébreux. Dans leur Langue, le mot *Face* & celui d'*Orient*, ſont même quelquefois ſynoni-

me. Il eſt manifeſte que, dans une telle poſition, le côté droit de leur Synagogue avoit l'aſpect du Midi. Cette coutume eſt aſſez généralement obſervée dans nos Égliſes. Plus d'une Ordonnance de diſcipline preſcrit de s'y conformer. Cet ancien uſage, comme tous ceux qui ſont reçus, n'eſt point l'effet du hazard. *Philon*, *Cléomede*, *Lucien* & *Solin* en ont recherché la cauſe, & l'ont trouvée dans le mouvement principal de la terre. C'eſt de la ſorte que, dans tous les tems, les Obſervateurs de la Nature ont reſpecté ſes loix, & combiné les rapports de ſes parties.

L'ignorance, il eſt vrai, cette mere féconde des préjugés, applanît la voie des ſuperſtitions, & donna lieu, ſur cet article, à la diverſité des ſentimens. Quel contraſte, par exemple, dans la créance des Grecs & des Latins! Ceux-là eſtimoient que la droite de l'Univers leur étoit la partie la plus favorable. Point de préſages heureux, diſoient-ils, s'ils ne ſe montrent de ce côté.

Ceux-ci auroient frémi de crainte, si leurs augures se fussent déclarés du côté gauche. Les Hébreux, sans avoir trop disputé sur les vertus particulieres, attribuées à l'Orient & à l'Occident, paroissent avoir eu plus de goût pour les influences du Midi. C'est du Septentrion que les maux nous viennent en foule, annonce au Peuple qu'il instruit, le Prophete *Ezéchiel*.

Les Juifs n'ont pas été les seuls qui aient redouté le voisinage du Nord. Les Arabes & les Maures étoient pareillement persuadés de l'avantage réel des Méridionaux. Comment seroit-il possible, leur fait dire *Pic de la Mirande*, que les mauvais génies soutinssent le vif éclat de la lumiere qui brille dans ces belles Régions? Eloignez-vous des Contrées trop Septentrionales, s'écrie Olaüs; l'air y est plus qu'ailleurs infecté d'une multitude d'esprits impurs.

Il est aisé de démêler, au milieu de ces opinions, ou superstitieuses, ou

incertaines, plusieurs nuances de probabilité, qui, par leur analogie avec nos remarques préliminaires, prêtent de nouveaux degrés de vraisemblance à notre comparaison physiologique. Il y a donc apparence que le côté droit de la terre est dominé par le Pôle arctique. Les Originaires du Midi ne sont-ils pas plus foibles que ceux du Nord? N'est-il pas reconnu que le côté gauche de l'homme est moins vigoureux que le côté droit? Dans l'ordre commun de la génération, enseignent plusieurs Philosophes, les mâles occupent la partie droite du sein de la mere. Une femme enceinte vient-elle à rêver d'un œil droit, dit *Artemidore*, dans son Livre de l'*Interprétation des Songes*, croyez qu'elle accouchera d'un garçon. Le systême conjectural de ce visionnaire est par-tout appuyé sur ces principes. Selon lui, le côté droit figure toujours la présence des hommes & des jeunes gens. Le côté gauche, au contraire, prognostique infail-

liblement celle des femmes ou des vieillards.

Ces idées, que l'art frivole de la divination s'empressoit de faire valoir pour accréditer l'erreur, le Naturaliste ne les a pas toujours négligées dans ses observations. Ne l'a-t-on pas représenté plus d'une fois, dans l'examen des tempéramens qui contrastent entre les Originaires du Nord & ceux du Midi, attribuer la cause premiere de leur diversité à leur différente position dans l'Univers? Ceux-ci, qui regorgent de bile noire, occupent le côté gauche du Globe. Ceux-là, qui abondent en sang & en humeurs, sont situés à la partie droite. Ainsi, à considérer l'ordonnance générale des êtres, on apperçoit aisément des rapports de ressemblance & même d'identité entre ce grand tout, & la conformation particuliere de l'homme. Où se montre une suite d'analogies dans les desseins, là l'esprit de probabilité peut raisonnablement soupçonner des loix & des

fonctions corrélatives. Dans le corps humain, le foie eſt placé du côté droit. On trouve la ratte du côté gauche. Sous le Pôle Antarctique, par une raiſon de ſimilitude, ſe fermentent & ſe filtrent, plus qu'ailleurs, la bile noire & les humeurs acrimonieuſes. Vers le Nord, le ſang acquiert plus de conſiſtance & circule, dans les veines qu'il remplit, avec plus de rapidité. Là, les femelles ſont plus multipliées. Ici, les mâles naiſſent en plus grand nombre. La conſtitution des Septentrionaux doit donc être, ſuivant ce ſyſtême Phyſiologique, plus robuſte que n'eſt le tempérament commun des Nations Méridionales qui participent à des influences moins efficaces.

Cette eſpece d'anatomie de la terre, étant une fois ſuppoſée, c'eſt la nature elle-même qui ſemble marquer les diſtinctions des rangs dans la République univerſelle. Les Peuples du Nord, étant ſitués à la droite du Globe, leurs principaux attributs doivent conſiſter

dans la roideur des nerfs, & dans l'industrie méchanique. Ces qualités, plus avantageuſes à la Société, que brillantes par elles-mêmes, ne leur permettent pas d'aſpirer aux premieres claſſes. Les Méridionaux, placés à la gauche & plus foibles de corps, n'en ont pas moins de juſtes prétentions à des emplois plus honorables. Les Habitans de la moyenne Région, repréſentent très-bien le ſecond ordre des Citoyens. Comme ces Nations participent à-peu-près de la même maniere aux influences extrêmes, elles ſont plus ſouverainement aſſujetties que les autres aux impulſions du cœur.

La nature, qui ne ſait point ſe démentir dans ſes opérations, offre, de toutes parts, des moyens de reconnoître ſes myſteres. De même qu'il paroît y avoir trois claſſes différentes pour les Nations, de même on peut diſtinguer trois mondes divers ſoumis à l'empire d'un même tourbillon. Le premier eſt le monde intelligible. C'eſt

cet eſpace que l'imagination deſtine pour être le lieu des eſprits. Le ſecond eſt le monde céleſte. C'eſt l'endroit qu'occupent les Aſtres & les Conſtellations. Le troiſieme eſt le monde élémentaire. C'eſt cette étendue qui ſert de berceau, de domicile & de ſépulchre aux êtres animés. Cet ordre apparent dans l'Univers, ne rentre-t-il pas dans le ſyſtême commun de la diſtribution des attributs différentiels de l'eſpece humaine ?

Ces conjectures ne ſont pas nouvelles. Plus d'un Philoſophe Juif avoit entrepris de les accréditer. Quelques Interpretes de la Loi ont même oſé, dans ces derniers tems, en faire un point de doctrine. Le monde élémentaire, aſſure un certain *Elie*, connu parmi les Rabins, doit achever ſa grande révolution dans l'eſpace de ſix mille ans. Il eſt vraiſemblable que, pendant les deux mille premieres années, les hommes, plus ſages que leurs neveux, ne ſe ſont occupés que de la

recherche des vérités eſſentielles. La Religion captiva tous leurs ſentimens. La nature put bien quelquefois attirer leurs regards; mais elle ne les détourna point entiérement de la contemplation des ſublimes myſteres. Bientôt après leur ambition & leur curioſité les porterent à d'autres objets. L'époque des deux mille années ſuivantes, fut employée à former de nouvelles Républiques, à élever des Trônes, à dicter des Loix & à planter des Colonies. Le dernier terme de cette révolution, offre le ſpectacle de la variété des Arts méchaniques & de l'ardeur impétueuſe de tous les hommes à s'en procurer les avantages. Dans le premier âge, *Saturne* dominoit. *Jupiter* a regné dans le ſecond âge. *Mars* eſt devenu le Prince du troiſieme âge.

Quelque utiles que ſoient ces imaginations du Rabin, l'Hiſtoire générale ſemble leur prêter un certain air de réalité. Ne ſont-ce pas les Méridionaux qui ont été les premiers Pontifes & les

premiers Souverains? Les Peuples de la moyenne Région, ne paroiſſent-ils pas avoir hérité enſuite de ces brillantes prérogatives? Quand les Nations Septentrionales ont-elles figuré dans l'Univers avec plus d'importance que durant le cours de cette derniere époque? Si quelquefois leurs attaques & leurs victoires ont été plus multipliées, il n'en eſt pas moins vrai que leur puiſſance n'a jamais été, ni plus ſolide, ni plus reſpectable.

Les influences céleſtes changeroient-elles donc ainſi ſucceſſivement de nature? Non; ce ſont les cauſes morales qui, dans leur action périodique, ſurpaſſent d'ordinaire les cauſes phyſiques. A meſure que les talens, le goût & la politeſſe paſſent du Midi aux Climats tempérés, il y a apparence que les qualités de la moyenne Région ſe communiquent aux Originaires du Nord, qui dépoſent une partie de leur férocité en faveur des Méridionaux. Cette viciſſitude ſinguliere ſe manifeſte tou-

jours plus ou moins, ſuivant les propriétés plus ou moins avantageuſes du Ciel & du Territoire. Juſqu'ici la gloire des hommes n'a point été immuable. Du ſein de l'ignorance & de la pauvreté, ils parviennent à l'aiſance & au ſavoir. Delà ils montent à l'opulence & à l'orgueil. Ce degré une fois atteint, l'habitude des richeſſes entraîne leur ruine, comme l'abus de la ſcience doit les ramener au point de barbarie d'où ils ſont partis. Un terme de deux mille ans, ne ſuffit-il pas pour terminer cette étrange révolution ? L'Italie, l'Eſpagne & la France ſemblent juſtifier ce triſte préjugé.

Au reſte, n'auroit-on pas lieu de conjecturer, que comme pluſieurs Naturaliſtes reconnoiſſent qu'il n'exiſte & n'exiſtera jamais qu'une certaine quantité déterminée de mouvement dans le monde, il n'y a pareillement dans l'aſſemblage des divers ordres de l'eſpece humaine, que la même quantité de lumieres, de talens, d'idées & de connoiſſan-

ces? Ce qu'un corps perd de degrés d'actions, disent les Physiciens, un autre corps les regagne infailliblement. Pourquoi ne pas présumer, par une raison semblable, que, lorsque les qualités de l'esprit se dégradent dans un lieu, elles se reproduisent proportionnellement dans un autre? Plus d'un Philosophe illustre n'a-t-il pas enseigné que les spheres des étres sensibles & insensibles devoient être gouvernées par des loix analogues? Delà résulte cette fécondité prodigieuse d'un seul principe, ce premier objet de l'admiration respectueuse de tous les Sages.

Quoique les attributs des Peuples ne soient pas originairement les mêmes, on n'en doit pas moins convenir que le tems peut faire, à certains égards, ce que la Nature seule ne s'étoit point engagée de produire. C'est ici le triomphe du systême des Climats. Malgré cette révolution successive des Sciences & des Arts, quelle diversité frappante n'observe-t-on pas tou-

jours entre les ames du Nord & les intelligences du Midi! Quel ton différent dans leurs Académies! Quel ſtyle peu reſſemblant dans leurs écrits! Il eſt poſſible, ſans doute, que les Peuples du Septentrion héritent des dépouilles des Méridionaux; mais ce ne ſont que des dépouilles qui, dans le cours du paſſage, ont perdu la plus belle partie de leur nuance & de leur éclat.



# CHAPITRE XXI.

*Du caractere dominant des Originaires de la moyenne Région, & en particulier du défaut de constance attribué au Peuple François.*

DE la vivacité dans l'esprit, de la docilité dans les mœurs, de la délicatesse dans le goût, de l'agrément dans les manieres ; peu de roideur dans les habitudes, peu de timidité dans les entreprises, peu de méthode dans la conduite ; beaucoup de gaieté extérieure, beaucoup de facilité dans l'humeur, beaucoup de passions, & presque jamais de transports d'attachement, tel est le caractere commun des Originaires d'un Ciel tempéré. On y voit les vertus briller à côté des vices, & l'héroïsme percer à travers les foiblesses. Leurs ames, susceptibles de toutes les modifications, sont, en quelque

ſorte, comme leur territoire, qui peut produire preſque toutes les eſpeces de fruits. Delà, cette variété ſinguliere de modes & d'uſages qui flatent les Étrangers, & qui occupent ſérieuſement les Naturels du pays.

Cette facilité qu'ont les Habitans de la moyenne Région, de s'approprier toutes les formes poſſibles, eſt peut-être le ſeul avantage particulier dont la Nature les ait gratifiés. Incapables, en général, de porter les vertus & les vices phyſiques au même degré que le font les Peuples des Climats extrêmes, ils manquent de cet enthouſiaſme qui décéle les hommes extraordinaires. En conſéquence les Méridionaux ont, pour eux, une eſtime médiocre, tandis que ceux du Nord leur témoignent une haute conſidération. C'eſt ainſi qu'il arrive le plus ſouvent que les louanges ou le blâme, donnés à une Nation par les Hiſtoriens, dépendent moins préciſément des motifs en eux-mêmes que de la façon de les enviſager. Aux

yeux des Pygmées, tous les hommes ne paroiſſent-ils pas des Géans ? A entendre parler les Géans, le reſte des hommes ne ſont que des Pygmées. C'eſt de la ſorte que l'erreur dans les jugemens s'introduit par la voie incertaine de la comparaiſon.

Ce défaut, trop commun dans les annales des Peuples, intéreſſe de plus près la gloire des Habitans des Zônes tempérées, que les Originaires des Climats Méridionaux ou Septentrionaux. Comme ces Peuples apportent, en naiſſant, peu de perfections, mais une aptitude ſurprenante pour en acquérir, leur caractere eſt moins décidé, & dès-lors plus expoſé à de vaines imputations. Auſſi quelle diverſité dans les couleurs dont ſe ſervent les Étrangers pour les peindre! S'il n'eſt point de qualités excellentes deſquelles on ne leur faſſe honneur, il n'eſt point non plus de reproches amers qu'on ne ſe croie autoriſé de leur faire. Au Midi, on célebre leur valeur & leur induſtrie

au

au même tems qu'on les accuſe d'être frivoles & téméraires. Au Nord, on donne des éloges à leur ſobriété, on mépriſe leur foibleſſe, on craint leur ruſe & l'on rit de leur délicateſſe. Au milieu de ce contraſte d'opinions & de préjugés, la Philoſophie n'a d'autres moyens d'apprécier la valeur des récits, qu'en rapprochant les faits des Perſonnages, & en conſidérant les Perſonnages ſous le point de vue du Théâtre ſur lequel ils repréſentent, & reſpectivement au tourbillon dans lequel ils ſe meuvent. N'eſt-il pas prouvé que la plûpart des idées naiſſent des relations de l'objet, comme les relations elles-mêmes tirent leur origine des ſentimens? Or, qu'y a-t-il de plus variable que les ſentimens qui, pour la plus grande partie, n'ont d'autres principes que des affections paſſageres?

Entre les défauts que la cenſure trouve à reprendre dans les Originaires de la moyenne Région, l'inconſtance tient le premier rang. De toutes les

Nations auxquelles on a fait ce reproche, la Gauloiſe, & enſuite la Françoiſe, ont toujours été les plus particuliérement diſtinguées. Combien de traits mordans ne renferment pas les Hiſtoires contre cette prétendue légéreté d'eſprit? S'agit-il de la rupture d'un Traité, d'une réforme dans le ſyſtême politique, d'une nouvelle méthode dans la conduite des Guerres? on renouvelle auſſi-tôt cette ancienne imputation; & l'Écrivain, ſans examiner de plus près les motifs, ſe contente d'interroger la Tradition, pour déſigner les coupables. C'eſt de la ſorte que ſe perpétuent les faux Mémoires, & que les réputations des Peuples, ſemblables à celle des Particuliers, ſont quelquefois ſoumiſes au hazard des premieres impreſſions.

Que les Habitans des Zônes extrêmes accuſent d'inconſtance les Originaires des Climats tempérés, le Naturaliſte n'en eſt point ſurpris. Les Septentrionaux, quoique formés d'un ſang

impétueux, ont néanmoins une complexion trop humide pour avoir cette vivacité d'ame, l'attribut caractéristique des Peuples de la moyenne Région. Leur eſprit, comme enveloppé d'un nuage de vapeurs épaiſſes, ſemble ne produire qu'avec effort. Autant leurs ſens ſont fougueux, autant leur intelligence eſt indocile & pareſſeuſe. Un ſyſtême leur coûte trop d'application pour qu'ils ſe déterminent facilement à y renoncer. Plutôt frappés des objets ſenſibles, qu'éclairés par des raiſons lumineuſes, l'intérêt du moment eſt d'ordinaire le motif le plus victorieux. Delà, cette indifférence qu'ils font paroître pour de meilleurs uſages. Delà, cette conſtance à demeurer attachés à leurs vieilles habitudes.

Les Méridionaux, avec un tempérament chargé de bile noire, & avec un ſang qui ne circule qu'avec lenteur, pourroient-ils ne pas taxer de légereté d'ame les Originaires de la moyenne Région, qui, ſans être réellement vo-

lages, ſont, à la vérité, moins tranquiles & moins opiniâtres qu'eux. Ce que la ſurabondance d'humeurs produit dans le territoire du Nord, la petite quantité de ces mêmes humeurs, cauſe à peu près de ſemblables effets dans les Contrées du Midi. Trop peu de réflexions rendent les hommes indolens. Trop de réflexions les forment tardifs & indéterminés. De même que des ténebres épaiſſes ôtent la vue des objets, de même les rayons du Soleil, quand ils ſont trop vifs & trop ardens, ne ſervent qu'à éblouir. C'eſt dans une juſte combinaiſon de lumiere que les yeux ont toute leur activité. Ainſi les Septentrionaux ſont ſouvent entêtés ſans le vouloir, & les Méridionaux s'obſtinent parce qu'ils le veulent. Au Nord, les hommes agiſſent quand ils ſe laſſent d'être en repos. Au Midi, ils ſe repoſent; parce qu'ils apperçoivent trop de difficultés à vaincre pour agir. Sous un Ciel tempéré, où l'on aime moins le repos, puiſque l'on prévoit

moins les riſques de l'action, on agit promptement, ou par beſoin, ou par goût, ou par convenance. Au Nord, on ne change guères, parce qu'on n'y connoît pas toujours les avantages du changement. Au Midi, il eſt rare que l'on change, parce qu'on ſe défie trop des ſuites qui pouroient réſulter du changement. Dans la moyenne Région où la défiance eſt moins commune qu'au Midi, & les inclinations plus clairvoyantes qu'au Nord, on ſe prête plus volontiers au hazard des conjonctures. C'eſt de la ſorte que la Phyſique trouve dans ſon propre fonds des motifs aſſez légitimes de diſculper en général les Originaires des Zônes tempérées du reproche d'inconſtance que leur font les Habitans des Climats extrêmes.

C'eſt encore cette Phyſique bien entendue qui rend raiſon de la vivacité ſinguliere du Peuple François. C'eſt de la nature même du tempérament qu'elle voit ſortir les principes de cette

docilité d'ame que César admiroit autrefois dans les Habitans des Contrées que ce Peuple occupe. La bile jaune, qui, comme nous l'avons obſervé ailleurs, domine dans leur complexion, ſuffit pour leur inſpirer cette gaieté que le triſte Eſpagnol appelle étourderie, & cette ſoupleſſe de mœurs que le Moſcovite nomme légereté. On convient que ſi des humeurs contraires ſe trouvoient mêlées & confondues enſemble au même degré dans le même individu, cette combinaiſon équivoque pourroit produire une bizarrerie ſucceſſive de goût qui rendroit le ſujet d'un eſprit volage & inconſtant. Mais, quel eſt le Naturaliſte qui ait avancé que cette conſtitution monſtrueuſe ſoit la conſtitution habituelle d'un Peuple chez lequel les Arts, les Sciences & le Gouvernement ont eu des ſuccès ſi glorieux & ſi durables? Que la bile jaune, lorſqu'elle vient à s'enflammer avec trop de véhémence, cauſe, dans les moyennes Régions, des

désordres organiques qui conduisent jusqu'à la folie, c'est un effet malheureux que *Gallien* avoit observé, & que l'expérience confirme. Tous les Climats n'ont-ils pas leurs maladies particulieres ?

Que les François, par exemple, mettent un tems moins long à entamer & à finir une affaire, que n'en emploient les Méridionaux à examiner s'il est de leur avantage de prendre une derniere résolution, est-on fondé, par cette seule raison, de les accuser de légereté dans leurs projets ? Si quelquefois ils montrent trop de promptitude dans leurs entreprises, trop de célérité dans leurs démarches, trop de facilité dans leurs manieres, en sont-ils moins essentiels dans le commerce de la vie, pour ne pas avoir le flegme de l'habitant du Midi, ni la pesanteur de l'imagination des Originaires du Nord ? Où la Société présente-t-elle plus de ressources que parmi eux ? Seroit-ce à leur Climat que le vice naturel de l'in-

conſtance doit appartenir ſuivant l'ordre qui paroît établi pour l'harmonie des influences ? Quoi ! ſi la complexion des Méridionaux a des qualités qui tendent à les former d'un caractere opiniâtre, les Septentrionaux, dont le tempérament eſt un compoſé de principes diſparates, ne doivent-ils pas avoir les habitudes plus variables que les Peuples d'un Ciel tempéré, qui, dans le reſte de l'œconomie animale, participent à peu près également aux affections particulieres des Zônes extrêmes ? Puiſque les cauſes contraires produiſent des effets divers, pourquoi ſuppoſer que les Loix générales admettent ſur ce point des exceptions ? Tous les attributs primitifs entre les Originaires des deux Pôles, ne paroiſſent-ils pas être dans une oppoſition directe ? L'homme du Midi eſt ordinairement d'une couleur noire ou brune. L'Habitant du Nord a plus communément la peau blanche ou rougeâtre. Le premier eſt d'un tempérament foible. Le

ſecond eſt d'une complexion robuſte. Celui-ci eſt d'une belle ſtature. Celui-là eſt d'une taille médiocre ou petite. Celui-ci regorge d'humeurs & brûle d'une chaleur intérieure. Celui-là a les entrailles auſſi froides que ſes viſceres ſont peu humides. Celui-ci eſt impétueux & ſanguinaire. Celui-là eſt tardif & timide. L'un ſe livre bruſquement à la débauche. L'autre ſe fait un devoir de la ſobriété. L'un hait les grandes cérémonies. L'autre en aime tout le faſtueux appareil. L'un ſe pare d'une arrogance ruſtique. L'autre ſe plaît dans les rafinemens de l'orgueil. Celui-ci connoît peu les délices de l'amour. Celui-là veut les goûter juſqu'au dernier terme de la volupté. Celui-ci met ſa gloire dans la vigueur de ſon bras. Celui-là ſe propoſe de la tirer des reſſources de ſon eſprit. Enfin, les Septentrionaux ont plus de foibleſſes que de vices, & les Méridionaux ont plus de vices que de foibleſſes. Par quel ſingulier concours de cauſes inconnues

des inclinations ſi contraires viendroient-elles ſe réunir dans l'une ou l'autre de ces Contrées extrêmes, pour y former de ſemblables habitudes de conſtance ? La Phyſique, d'accord avec la Morale, ne permet point de reconnoître la réalité d'un pareil Phénomene.

A ces traits généraux qui caractériſent évidemment les différentes manieres d'être des Originaires du Midi & du Nord, il eſt aiſé d'ajouter de nouvelles raiſons auſſi prépondérantes en faveur des Peuples de la moyenne Région. C'eſt donc inutilement que les Septentrionaux cherchent à ſe prévaloir d'une ſtabilité d'ame que l'imagination même refuſe de leur attribuer. N'eſt-il pas démontré que leurs premiers mouvemens reſſemblent beaucoup à des accès de férocité, & que, d'une autre part, ils ont peut-être, de tous les Habitans du Globe, l'eſprit le moins clairvoyant, & la raiſon la plus indocile. En conſéquence, il ne faut

que parcourir l'enchaînement des choſes, pour convenir que parmi les Nations les plus voiſines du Nord, certains individus ſemblent approcher de très-près de la claſſe des animaux. Or, l'expérience de chaque jour ne nous apprend-elle pas que les animaux entrent plutôt en fureur, ou calment plus aiſément leur colere que les hommes ſenſés? Si-tôt que les lumieres manquent à un certain degré, on court riſque d'errer çà & là ſuivant la viciſſitude des conjonctures. On a lieu de faire ces obſervations ſur la conduite des femmes & des enfans. La nouveauté ne leur offre-t-elle pas toujours plus de charmes & d'attraits qu'elle n'en préſente aux ames qui, avant de s'attacher, eſtiment & apprécient la valeur intrinſeque & relative des objets.

Ces différens caracteres, particuliers aux Originaires des trois Climats principaux, ſe retrouvent à peu près les mêmes dans tous les hommes conſidérés dans les trois âges de leur vie, tant

le ſyſtême de la nature eſt harmonieux dans l'enſemble de ſes moindres rapports. L'homme, dans ſa jeuneſſe, eſt intempérant, fougueux, d'une complexion chaude & humide. L'adoleſcence eſt ordinairement accompagnée du caprice, de l'audace, de la prodigalité & de l'inconſtance. Un jeune homme, ſans être méchant, eſt rarement bien vertueux. La ſimplicité de ſon cœur, la ſphere étroite de ſes connoiſſances & le défaut d'expérience, le rendent preſque toujours pétulant & indiſcret. Il flotte à l'aventure. C'eſt un vaiſſeau en pleine Mer qui n'a point de gouvernail. Ce tableau de la jeuneſſe n'eſt-il pas l'image fidelle du caractere dominant des Septentrionaux?

L'homme eſt il parvenu au moyen âge, ſon eſprit, plus éclairé, commence à ſe fixer. Ses ardeurs ſe moderent; la réflexion prend la place des accès, & la prudence ſuccede à l'étourderie. C'eſt dans cette belle époque de la vie, que les talens ſe perfectionnent.

Alors l'homme peut s'appliquer aux Sciences & aux Arts avec ſuccès, & partager la gloire & les avantages de la Société. C'eſt le tems de ſe montrer adroit Politique, grand Économe, judicieux Magiſtrat, habile Négociant, &c. Ces qualités utiles & agréables ne ſemblent-elles pas plus ſpécialement appartenir aux Peuples de la moyenne Région, qu'à ceux des Climats extrêmes?

Ces années les plus brillantes de la vie ſont-elles écoulées? l'homme touche auſſi-tôt à la vieilleſſe (1). Son tempérament ſe réfroidit & ſe deſſeche. Le ſang circule avec moins de vivacité. La digeſtion ſe fait avec plus de lenteur. L'hyver n'eſt plus une Saiſon favorable. L'embonpoint diminue.

---

(1) On n'entend point parler ici de ce dernier terme de la vie où l'homme, décrépit & accablé d'infirmités, traîne avec peine un corps ſans vigueur. Alors le déſordre ſurvenu dans ſon organiſation, cauſe trop ſouvent le trouble dans ſon ame.

Sa tête se dépouille insensiblement de sa chevelure. Sa démarche est moins alerte. Il a plus de pensées & moins de forces. Les soupçons qui voltigent en foule autour de son ame, lui donnent une certaine opiniâtreté. Son esprit, devenu plus pénétrant, est aussi plus timide. Il est admirable pour les conseils, & trop foible pour exécuter. Il est arrivé aux jours tranquiles des profondes méditations, & c'est de la sorte qu'il s'est rapproché de la maniere d'être des Méridionaux. On présume bien que cette révolution successive de sentimens & d'habitudes est toujours plus ou moins sensible suivant la propriété naturelle des Climats sous lesquels elle se passe.

A juger, d'après ce parallele des trois âges de l'homme, du caractere particulier des trois Ordres principaux des Habitans de la terre, il est facile de prononcer auquel appartient plus spécialement le vice de légéreté d'esprit. Mille exemples tirés des Annale

des Septentrionaux, confirment hautement la vérité de nos principes. Consultez *Tacite*, & il vous dira que, de tous les Peuples, les plus inconſtans & les plus volages ſont les Originaires de la baſſe Germanie.

Un dernier trait ſera déciſif ſur cet article. Une Nation ambitionne-t-elle l'honneur d'avoir un caractere eſſentiel? c'eſt ſur-tout par ſon attachement inviolable au culte public, qu'elle a approuvé avec une pleine connoiſſance & des motifs légitimes qu'elle doit le mériter. Des hommes véritablement graves, ne ſacrifient pas légérement leurs réflexions & leurs uſages aux attraits frivoles de la nouveauté. Telle a été cependant, dans toutes les occaſions, la conduite ſcandaleuſe des Originaires du Nord.

Les Groëlandois, le Peuple connu qui reçoive de plus près les influences du Pôle Arctique, ont l'humeur ſinguliérement variable. Avec la même facilité qu'ils embraſſerent la Religion

Chrétienne, on les vit retourner au culte de leurs faux Dieux. Si les Goths paſſent en Italie, ils renoncent à leurs Dogmes meurtriers, profeſſent le Chriſtianiſme, & ne tardent pas enſuite de ſe ranger ſous l'étendard des premiers Séducteurs. Dès que les Turcs, ſortis des Contrées Septentrionales, eurent pénétrés en Aſie, auſſi-tôt ils ſe déclarerent pour le culte des Arabes. Les Tartares, inſtruits de l'Évangile auquel ils rendoient des hommages volontaires, n'en écouterent pas moins avidement les diſcours d'un vil Impoſteur. La Doctrine de Mahomet captiva enfin leur créance. Quelle inconſéquence dans la foi des Irlandois ? Tantôt Idolâtres juſqu'au ſcrupule, tantôt Catholiques juſqu'à la ſuperſtition, le premier événement ſuffit pour étouffer en eux tout zele pour la gloire des Autels. Les Saxons & les Habitans de la Bohême, ont-ils fait preuve d'une plus grande fermeté pour le maintien de leurs Loix ?

A peine le premier bruit de la Réforme eût frappé les oreilles du Nord, que tous les États furent émus, & la plus grande partie prit sur le champ la résolution de la favoriser. Le Dannemarck, la Suede, la Norvege, plusieurs Cantons Suisses, l'Angleterre, l'Écosse, pousserent plutôt des cris de révolte qu'ils ne s'occuperent à faire des réflexions. La partie de l'Allemagne la moins Septentrionale, montra une plus longue résistance contre ces innovations. Quoique les intérêts politiques concourussent à la faire chanceler, l'erreur n'a pu y triompher dans toute son étendue.

Que l'on rapproche ces changemens presque subits des tristes révolutions qui désolerent la France dans ces affreuses conjonctures. Si quelques François céderent au torrent des nouveautés, la constance inébranlable du Corps de la Nation en reçut un plus grand éclat. Cette conduite annonce-t-elle des ames

toujours prêtes de flotter au gré du premier vent ?

Mais cette viciſſitude continuelle des modes dans les habillemens, la parure, les manieres & le cérémonial, ne prouvent-elles pas avec évidence le peu de ſtabilité des eſprits de la moyenne Région, & en particulier le goût volage des Habitans de la France ?

Cette prétendue démonſtration, trop avantageuſement préſentée par pluſieurs Écrivains, part ſans doute du peu de connoiſſance des Peuples qu'ils cenſurent. Quoi ! auroit-on lieu d'accuſer de légéreté un homme, préciſément parce qu'il change quelquefois ſes meſures, tandis qu'il ſe propoſe toujours la même fin, & qu'il réuſſit d'ordinaire à l'obtenir ? Cette étude, ſuivie de tous les moyens poſſibles, ne décele-t-elle pas plutôt ſon invincible ardeur de parvenir au but ? Telles ſont les vues générales de la Nation Françoiſe dans la variété de ſes habitudes

extérieures. Se plaire à ſoi-même & aux étrangers, voilà où ſe terminent ſes premiers vœux. Dans la claſſe des femmes, loin que ce ſoit une ſuite de l'inconſtance attribuée à leur ſexe, cette conduite, bien ſoutenue, offre peut-être le côté le plus eſſentiel de leur caractere. Jalouſes de captiver agréablement les hommages de la Société, ce deſir, qui doit reconnoître des bornes, ne ſouffre jamais chez elles la moindre altération. Dans tous les âges de leur vie, il ſubſiſte le même, & il arrive ſouvent que la vieilleſſe ne fait qu'en augmenter la vivacité. Méritent-elles l'épithete de volages, parce qu'elles emploient toutes les reſſources pour ſe conſerver, malgré le choc des années, le même viſage, & qu'elles s'occupent ſans ceſſe de retenir des graces toujours prêtes à s'échapper? Enfin, appellera-t-on inconſtance, l'envie opiniâtre de reſter toujours ſemblable à ſoi même?

Les hommes, gouvernés quelquefois

par la même passion, doivent, au moins, par un motif d'uniformité, adopter le même système. L'intérêt de leur gloire éphémere le commande: ils obéissent. Mais l'intérêt n'est point l'inconstance. D'ailleurs, l'esprit éclairé de l'administration, semble favoriser l'essor de ce penchant naturel. Plus d'un Auteur œconomique a calculé les avantages réels des modes. Cette Politique, qui n'a point changé en France, est la derniere preuve de la solidité du caractere de ses Habitans.



# CHAPITRE XXII.

*Des avantages ſupérieurs des Habitans de la moyenne Région ſur les Peuples des Climats extrêmes, par rapport à la Société.*

LEs mœurs publiques ſont le réſultat des mœurs privées, comme la puiſſance d'un État eſt le produit des forces réunies des Membres qui le compoſent. Ainſi, le pays où les Sociétés particulieres ſont le plus recherchées, les vertus ſociales doivent y régner, & en plus grand nombre, & avec plus de ſplendeur. Cet avantage précieux eſt celui des Peuples de la moyenne Région. Cette qualité, qui eſt un droit au mérite, eſt innée chez les François qui la portent à un degré de délicateſſe auquel le plus grand nombre des autres Habitans du Globe n'oſent ſe flater d'atteindre. C'eſt aſſez faire l'éloge du

Climat tempéré, que de prouver que l'eſprit de ſociabilité eſt le caractere commun des hommes qui ſont ſoumis à ſes influences. Mille conſéquences utiles & glorieuſes dérivent de ce principe qu'on ne peut déſavouer. Un ſentiment naturel inſpire, à tout être raiſonnable, une ſorte d'horreur pour la vie ſolitaire, & un penchant preſque toujours victorieux pour ſe rapprocher de ſes ſemblables. Donc la Nation, qui a le plus de moyens pour remplir cet objet, eſt celle qui a le plus de facilité pour arriver au terme du bonheur. Telle nous paroît être la raiſon principale qui aſſure au ſéjour des Zônes tempérées, la préférence ſur les Contrées Méridionales & Septentrionales. Développons ces idées avec quelque étendue.

Le plaiſir & l'intérêt ſont les reſſorts les plus puiſſans qui agitent l'humanité. C'eſt de leur action que s'élancent ces feux qui pénétrent toutes les ames, les embrâſent & les tranſportent. Ce ſont

ces deux passions qui rallient les hommes ou les divisent. Tous les pays servent de théâtre à leurs jeux. Jusques là, on conçoit que les mœurs des hommes devroient être uniformes. Quelle différence néanmoins dans leurs habitudes & leurs usages! Seroit-ce la diversité des Loix qu'il faudroit seule accuser? Mais, des Loix arbitraires, ont-elles assez d'ascendant sur les inclinations originelles, pour les étouffer avant de naître? D'ailleurs, quels sont les Législateurs qui aient entrepris de prescrire des réglemens à l'égard des Sociétés privées? Tous ont abandonné, aux soins de la nature & de l'éducation, la maniere de les former. Il appartient à l'esprit naturel de tout disposer, sans contrainte, entre les familles. L'intérêt, par exemple, est le mobile du commerce, & peut-être la cause des liaisons qui subsistent entre les différens Peuples. C'est même le motif le plus sûr, quand il est réciproque, pour en perpétuer la solidité & la du-

rée. Les Sociétés particulieres, celles qui consistent dans la communication des individus entr'eux, reconnoissent un autre principe élémentaire. C'est le plaisir qui, pour lors, attire & rassemble les hommes. Delà, il est évident que, où le plaisir manque, les hommes s'en éloignent. Donc le Ciel, qui inspire les plus vifs sentimens du plaisir, & sous lequel ils sont le mieux diversifiés, est celui où la Société est la plus gracieuse & la plus recommandable. Ni le Nord, ni le Midi, ne disputeront ce dernier avantage aux Climats de la moyenne Région.

Le plaisir, tel que l'homme peut le goûter, est de trois especes. Le plaisir des sens; le plaisir de l'esprit; le plaisir du cœur. Ces trois sortes de plaisirs, dont la réunion fait les délices, marchent aussi souvent de compagnie dans les pays tempérés, qu'ils se rencontrent rarement dans les Zônes extrêmes.

Au Septentrion, où les graces de l'esprit ont peu d'Adorateurs, & la délicatesse

licateſſe du cœur de très-foibles Partiſans, le plaiſir des ſens y eſt plus connu, plus recherché, plus vanté qu'ailleurs. Le ſujet de leurs aſſemblées ordinaires, eſt ou de ſe remplir l'eſtomach dans des feſtins plus abondans que magnifiques, ou de ſe livrer à des exercices qui captivent davantage les mouvemens du corps qu'ils n'intéreſſent les ſentimens de l'ame. Les femmes, dont la complexion comporte peu ces divertiſſemens laborieux, doivent jouer un rôle ſubalterne dans ces Sociétés tumultueuſes. Leur vanité, qui n'y eſt pas trop excitée par l'éguillon de la complaiſance de la part des hommes, n'y doit prendre qu'une médiocre ſatisfaction. Ainſi une moitié des familles eſt ſans goût pour la Société, & dès-lors la chaîne des liaiſons eſt interrompue.

Au Midi, où l'on cenſure les Banquets des Scythes, parce qu'on y a moins de beſoins qu'eux, & qu'on n'y mange préciſément que pour vivre, les hommes ſont réduits, en quelque ma-

niere, au ſeul plaiſir de l'eſprit. Sans doute ce plaiſir fourniroit, à la Société, des reſſources infinies, ſi l'eſprit des Méridionaux étoit formé pour recueillir ſes douceurs. Mais on ſait qu'ils préferent la méditation aux diſcours ; &, en cela, ils ſont diamétralement oppoſés aux Septentrionaux qui aiment mieux parler que de réfléchir. Cet humeur mélancholique, qui circule lentement dans leurs veines, ſource intariſſable de ſenſations incommodes, répand encore, ſur leur habitude extérieure, un air de contrainte, le poiſon le plus mortel qu'aient à craindre les Sociétés. D'une autre part, cette baſſe jalouſie, toujours prête à déchirer leur cœur, leur défend d'être ſenſibles aux charmes de ces tendres épanchemens que l'amitié ſincere & honnête offre à qui eſt digne de porter ſes pas dans ſon temple auguſte. Or les femmes, qui brillent ſur-tout par les qualités du cœur, pourroient-elles être agréablement affectées au milieu de ces Socié-

tés, quand même la tyrannie de l'uſage leur permettroit d'y figurer? L'eſprit de ſociabilité n'eſt donc pas & ne peut être celui des Habitans du Midi?

Les Peuples des Zônes tempérées, à peu près également ſenſibles aux trois eſpeces de plaiſirs, poſſedent l'art précieux de les varier & d'en jouir avec cette douce modération qui eſt conforme à la trempe naturelle de leur caractere. Si la récréation des ſens a, pour eux, des attraits quelquefois mal réglés, les charmes de l'eſprit & les qualités du cœur n'en attirent pas moins leurs hommages. Chez eux les Sociétés ſe forment, ſe maintiennent & s'embelliſſent par le ſage mêlange des plaiſirs. Fondées ſur ce principe, ſavoir, que les autres ne nous ſeront agréables & utiles, qu'autant que nous leur ſerons nous-mêmes utiles & agréables, on calcule, avant de commencer ou d'étendre ſes liaiſons, les avantages qu'on pourra en retirer & en même tems ceux que les autres pourront, à leur tour, ſe

procurer de notre commerce. Au Nord, & dans les Contrées Méridionales, les passions trop impétueuses, ou l'esprit trop soupçonneux ne pourroient permettre cette attention, ou la rendroient trop minutieuse. De l'un & de l'autre de ces défauts, naît cette sorte d'indifférence si incompatible avec la suite nombreuse des vertus sociales. C'est en rappellant les principes généraux, qui les développent & les perfectionnent, ces vertus, qu'il sera aisé de prononcer à cet égard en faveur des Originaires de la moyenne Région, & en particulier des Habitans de la France. Ces principes, si essentiels, sont au nombre de cinq. Le premier regarde le genre d'égalité qui doit régner entre les divers membres d'une société. Le second a pour objet la sympathie réelle ou factice qui doit intervenir entre les tempéramens & les inclinations de ses membres. Le troisieme détermine quelle sorte de diversité doit se trouver entre leurs talens. Le

quatrieme principe roule ſur l'aſſortiment convenable des Perſonnes de différens ſexes. Le cinquieme enfin a rapport au mêlange proportionnel de Perſonnes de différens âges.

Premier principe. *Où il y a une inégalité trop marquée, là ne peut ſubſiſter une liaiſon ſolide & durable.* La liberté, ce don de la Nature ſi rare au Midi, eſt la pierre angulaire de toutes les ſociétés particulieres. Sans elle, plus de confiance; ſans la confiance, plus de candeur; ſans la candeur, plus d'eſſor dans les ſentimens, & en conſéquence beaucoup de diſſimulation & d'hypocriſie. Dans un pareil commerce, la bienſéance remplace néceſſairement l'honneur. La politique repréſente la vertu. L'adulation tient lieu de l'eſtime. Les manieres affectées ſuppléent au véritable reſpect. Un aſſemblage auſſi vicieux de menſonge & de déguiſement doit toujours menacer de ſe déſunir. Plus les paſſions ſont miſes à la gêne, plus elles redoublent d'efforts

pour recouvrer leur jeu. Au contraire, où regne l'égalité, on voit naître une douce émulation qui ſemble vivifier tous les membres de la ſociété. Chacun, guidé par les vues d'un intérêt commun, s'applique ſans relâche & avec un zele toujours nouveau à jouir, & à faire jouir les autres des charmes qu'il y goûte. Tous s'empreſſent de ſe communiquer leurs penſées, leurs deſirs, leurs joies, leurs découvertes. L'imagination de l'un égaie la morale de l'autre. La raiſon de celui-là vient au ſecours du cœur de celui-ci. Comme tous conſpirent pareillement à la même fin, le premier qui l'atteint a le plaiſir d'y conduire les autres, & tous ſont ſatisfaits. Il eſt évident que l'eſprit d'orgueil qui domine ſi puiſſamment parmi les Méridionaux, ne leur permet pas d'adopter ce principe qui lui feroit ſi oppoſé. Les Originaires du Nord, d'une humeur moins hautaine, ſont d'une autre part peu capables de le faire triompher dans la pratique. La

vivacité trop impétueuſe de leurs ſens ſeroit peu ſuſceptible de ce ton de modeſtie, & de ces petites combinaiſons d'où réſultent les principaux avantages des ſociétés privées.

Dans la moyenne Région où les mœurs ſont plus douces, les habitudes plus flexibles, on ſe perſuade plus aiſément que cette eſpece d'égalité, que demande la ſociété pour être libre, doit être conſidérée en deux manieres, du côté de la condition & du côté de l'eſprit. Il paroît eſſentiel, ou que le rang qu'occupent les amis dans le monde ſoit à peu près égal, leur patrimoine à peu près le même, ou bien que ceux qui ſont moins illuſtrés par leur naiſſance, moins favoriſés de la fortune, compenſent ces défauts relatifs par les qualités brillantes de leur eſprit, ou par les vertus éclatantes de leur cœur. Autrement celui qui, à un nom diſtingué, & à de grandes richeſſes, réuniroit encore un eſprit tranſcendant, imprimeroit même, ſans le vou-

loir, un reſpect qui, ſelon toutes les apparences, dégénéreroit bientôt en ſervitude de la part de ceux qui manqueroient trop évidemment de l'un & de l'autre de ces avantages. Delà naîtroit un ſyſtême de ſubordination, qui, quoique légitime d'ailleurs, ruineroit infailliblement l'étroite harmonie qui doit ſubſiſter entre les particuliers qui forment une communauté quelconque, que le ſeul deſir de l'utile & de l'agréable a pris ſoin de raſſembler.

Reſteroit à conclure, ſi ma plume oſoit écrire des préceptes, que, pour maintenir cette égalité précieuſe dans une ſociété particuliere, il eſt prudent de ne la compoſer que de perſonnes qui ſoient à peu près de la même valeur. D'où j'inférerois que la magnificence extérieure de l'un doit être, en quelque façon, compenſée par le nombre ou l'étendue des talens de l'autre; le rang & le crédit par la beauté & les agrémens de l'eſprit de celui-là; en un

mot, le plaiſir des ſenſations par les délices du ſentiment. Dans ce cas, il eſt manifeſte que l'eſtime mutuelle dont s'honoreront les Particuliers, ſera la regle immuable des devoirs réciproques, & mettra le dernier ſceau à cet eſpece de contrat tacite de familiarité, dont toutes les conventions doivent à jamais demeurer imprimées dans les cœurs.

Second principe. *Point de ſociété durable où ne ſe trouve point une certaine analogie entre les tempéramens & les inclinations.* Quoique dans les Contrées Méridionales les penchans & les goûts ſoient peut-être moins variés que dans les Zônes tempérées, l'unité d'intérêt ne contribue d'ordinaire qu'à les diviſer. C'eſt un effet naturel des paſſions violentes de ſe heurter les unes les autres, de s'émouſſer, & de s'éteindre par l'effort de leur réaction. Les Originaires du Nord, moins opiniâtres, mais auſſi extrêmes & plus précipités dans leurs deſirs, que les Habitans du

Midi, doivent plutôt chercher par eux-mêmes les moyens de les ſatisfaire, que de les attendre d'une ſociété dans laquelle les caprices ſeroient condamnés à ſe taire devant les loix.

Troiſieme principe. *Diverſité de talens dans les Perſonnes qui compoſent une ſociété : heureux pronoſtic en faveur de cette ſociété.* L'ennui & la jalouſie ſont, de tous les poiſons, ceux qui s'inſinuent le plus ſubtilement dans les ſociétés. L'ennui précipite les ames dans une eſpece de langueur qui approche de la léthargie. Dans cet état, elles n'ont de ſentiment qu'autant qu'il leur en faut pour ſoutenir tout le poids de leur douleur aveugle. La jalouſie, plus vive dans ſon action, eſt à l'eſprit ce que la fiévre eſt au corps. L'homme, dans cette ſituation, a toujours ſoif du bonheur des autres, & devient comme inſenſible aux attraits de ſa propre gloire. La diverſité des talens dans ceux qui forment quelque liaiſon, eſt le ſpécifique le plus sûr contre ces maladies

cruelles & trop communes dans les pays Méridionaux. Car, suppose-t-on que les Membres d'une même société aient tous précisément les mêmes qualités de l'esprit, ou, ce qui revient au même, qu'ils s'imaginent tous les posséder au même degré d'excellence? l'amour-propre, industrieux à remuer les fortes passions, développera bientôt le germe d'un schisme qui finira par une rupture ouverte. Le premier instant où les amis n'auroient cru avoir que de l'émulation, seroit infailliblement suivi par des heures bien longues, auxquelles ils éprouveroient tout ce que la fureur jalouse a de plus accablant. Ou la monotonie des pensées, des perfections & des habitudes engendreroit le dégoût, ce qui arrive assez ordinairement dans les assemblées des Septentrionaux, ou le succès plus rapide & plus brillant des uns porteroit les soucis rongeurs dans l'ame des autres. Voilà pourquoi les hommes de la même profession sont rarement inti-

mes. Ne pourroit-on pas, à certains égards, attribuer à la même cauſe le peu de cordialité des parens entr'eux? Quelle différence où ſe trouve la diverſité des talens! Alors l'amour-propre, remis à ſa place, reprend un eſſor délicat. Tous cherchent à plaire; tous plaiſent. Le Savant inſtruit, & il s'applaudit d'être utile. L'homme d'eſprit amuſe, & il eſt flaté d'être l'organe de la joie. Tous ſe recherchent, parce que tous ſe diſent en ſecret qu'ils ont les mêmes droits de ſe faire rechercher. C'eſt de la ſorte que la variété des talens eſt auſſi avantageuſe au maintien de la ſociété, que la diſcordance des cœurs lui ſeroit réellement préjudiciable. Or, c'eſt une vérité confirmée par les obſervations du Philoſophe, & atteſtée par les relations de l'Hiſtoire, que de tous les Peuples, ceux de la moyenne Région, ont les talens les plus diverſifiés. N'avons-nous pas eu lieu de remarquer ailleurs que, comme le territoire de la France peut convenir

à preſque toutes les productions des autres Climats, les eſprits François ſont, en général, capables de cultiver avec ſuccès tous les Arts & toutes les Sciences?

Quatrieme principe. *Une ſociété, où les femmes n'auroient point leurs entrées libres, perdroit, à coup sûr, du côté de l'agrément, ce qu'elle ſe flateroit peut-être en vain de regagner du côté de l'utile.* Si l'on fait attention à ce penchant invincible que la nature a donné à chaque ſexe de ſe faire eſtimer l'un de l'autre, il ſera difficile de ne pas convenir que la femme eſt née pour le plus grand bonheur de l'homme, ainſi que l'homme eſt né lui-même pour la plus grande perfection de la femme. Quoiqu'en puiſſent dire quelques Cenſeurs atrabilaires, qui s'empreſſent à ce ſujet de diſtiler la bile noire des Méridionaux, ou qui affectent le ton d'indifférence des Habitans du Nord, il n'eſt pas moins manifeſte aux yeux du Sage, que l'homme avec ſon tempérament ro-

bufte & fon humeur auftere deviendroit bientôt d'un caractere dur & même féroce, fi la femme, par la foupleffe finguliere de fes manieres & de fes fentimens, ne parvenoit à lui infpirer un certain goût de délicateffe qui commence toujours par amolir fon cœur, & qui finit par tempérer les feux trop brûlans de fon efprit. Si le commerce des femmes eft avantageux aux hommes, le commerce des hommes eft prefque néceffaire aux femmes. Hélas! foibles de complexion, ayant pour attributs primitifs de leur ame, la vivacité, la legereté, la fenfibilité, la défiance, pourroient-elles ne pas tomber dans un état de langueur, de trouble, ou de pufillanimité, fi, guidées par la paffion qui les dévore de s'attacher les hommes, elles ne fe furpaffoient elles mêmes, pour devenir leurs finges, ou, fi l'on veut, leurs difciples?

C'eft de la forte que les excès vicieux de l'homme venant à s'amalga-

mer avec les défauts de la femme, il résulte de ces contraires bien combinés, un tout beaucoup moins imparfait. Dès-lors l'homme est plus poli, plus docile; & la femme moins volage, moins foible, moins dissimulée. Leurs mœurs, en se refondant les unes avec les autres, semblent se rafiner; & leurs passions, à force de se combattre, perdent nécessairement quelque chose de leur premiere fougue, & se soumettent plus volontiers à l'empire de la raison. Ce sont là autant d'heureux phénomenes dont on est redevable à ce commerce honnête des deux sexes, qui, dans la moyenne Région, composent ces sociétés particulieres où l'esprit & le cœur ne s'égarent point au milieu des caprices & des goûts, de la flaterie & de la critique, des paroles & des vertiges, des ridicules & des modes.

Quoiqu'en France & dans les lieux qui jouissent à peu près de la même température, on accorde aux femmes

des places quelquefois diſtinguées dans les ſociétés, il n'en ſeroit pas moins imprudent de les y admettre ſupérieures en nombre à celui des hommes. Plus d'un inconvénient préjudiciable à l'un & à l'autre ſexe s'enſuivroit de ce défaut d'attention. Alors, on conçoit que les femmes, plus dociles peut-être à la voix de l'amour-propre, qu'au cri du ſentiment, ambitionneroient de donner le ton aux ſociétés. Bientôt les entretiens ſérieux dégénéreroient en perſiflage, l'Hiſtoire en romance, la Philoſophie en chanſons, la raiſon en fantaiſie. Dans ce cas, on parleroit plus ſouvent de pompons que de manufactures, de minauderies que de façons, de jolies choſes que de bonnes, d'épigrames que de maximes. La métaphyſique du cœur abſorberoit celle de l'ame, & l'on dédaigneroit le langage majeſtueux du génie, pour écouter le jargon équivoque des petits deſirs. Les femmes n'auroient pas plus lieu de s'applaudir que les hommes de

leur nombre ſupérieur dans les ſociétés. Que l'on conſulte le Code de la Sageſſe politique, & on y lira que, dans le monde, la meſure de l'eſtime eſt preſque toujours la meſure du beſoin. A raiſonner d'après cette regle pratique, il eſt évident que plus les femmes ſurpaſſeront, par leur nombre, celui des hommes, plus les attentions des hommes diminueront à leur égard. Le ſyſtême ſocial des Méridionaux offre, ſur cet article, un cours d'expériences trop fidélement répétées. Si, d'une part, la totalité des femmes paroiſſoit en être plus reſpectée par le corps de la ſociété, chaque femme, en particulier, n'en ſentiroit pas moins, d'un autre côté, le déſavantage réel d'avoir un grand nombre d'égales : j'ai preſque dit de rivales. N'eſt-il pas démontré qu'en amitié, comme en amour, les femmes ſont naturellement très-ſuſceptibles de jalouſie? O Peuples! qui reſpirez l'air calme des moyennes Régions, vous propoſez-vous de former des ſociétés qui

ſoient également partagées entre les hommes & les femmes ; je vous les promets agréables. Le nombre des hommes y ſera-t-il ſupérieur à celui des femmes ? Applaudiſſez-vous : je vous les garantis, ces ſociétés, & plus ſtables, & plus utiles.

Cinquieme & dernier principe. *Trop de diſproportion dans l'âge des amis, occaſion prochaine de rupture.* En accordant aux Vieillards que les jeunes Perſonnes leur doivent beaucoup de vénération, & même de la reconnoiſſance, il n'en eſt pas moins vrai que, puiſque les ſociétés ne ſont pas ſeulement fondées ſur ces deux ſentimens, les âges extrêmes n'en paroiſſent pas avoir des qualités plus ſympathiques. La déférence continuelle qu'exigent les cheveux blancs, & qu'ils ne méritent pas toujours, bleſſe, à pluſieurs égards, cette liberté naïve, fruit précieux de l'égalité. Un homme de quarante ans, ne peut-il pas, avec un jugement ſain & de ſages intentions, perſuader l'amour

de la vertu avec autant de facilité & de ſuccès qu'un homme courbé ſous le poids de quinze luſtres? Ce principe, plus univerſellement adopté au Nord & au Midi, que dans les moyennes Régions, eſt, dans ces premieres Contrées, le marteau de la plûpart des ſociétés. Les Méridionaux, accoutumés à n'eſtimer de la femme que ſa premiere jeuneſſe, la couvrent, en quelque maniere, d'indifférence & de mépris, lorſque, chez elle, les ſentimens viennent ſe joindre aux ſenſations. Parmi les Septentrionaux, où les femmes ne ſont preſque rien, & où les hommes ſont tout, la diſproportion de l'âge ſe meſure ſur l'inégalité des forces. Celui-là eſt déja nonagenaire ſuivant eux, qui, dans leurs aſſemblées, a les bras peu nerveux, l'eſtomac débile, ou les jambes ſans vîteſſe. Sous les Zônes tempérées, où la maniere de compter n'eſt pas la même, la différence de l'âge n'eſt pas ſi promptement ſenſible A quel âge y eſt-on vieux reſpectivement

à la ſociété? On peut l'être dans tous les âges, comme l'on peut paſſer tous les termes de la vie, & arriver au dernier, ſans avoir rien perdu de ſes prérogatives. De même qu'un jeune homme, dont la ſanté, trop foible pour ſoutenir les fatigues de la guerre, eſt contraint de renoncer à cette glorieuſe profeſſion; ainſi une jeune Perſonne, dont le cœur & l'eſprit ſeroient uſés, ſe flateroit en vain d'occuper un rang légitime dans les ſociétés. Qu'un Vieillard, au contraire, conſerve encore, dans un corps épuiſé, une ame droite, lumineuſe & honnête, toutes les ſociétés bien choiſies l'admettront avec un empreſſement reſpectueux, parce que ce n'eſt point par le nombre des années, ni par le dépériſſement des forces qu'elles prononceront d'un homme qu'il eſt vieux; mais plutôt par le nombre des défauts, la défaillance des ſentimens & l'extinction des vertus.

Une des premieres cauſes de cette différence de conduite dans les divers

lieux par rapport à la ſociété, conſiſte donc, ſuivant ces principes, en ce que, au Nord & au Midi, l'on fait plus de cas du plaiſir, que de l'utilité; tandis que, dans les Climats tempérés, où les paſſions ſont moins exceſſives, on s'étudie davantage à réunir enſemble l'agréable & l'utile.



# CHAPITRE XXIII.

## *Du Tempérament & des Passions naturelles des Peuples Orientaux & Occidentaux.*

IL seroit sans doute essentiel, avant de raisonner avec quelque confiance sur les qualités générales du monde physique, d'avoir mesuré la grandeur des Globes, apprécié le volume des tourbillons, calculé le mouvement des Sphéres, combiné l'action des principes élémentaires, pénétré la force des ressorts qui agissent, étudié les rapports secrets des êtres qu'il contient, & parcouru l'étendue des limites qui le bornent. Philosophes, qui prétendez démêler les profonds mysteres de la Nature, avez-vous porté seulement vos premiers pas dans son sanctuaire? Le monde, ce grand tout qui vous occupe, & que vos foibles yeux ne

ſont qu'entrevoir dans la plus petite de ſes parties, n'eſt point aſſujetti à vos ſyſtêmes, puiſqu'il n'eſt pas même ſoumis à votre examen. S'il nâge dans un eſpace immenſe, comment oſez-vous déterminer quelle eſt ſa poſition? L'immenſité qui l'environne ne pouvant être le réſultat de pluſieurs points ſenſibles, n'eſt-il pas manifeſte qu'aucune de ſes parties ne doit être eſtimée, ni la droite, ni la gauche? Ainſi la ſurface du monde & ſa circonférence ſont réellement exemptes de toutes relations extérieures.

La terre, cette parcelle de l'Univers qui nous eſt la moins inconnue, ne jouit point de cet avantage. Preſſée de toutes parts par des corps étrangers, ſes qualités doivent ſe reſſentir des impreſſions contraires qu'elle en reçoit. Comme elle tire ſa principale vertu de l'influence du Soleil, l'aſpect différent où elle ſe trouve à l'égard de cet Aſtre, contribue beaucoup à faire naître ces variétés ſingulieres qui s'ob-

ſervent dans ſon étendue. Delà, l'inégalité de la température qui regne entre les Zônes & les Cercles Polaires. Delà, la diſtinction originelle des Climats. Delà, le motif raiſonnable de la dénomination des Contrées Orientales & Occidentales. Quoi qu'il ſoit difficile d'aſſigner le terme précis de ces deux points cardinaux, il n'en eſt pas moins évident que la propriété des lieux change ſuivant leur poſition particuliere, conſidérée par rapport aux degrés ſucceſſifs de longitude & de latitude.

Combien de différences ſenſibles dans l'Atmoſphere & les propriétés des Régions de l'Orient & de l'Occident? Là, les premiers rayons du Soleil, qui ſont moins brûlans qu'au Midi, ont néanmoins la vertu de purger l'air de ces vapeurs malfaiſantes dont il ſe charge pendant les ténébres de la nuit. Auſſi le ciel Oriental, plus pur & plus ſerein que celui des Contrées Occidentales, a une température plus

plus douce & plus bénigne. Ici, où le Soleil lance des feux plus vifs, les Peuples le voient se lever presque toujours dans son Midi. A peine le grand jour vient frapper leurs yeux, qu'une chaleur subite s'empare de leurs sens & les tourmente. Delà cette juste préférence que les Philosophes ont unanimement accordée aux Climats Orientaux sur les Régions Occidentales. *Tournez vos regards du côté de l'Orient*, écrit Isaïe, *& considérez la joie que Dieu vous envoie. La justice part du Levant*, annonce le même Prophete.

Autant que le Midi a d'avantages sur le Nord, autant les Contrées Orientales paroissent en avoir sur celles de l'Occident. Il subsiste entre ces divers Climats, une certaine analogie de rapports, qui n'a pu échapper aux observations des plus fameux Naturalistes. Si les Occidentaux ont une complexion plus robuste que n'est celle des Orientaux, ceux-ci sont pourvus d'une organisation plus déliée, & d'une

intelligence ſupérieure. L'Hiſtoire, parmi une foule de faits ſemblables, ne nous apprend-elle pas que les Celtes, Originaires de l'Occident, ont pluſieurs fois porté le fer, le feu & des chaînes peſantes dans l'Italie, la Grece & l'Aſie? C'eſt de la ſorte que l'eſprit de conquête a pareillement fermenté chez les Septentrionaux & les Occidentaux. Ainſi le démon des Guerres ſemble être ſorti, dans tous les tems, du berceau de ces Peuples vigoureux, pour répandre l'alarme & la déſolation au Midi & dans l'Orient. Écoutons l'Empereur *Julien* parler des qualités naturelles de quelques Nations. Les Gaulois & les Germains, dit-il, naiſſent audacieux. Les Grecs & les Romains, moins Occidentaux, ont plus de docilité dans le caractere. Les Égyptiens, plus Orientaux que ceux-ci, ont plus d'induſtrie & moins de courage. La Liberté, ce mot ſi précieux aux Habitans de la Germanie, n'a point de charmes auſſi victorieux pour le

Perse, le Parthe, ni le Syrien. Ces derniers Peuples ont le tempérament & les habitudes qu'inspirent les Climats voisins du Midi & de l'Orient. C'est toujours en considérant la Nature dans l'ensemble de ses parties, que l'on parvient à démêler, dans le plan général de sa construction, cette suite nombreuse de rapports, qui, comme autant de chaînons enlassés les uns dans les autres, forment un tout, dont les masses particulieres reçoivent les unes des autres cet éclat singulier d'où résulte une harmonie aussi simple qu'elle est magnifique. C'est en conséquence de ce systême que, si les Régions Orientales, voisines du point d'où semble partir le Soleil pour éclairer l'Univers, ont des qualités physiques très-différentes de celles qui s'observent dans les Climats Occidentaux, on apperçoit, avec le sentiment d'une agréable surprise, que ces influences, contraires entr'elles, perdent insensiblement de leur premiere vertu, à mesure

qu'elles se rapprochent des Pôles, & viennent, pour ainsi dire, la confondre d'elles-mêmes avec la température de la Zône extrême qu'elles laissent dominer. Telles les couleurs primitives, adroitement ménagées dans une perspective, disparoissent entiérement aux yeux les plus habiles; telles les habitudes des Peuples, lorsqu'elles se mêlent avec les goûts des Nations limitrophes acquiérent certaines nuances étrangeres qui en diminuent ou en augmentent le ton & l'activité. Aussi les Orientaux & les Occidentaux, sous un Ciel mitoyen ou dans les Contrées extrêmes, n'ont presque plus ce caractere qui leur est propre sous le Zénith de l'Orient & du Couchant. Quelque modifiée néanmoins que puisse être leurs passions, proportionnellement au degré de longitude & de latitude qu'ils occupent sur la surface du Globe, il n'en est pas moins certain qu'il subsiste toujours des différences plus ou moins sensibles entre les Originaires du Levant, proprement dit, & les Peuples qui respi-

rent l'air plus épais de l'Occident. Le ſpectacle de la Nature annonce hautement cette curieuſe vérité. L'homme, par rapport à ſon animalité, étant aſſujetti aux loix communes de tous les êtres qui végétent, il s'enſuit que là où il ſe trouve une diverſité poſitive entre ces mêmes êtres, là il doit s'en rencontrer d'à peu près ſemblables entre les hommes. Ce principe eſt celui qui produit cette variété indéfinie que l'on admire dans les ouvrages de la création. Comme il porte ſon action de toutes parts & en tous les ſens, il ne faut que l'obſerver pour s'aſſurer des relations habituelles qui régnent entre les Habitans du Nord & du Couchant, entre les Originaires de l'Orient & du Midi.

Nous le répétons : de même que chaque Climat a ſes propres richeſſes, de même chaque Nation paroît avoir ſes vertus & ſes vices naturels. Comme le fer ſe reproduit dans les Contrées Septentrionales à la faveur des fermenta-

tions qu'occaſionne la véhémence du ſeu central, & que l'or brille au Midi dans les plaines & ſur le ſable ſous l'impreſſion brûlante du Soleil, ainſi les qualités primitives de l'homme ſont diverſifiées ſuivant les Zônes & les degrés de leur température. Or, ces mêmes feux, qui embrâſent le ſein de la plûpart des Contrées du Nord, ne ſemblent-ils pas ſe répandre dans les veines des terres Occidentales? Delà cette analogie entre les productions du Nord & celles du Couchant. Delà, ces rapports entre la conſtitution phyſique & les paſſions des Originaires de ces deux principaux Climats. Et puiſque les molécules ſéminales des plantes, ainſi que des corps ſenſitifs, ne proſpérent plus ou moins, qu'autant qu'il y a un certain accord entre le chaud & l'humide, n'eſt-il pas vraiſemblable que le calcul des degrés de force de ces élémens dans leur action, doit être celui des avantages ou des défauts de l'organiſation animale dans toutes les Ré-

gions? Auſſi a-t-on obſervé que, là où les arbres croiſſent le plus facilement; là, les hommes ſont d'ordinaire d'une plus belle ſtature. Où les plantes ſe multiplient avec le plus d'aiſance, la population n'y eſt-elle pas plus nombreuſe, ſi d'ailleurs les loix ſociales ne reſtreignent point ſa fécondité? Vers le Septentrion, où l'on voit d'immenſes forêts & d'abondans pâturages, les animaux n'y ſont-ils pas plus communs, d'une plus grande taille, & les familles proportionnellement plus étendues? Quelle différence entre ces Pays & ceux du Midi! En Afrique, où le Voyageur rencontre à peine quelques arbuſtes plantés çà & là, (ſi l'on en excepte les montagnes) combien les hommes, & la plus grande partie des animaux, ne paroiſſent-ils pas avoir dégénéré? S'il eſt inconteſtable que la meſure de la ſubſiſtance ſoit la meſure de la population, il ne ſera pas moins vrai de dire que la qualité de la ſubſiſtance déſigne pareillement la qualité

de la population. Cette vérité ne perdroit point de ſon évidence dans le parallele des Orientaux & des Occidentaux. Ceux-ci, pourvus d'une organiſation plus robuſte, n'habitent-ils pas un Climat plus fertile? Dans les Régions du Levant, où les influences céleſtes ſont communément plus agréables que dans les Contrées de l'Occident, les fruits y ſont preſque toujours plus délicieux, que nutritifs. Sous le Pôle Arctique, dans ces triſtes lieux où les rivieres & les lacs ont l'affreuſe conſiſtance de la terre ferme, la diſette d'alimens cauſe la rareté des hommes. Sous cette Zône extrême, le froid exceſſif a des effets auſſi pernicieux qu'en occaſionnent les chaleurs trop durables & trop violentes. Dans l'une & l'autre poſition, tous les êtres ſont dans un état de contrainte & de ſouffrance. Les plantes ne s'y développent qu'avec effort. Les hommes ne s'y élevent qu'au-deſſous de la taille moyenne L'ame, trop ſouvent aux priſes avec

les douleurs phyſiques, perd de ſon activité primitive, & la nature languiſſante n'eſt plus guères capable de tenter des phénomenes. Telle eſt la raiſon bien ſimple de la plus parfaite reſſemblance des hommes entr'eux dans ces terribles Climats, que ſous un ciel tempéré, ou dans les Contrées plus riantes de l'Orient & de l'Occident.

Ce n'a donc point été une conjecture hazardée, lors de la diſtribution ſyſtématique des Peuples relativement aux Climats, d'eſtimer, d'un ordre ſupérieur, les Originaires de la majeure partie des Zônes Méridionales. Les Orientaux, qui partagent avec eux l'avantage d'être ſoumis à des influences à peu près ſemblables, doivent occuper, en conſéquence, un rang diſtingué parmi les Habitans du Globe. Leur berceau ne fut-il pas celui de la plûpart des ſciences utiles comme il l'a été du genre humain? Auſſi ſpirituels & moins enthouſiaſtes que les Méridionaux, leur caractere

eſt ſuſceptible de toute l'aménité de leur température. Plus foibles que les Occidentaux, on ſeroit tenté de croire qu'ils tirent leurs principales forces de l'opiniâtreté de leurs habitudes. Les paſſions naturelles, dont la voix turbulente eſt entendue dans tous les lieux, ſe font particuliérement reſpecter parmi eux. La longue préſence du Soleil ſur leur horizon, en remuant leurs ſens avec moins de rapidité qu'au Midi, où ſes impreſſions ſont plus ſubitement énergiques, ne les en échauffe pas dans un moindre degré. Si les goûts y ont moins d'emportement, les délires n'y ſont pas moins communs. Les femmes, plus délicates, & dès-lors plus faciles à céder aux attraits de l'Atmoſphere qui les entoure, s'abandonnent, ſans beaucoup de réſiſtance, à tout l'eſſor des inclinations qu'elle leur inſpire. Sous le ciel de l'Orient, cette partie ailleurs eſſentielle de l'humanité, le diminutif de l'homme dans les ſociétés, a dû perdre de ſes prérogatives à meſure qu'elle

a perdu quelques nuances de ſa raiſon. Leur eſprit étant offuſqué par les vapeurs continuelles qui s'élevent du fond de leur cœur, qui eſt ſans ceſſe dans l'agitation, il n'a pas été difficile d'enchaîner leur liberté. C'eſt vraiſemblablement une des cauſes qui, dans ce Climat, les a réduites à cette dure extrémité de ne ſupporter le fardeau de la vie que pour boire dans le gouffre de l'ennui, de la jalouſie & du déſeſpoir, avec la volupté paſſagere, la ſoif intariſſable des vrais plaiſirs.



# CHAPITRE XXIV.

## *De la Complexion & des Qualités naturelles des Habitans des Montagnes, des Vallées & des Plages venteuſes.*

QUE la perfection de l'Univers, ſemblable à celle qu'on demande inutilement de toutes les grandes machines qui ſortent de la main induſtrieuſe de l'homme, conſiſte à ne connoître que le plus petit nombre poſſible de loix pour la conduite générale de ſes puiſſans reſſorts, c'eſt une vérité qui a retenti dans toutes les Écoles de la Philoſophie. Le monde ſublunaire, quoique le réſultat de traits de différentes grandeurs, de nuances de diverſes teintes, de rapports & de combinaiſons preſqu'infinies dans leur maniere d'être & de ſe manifeſter, n'en brille pas d'un moindre éclat par ſa belle ſimplicité. Ainſi l'œil, qui ſe

promene ſur le théâtre de la Nature, voit par-tout, avec une ſurpriſe & une admiration égale, le même eſprit qui dirige, la même vertu qui agit, & cependant des effets qui contraſtent. Sous le même Climat, combien de variétés, combien de contradictions? Sous la Zône Torride, n'y a-t-il pas quelques Contrées où les Habitans ont la complexion des Originaires des Terres Pôlaires? Les influences céleſtes ſouffrent-elles des variations incertaines, ou la ſituation inégale des lieux particuliers ſuffit-elle pour cauſer ces différences? N'eſt-il pas démontré que là où les Élémens ceſſent de ſe trouver dans la même proportion, là les végétaux ne doivent plus avoir des qualités identiques. Or, dans les vallées & ſur les montagnes, dans les plaines & ſur les plages venteuſes, le feu, l'air & l'eau ne ſe balancent point dans les degrés uniformes d'un juſte équilibre.

La diſcordance des vertus élémentaires entr'elles, relativement à quel-

ques lieux particuliers, eſt donc la raiſon préciſe pour laquelle les principes généraux des influences n'ont point, dans toute l'étendue des Zônes, la même efficacité. Alors leur impreſſion, dont l'énergie reſte toujours dans la dépendance des cauſes ſubalternes, doit être plus ou moins modifiée ſuivant la variété des diſpoſitions topographiques. Delà, ces différences originelles entre les Habitans d'un même Climat. L'homme, placé entre le ciel & la terre, devenu le centre d'un tourbillon trop foible & trop reſtreint pour ne pas céder aux mouvemens ſucceſſifs & quelquefois irréguliers des tourbillons majeurs qui l'environnent, eſt néceſſairement aſſujetti aux déſordres qui peuvent ſurvenir dans l'Atmoſphere. Ainſi cette certaine harmonie qui regne entre les êtres qui le dominent, ou ſur leſquels il domine, vient-elle à changer, ſon état phyſique riſque d'être altéré, & c'eſt ce qui arrive aſſez ordinairement à ceux qui quittent le

séjour des plaines, pour établir leur domicile sur les montagnes. Quoique, dans cette supposition, les Loix générales, adoptées à chaque Climat, souffrent des exceptions sensibles, les principes, communs à tout le systême de la Nature, n'en sont, ni moins lumineux, ni moins immuables. N'est-ce pas toujours du degré de proportion qui se trouve entre l'eau, l'air & le feu que résulte les qualités de la température & le développement plus ou moins heureux des productions?

Les montagnes, où l'Atmosphere est ordinairement moins chargée d'exhalaisons & de vapeurs épaisses que dans les vallons, doivent être enveloppées d'un air plus pur, plus sec & plus actif. De ces propriétés favorables de l'air, dépendent sur-tout les premiers avantages de l'organisation. Tous les végétaux ressentent la vertu supérieure de l'influence de cet Élément. Combien le Baromêtre, entre les mains d'un habile Observateur, ne

pourroit-il pas aider à la découverte de mille vérités importantes qui nous ſont encore inconnues? La voie de l'expérience eſt la plus sûre, & c'eſt par ſon moyen qu'il eſt facile de conſtater qu'il ſubſiſte, dans l'ordre commun des complexions, à peu près les mêmes degrés de différence entre les Habitans de la montagne & ceux de la plaine, qu'il y en a entre les Peuples du Nord & les Originaires du Midi.

Dans la Région des montagnes, toujours plus froide que n'eſt celle de la plaine, les animaux doivent croître plus robuſtes & plus vigoureux. Le feu intérieur y étant plus concentré, le ſang doit y être dans une plus grande efferveſcence. Delà, une ſuite nombreuſe de bons effets rélatifs à la conſtitution de tous les êtres. Ainſi, à meſure que la montagne a plus d'élévation, & que les hommes, qui la cultivent, reſpirent un air plus exalté, la température y acquiert proportionnellement plus d'analogie avec celle qui

regne dans les Contrées Septentrionales, & en conséquence les qualités physiques des végétaux y sont plus ressemblantes. Ce n'est donc pas, comme l'ont pensé quelques Naturalistes, parce que les Montagnards sont plus près de l'Empyrée, qu'ils naissent avec une plus ferme consistance dans les nerfs, que les Habitans des vallons. Au Nord, où les montagnes sont, pour l'ordinaire, moins humides que le sol des plaines, il s'ensuit que l'organisation doit y avoir plus de ressort, & les passions plus de tendance à la vivacité. Au Midi, où les montagnes n'éprouvent point l'excès durable des chaleurs de la basse région, l'humide radical dans les animaux risque moins de s'évaporer, & alors le progrès des molécules séminales ou nutritives n'est, ni retardé, ni rompu. De ces principes, il résulte que, de tous les lieux habités, le Climat des montagnes est le plus salutaire à la vie. Consultez les Amateurs de l'*Orthinologie*, & ils vous enseigne-

ront de concert, que, de tous les oiſeaux, les mieux conſtitués ſont ceux qui promenent leur ſéjour dans la Région la plus élevée. Cet avantage eſt commun à la plûpart des plantes. N'eſt-ce pas ſur les montagnes où le Botaniſte courageux fait les herboriſations les plus curieuſes & les plus utiles ? Le bois, coupé ſur un terrein montueux, n'a-t-il pas une qualité ſupérieure au bois de la même eſpéce qui croît dans les plaines ?

Cette uniformité de tempérament dans les êtres qui végétent ſur les lieux eſcarpés, n'eſt point générale pour le circuit entier des montagnes. Comme il arrive rarement que leur ſommet ſoit cultivé, il eſt eſſentiel de diſtinguer avec ſoin quel eſt l'aſpect des colines habitées. Confondre l'expoſition du Nord avec celle du Midi, ce ſeroit renverſer l'ordre primitif des influences, dont la vertu ne ſe manifeſte point ailleurs avec plus d'évidence que dans le parallele fait entre les colons des

parties de la même montagne. Si, ſous un ciel mitoyen, toutes les températures paroiſſent, en quelque ſorte, ſe réunir dans ces petits eſpaces, on y obſerve pareillement le germe de toutes les habitudes, de tous les penchans & de tous les goûts naturels. A partir du point qui regarde le Nord, pour peu que la montagne ait une certaine étendue dans ſon contour, que de nuances dans l'organiſation, & les inclinations qui ſe dégradent inſenſiblement & ſont peu ſemblables à elles-mêmes conſidérées dans leur rapport direct, ſoit avec l'Orient, ſoit avec le Midi ou l'Occident. Ce n'eſt pas néanmoins que les Montagnards, au milieu de cette diverſité dans leur maniere d'être, aient les mêmes affections que les Peuples de la plaine & des vallées voiſines. Pourvus d'une complexion qui conſerve toujours, même ſous les Zônes brûlantes, un caractere d'affinité avec les températures Septentrionaux, la férocité parmi eux eſt

aſſez conſtamment en proportion de la ſupériorité de leurs forces. Auſſi, de tous les bras qui agiſſent pour le bien phyſique, ceux qui défrichent les terreins montueux, ſe prêtent le plus facilement & avec le ſuccès le plus certain, aux travaux les plus pénibles. Le courage de ces hommes, excité par la qualité de l'air qu'ils reſpirent, & ſoutenu par des efforts continuels, les rend juſtement formidables aux Habitans des Vallons, qui, avec plus de reſſources pour ſatisfaire à leurs beſoins, menent une vie plus commode & plus oiſive. Que l'ame des Montagnards participe de la dureté de leurs organes, c'eſt un heureux défaut qui les préſerve des atteintes de cette fauſſe délicateſſe qui fait la honte & la ruine du plus grand nombre des Originaires des plaines, &, en particulier, des vallées.

Cette force majeure des hommes de montagne ſe fait donc pareillement admirer dans les Régions du Nord, & dans les Climats du Midi. Eſt-il un

Voyageur qui ne parle avec complaisance de la taille avantageuse des Originaires du mont Atlas? N'est-ce pas parmi eux que les petits Souverains de la Numidie & de la Mauritanie s'empressent à l'envi d'enrôler des Soldats? Quelle bravoure dans ces peuplades qui occupent les terreins montueux de l'Arabie! De quelle vigueur ne font point preuve les femmes de ces audacieux brigands? Quelque tentatives qu'aient répétées leurs voisins pour les soumettre aux loix du droit commun, leur humeur féroce a-t-elle quelquefois consenti à se prêter aux premieres regles d'une juste discipline? Le mot Indépendance n'est-il pas pour eux le cri victorieux du combat? Toujours disposés à ravager les riches campagnes de Damas & de la Palestine, ces Barbares ne forcent-ils pas le Grand-Seigneur, malgré l'éclat & le ressort absolu de sa puissance, de respecter leurs passions, & d'acheter, au poids de l'or, la paix qu'ils pourroient lui vendre à

plus haut prix? Quels prodiges d'héroïſme n'ont pas illuſtré la Nation des anciens Marſes qui régnoient ſur le mont Apennin? *Quel général, ſans les Marſes, oſeroit ſe promettre l'honneur du triomphe*, diſoit un proverbe chez les Romains? Quelles vives alarmes n'ont pas mille fois répandu, dans les plaines qui les environnent, les Habitans des monts Pyrennées? Si, dans ces derniers tems, on a travaillé à les aſſujettir à une certaine forme de diſcipline, combien de difficultés n'a-t-il pas fallu ſurmonter? Avec quelle adreſſe ces eſprits inquiets & fougueux n'ont-ils pas dû être ménagés? Combien le ſuccès n'a-t-il pas été ſouvent équivoque? Les Montagnards, dans la Suiſſe & parmi les Griſons, ont-ils fait paroître moins d'intrépidité? Guſtawe ſeroit il jamais parvenu à réduire la Suéde ſous ſon obéiſſance, ſi, avant de donner tout l'eſſor à ſes deſirs ambitieux, il n'avoit commencé par ſe concilier la bienveillance, & par obtenir

les ſervices des Peuples qui fixoient leur ſéjour ſur les montagnes de cet Empire? L'Hiſtoire de tous les Pays & de tous les Conquérans, le premier Code de la politique & de l'adminiſtration, ne conſerve-t-elle pas, dans tous les ſiécles, la mémoire de ſemblables vérités?

Autant la complexion des hommes de montagne eſt forte & vigoureuſe, autant celle des hommes qui habitent les vallées, & ſur-tout les lieux marécageux, eſt foible & débile. Cette différence, ſenſible dans toutes les Zônes, eſt plus particuliérement remarquable ſous le ciel du Midi. Quoique les Originaires d'un territòire humide ſoient communément d'une grande taille, par la raiſon que leur tempérament, chargé d'humeurs, facilite aux nerfs le moyen de ſe dilater, il n'en eſt pas moins certain que l'intempérie de l'air embarraſſe l'activité naturelle du feu élémentaire, & devient le principe d'une foule de maladies. Si un teint

fleuri eſt le pronoſtic heureux d'une ſanté brillante, les Peuples des marais, privés ordinairement de cet avantage extérieur, doivent mener une vie pleine de mélancholie & de langueur. Auſſi les Phyſiciens ont-ils obſervé que les épidémies déſoloient fréquemment leurs familles. Combien ce fléau n'a-t-il pas ſouvent affligé les Habitans de la baſſe Égypte? De toutes les Provinces de la France, l'Aquitaine n'a-t-elle pas été la plus expoſée à ces affreuſes calamités? Le limon des marais eſt-il, d'ailleurs, propre à faire germer le courage? Le problême eſt facile à réſoudre. Qui ne ſait pas que le ſol des grandes paſſions eſt, en général, ces campagnes arides, où, ni la chaleur, ni le froid de l'Atmoſphere, ne retranche rien de la ſalubrité de l'air qui y circule.

Ainſi les qualités originelles de l'homme ſont tellement analogues aux propriétés naturelles du ſol qu'il cultive, qu'une riviere placée plutôt d'un

côté que de l'autre, ſuffit pour y apporter un changement conſidérable. Quelle diverſité frappante entre les Habitans des bords oppoſés du Danube, du Niger, du Tage, de l'Aſope, &c.! Comme ces fleuves ſéparent, dans leurs cours, les Septentrionaux d'avec les Méridionaux, & qu'ils gênent le commerce mutuel qu'il leur ſeroit aiſé d'entretenir dans une plaine unie, ces Peuples, dont le mélange devient plus rare, ſuivent plus préciſément les impreſſions de leur propre Climat. Auſſi voit-on avec ſurpriſe les Habitans du rivage Méridional du Niger, petits, foibles & d'une couleur brunâtre; tandis que ceux qui ont pris naiſſance ſur l'autre bord, ont une haute ſtature & une belle organiſation. Ce n'étoit donc pas l'amour ſeul de la Patrie qui inſpiroit à Platon de remercier les Dieux de lui avoir donné le jour dans le territoire d'Athènes, plutôt que ſous l'horizon de Thébes. Quoique ces deux Villes Capitales,

dont le fleuve Asope partageoit les Domaines, ne fussent éloignées l'une de l'autre que de vingt mille pas, il est surprenant combien leur Atmosphere étoit peu semblable. Les Athéniens, plus Méridionaux, jouissoient d'une température plus saine & plus gracieuse. Quand les yeux sont flatés d'un bel aspect, l'ame ne ressent-elle pas une certaine gaieté qui n'est point indifférente à la qualité de ses opérations ?

De même que la salubrité des montagnes varie suivant l'exposition des colines, de même le séjour des vallées est plus ou moins avantageux, selon leur position différente. Plus fertiles que les lieux escarpés, les vallons offrent des douceurs que la plaine laisse à peine entrevoir. Mais, quelle est l'espece d'hommes que nourrissent si délicieusement ces riches Contrées ? Seroit-il vrai qu'à mesure que la terre est plus féconde, le cœur humain est en proportion plus vicieux & plus dépravé ? Il est donc rare que la vertu nage

dans l'abondance. Les desirs, trop aisément satisfaits, traînent donc à leur suite le dégoût, la nonchalance & la molesse. Ces défauts sont les crimes trop ordinaires aux Habitans des vallées. Mauvais Économes, plus mauvais Soldats; leurs organes ne savent se réveiller que pour la volupté, & leur esprit, occupé du seul plaisir des sens, ne connoît bientôt plus, ni l'utile, ni l'honnête. Tel est le portrait, que nous dessine *Athénée*, du désordre des Lydiens & des Umbriens. Quels pinceaux n'emploie pas le même Auteur pour nous donner quelques idées des mœurs impures des Sybarites? Ces Peuples, dit-il, que n'éclairoient presque jamais les rayons, ni du Soleil levant, ni du Soleil couchant, n'avoient d'autres goûts que ceux qui, dans le sein de l'opulence, conduisent aux plus infâmes débauches. Ces traits d'une triste expérience, qu'il seroit facile de multiplier, caractérisent suffisamment la tendance naturelle des passions aux-

quelles ſont ſujets les Originaires des vallées, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſituées au-delà du quarante-cinquieme degré, à compter du Pôle Arctique.

Une vérité affligeante, & qui répand ſur l'humanité un nuage de honte, c'eſt que les hommes ſont phyſiquement meilleurs, à raiſon inverſe de la bonne qualité du territoire qu'ils cultivent. Ce principe, qui eſt toute fois ſuſceptible de quelques modifications, n'eſt que trop généralement prouvé. Plus d'un Légiſlateur en a ſenti toute la force. Plus d'un Conquérant a eu l'art de le faire ſervir au ſuccès de ſes entrepriſes. Non; les habitudes naturelles, entre les Originaires d'un ſol fécond & d'un terrein ingrat, ne ſont point analogues. Ceux-ci ſont d'ordinaire robuſtes & courageux. Ceux-là ſont lâches & timides. Ceux-ci aiment les Arts & les cultivent avec honneur. Ceux-là négligent juſqu'aux premiers élémens de l'induſtrie. Dans les Contrées où regne l'abondance, les Habi-

tans ſe glorifient, en quelque ſorte, de leur inutilité. Dans les lieux où la diſette touche de près à la fainéantiſe, la pareſſe eſt miſe au rang des crimes principaux. Tel eſt l'effet bizare de cette inégalité primitive des dons de la Nature dans les différentes parties de la terre, quoique les beſoins de tous les hommes ſoient à peu près les mêmes. C'eſt ainſi que les propriétés du ſol, étant bien connues, on réuſſit plus sûrement à démêler celles des êtres qu'il alimente.

Admirons encore ici la parfaite analogie qui ſubſiſte entre les paſſions naturelles de l'homme & l'influence particuliere du Climat ſous lequel il fixe ſon ſéjour. Les Originaires des plages venteuſes ne ſont-ils pas communément d'une humeur plus volage & d'un caractere plus farouche que ceux qui vivent ſous un ciel calme & tranquile? Comment l'ame pourroit-elle goûter les douceurs de la paix, tandis que le corps qu'elle anime, eſt ſans ceſſe in-

terrompu dans ſes fonctions par la guerre des élémens qui l'environnent? L'eſprit, au milieu du tumulte des organes, a-t-il une puiſſance bien libre de ſe livrer aux profondes méditations? Comparez les habitudes du Sage avec les manieres de l'inſenſé. Le premier a une démarche pleine de gravité & de décence. Le ſecond fait éclater, dans le déſordre de ſon maintien, tous les traits de ſa folie. L'un cherche le repos : toutes ſes affections ſont réglées. L'autre paroît vouloir s'élancer de tourbillon en tourbillon : on diroit que ſes ſens ſont incapables de recouvrer leur premier équilibre.

Pourquoi les Originaires de la plûpart des côtes maritimes ont-ils un tempérament plus inégal & des paſſions plus indociles que les Habitans des plaines? Le bruit preſque continuel des flots de la Mer & le ſouffle impétueux des vents contraires, ſont, par une juſte conſéquence du même principe, les cauſes raiſonnables qu'en doit aſſigner le Naturaliſte.

---

# CHAPITRE XXV.

## *De l'influence générale des Loix sur le tempérament & les inclinations des hommes dans tous les Climats.*

QUELQUE puiſſante que ſoit l'influence des cauſes phyſiques ſur la complexion & les habitudes de l'homme, l'empire des Loix a une vertu qui lui eſt infiniment ſupérieure. La volonté, eſſentiellement libre dans le cours de ſes opérations, n'eſt point aſſujettie à ſatisfaire ſervilement tous les appétis que la Nature inſpire. Si les ſens livrent de rudes combats aux facultés intellectuelles, ces mêmes facultés ont la force de réſiſter, & remportent des victoires fréquentes ſur les ſens. Alors le cœur, éclairé par la lumiere tranquile de l'entendement, s'enflâme ou ſe réfroidit. Delà, naiſſent les réflexions capables de vaincre les goûts

momentanés & ce courage néceſſaire pour ſurmonter un deſir qu'a fait éclore l'efferveſcence de la chair & du ſang.

Une preuve que les reſſorts phyſiques, dans le cours ordinaire des choſes, doivent le céder aux influences morales, c'eſt que de toutes les cauſes qui font quelqu'impreſſion ſur les ames, la raiſon de l'intérêt a le plus fort aſcendant. Or, que ſont les Loix, ſinon les regles déterminées de ce mobile le plus univerſel des actions humaines. Telle que ſoit la délicateſſe des ſentimens, l'intérêt ſe relâche-t-il de ſes droits? Suſceptible de mille modifications ſingulieres, ſon eſſence reſte immuable. N'eſt-ce pas la voix de l'intérêt qui appelle le Solitaire dans le déſert, & qui invite le Militaire à courir le hazard des batailles. Dans l'un, l'intérêt ſe transforme en une vertu chrétienne. Dans l'autre, il prend le caractere de l'honneur & du patriotiſme. De la combinaiſon de ces différens intérêts ſont dérivés les Loix Politiques & les

motifs supérieurs de l'obéissance qui est dûe aux Loix religieuses. Sous toutes les Zônes & dans toutes les circonstances possibles, il est donc manifeste que c'est l'intérêt bien ou mal dirigé qui commande ; & qui, lorsqu'il se confond avec le principe de la volonté, montre une énergie à laquelle les causes extérieures sont incapables de résister. Des impulsions d'un ordre surnaturel concourent souvent, il est vrai, à établir une heureuse harmonie entre ces puissances Disparates. Le monde intellectuel ne peut-il pas avoir ses mouvemens généraux & ses phénomenes? La sphere des moralités est éclairée par un Soleil, dont les phases nous sont inconnues. Les cœurs, quoique souverainement maîtres de leurs opérations, n'en sont pas moins exposés à ressentir ces touches bienfaisantes qui les charment & les transportent sans les gêner, ni les contraindre. C'est un mystere profond que la Philosophie doit res-

pecter, que le Théologien entrevoit; mais qu'il appartient ſeulement à la Foi de pénétrer.

Auguſte & ſainte Religion, quelles heureuſes merveilles n'ont point opérées tes Loix ſublimes dans tous les âges, dans tous les Climats, parmi tous les tempéramens & les caracteres! Quelle ſemence de vices une éducation chrétienne ne peut-elle pas étouffer? Quelles vertus n'a-t-elle pas le pouvoir de faire éclore & de développer? Au Midi, ne métamorphoſe-t-elle pas les paſſions voluptueuſes en eſprit de pénitence & d'auſtérité? Au Nord, ne réprime-t-elle pas l'intempérance naturelle, pour y ſubſtituer les inclinations de paix & de frugalité? Sous les Zônes mitoyennes, avec quel ſuccès n'y inſpire-t-elle pas l'amour de la juſtice & le mépris des richeſſes? Dans tous les lieux où ſes Oracles ſe font reſpecter, mœurs, uſages, goûts, manieres, penchans, habitudes, &, juſ-

qu'aux appétits de premiere néceſſité, tout s'arrange & ſe compoſe ſuivant l'harmonie de ſes préceptes & de ſes conſeils.

Ces admirables révolutions, que le Code Évangélique a cauſées dans les États qui l'ont adopté, les Loix fauſſement religieuſes, ont quelquefois eſſayé avec quelque ſuccès de les produire chez les Nations. Si les Romains n'euſſent dreſſés des Autels à la Gloire, la liſte des grands Perſonnages qui ont illuſtré leur République, ſeroit certainement moins nombreuſe. Combien le dogme inſenſé du Fataliſme n'a-t-il pas formé de Héros, s'il eſt permis d'honorer de ce titre des ames aveugles, ſanguinaires & fanatiques.

Quelque conſidérable que ſoit l'aſcendant des dogmes religieux ſur le cœur des Peuples, le reſſort moins étendu des Loix civiles n'en a pas une moindre efficacité. Plus d'un Légiſlateur, en réformant l'adminiſtration

publique, eſt parvenu à créer des hommes & à donner la vie à de nouvelles ames. Donc la puiſſance légale peut pareillement triompher des influences phyſiques.

FIN.



# TABLE

## *DES MATIERES.*

### A.

## B.



## C.

## D.



## E.

F.

## H.

## I.



## L.



## M.

## S.

## T.

## V.



## Y.



*Fin de la Table des Matieres.*

# ERRATA.

PAge 127. En parlant de l'incision de la *Veine céphalique*, je dis qu'*elle est cachée sous les oreilles*. Je manque d'exactitude dans cet endroit. » La » Veine céphalique est ainsi nommée, » enseigne M. Dionis dans sa neu- » vieme Démonstration Anatomique, » parce qu'étant placée dans la partie » la plus supérieure du bras, elle est » plus proche de la tête ». Il est vrai que de cette veine partent divers rameaux qui se terminent à celle qu'on appelle *Axillaire*; laquelle, par diverses branches, communique aux oreilles & aux différentes parties de la tête.

*Pag. 257, ligne 21*, quelque utiles, *lisez* : quelque futiles.

*Pag. 329, lig. 21*, ni rompu, *lisez* : ni interrompu.


162





